BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE DE CRITIQUE
RELIGION ET PHILOSOPHIE

LES ÉTAPES DU MYSTICISME PASSIONNEL

(DE SAINT-PREUX A MANFRED)

PAR

ERNEST SEILLIÈRE

DE L'INSTITUT

LES ORIGINES DE LA NOUVELLE HÉLOÏSE ET SA PORTÉE MORALE. — LE RENÉ DES NATCHEZ ET SON MASQUE CATHOLIQUE. — LA SPONTANÉITÉ DE DELPHINE ET LES REGRETS DE CORINNE. — UNE AMÉLIE QUI N'A PU TROUVER REFUGE AU CLOITRE.

LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, Boulevard Saint-Michel, PARIS

Les Étapes
du
Mysticisme Passionnel

DU MÊME AUTEUR

Introduction à la Philosophie de l'Impérialisme. In-18, 1911 (Félix Alcan, éditeur)........................ I vol.

Mysticisme et Domination. In-18, 1913 (Félix Alcan, éditeur).. I vol.

L'Avenir de la Philosophie Bergsonienne. In-8, 1917 Félix Alcan, éditeur)................................ I vol.

Étude sur Ferdinand Lassalle, fondateur du Parti Socialiste Allemand (Couronné par l'Académie française : prix Marcelin Guérin, 1898). In-8, 1897 (Plon-Nourrit, éditeur).. I vol.

Littérature et Morale, dans le Parti Socialiste Allemand. In-16, 1898 (Plon-Nourrit, éditeur)..................... I vol.

La Philosophie de l'Impérialisme (Plon-Nourrit, éditeur).

I. — *Le Comte de Gobineau et l'Aryanisme historique.* In-8, 1903.. I vol.

II. — *Apollon ou Dionysos ?* (Étude sur Nietzsche). In-8, 1905.. I vol.

III. — *L'Impérialisme démocratique.* In-8, 1907........ I vol.

IV. — *Le Mal romantique.* In-8, 1908 (Couronné par l'Académie française : prix Marcelin Guérin, 1908).. I vol.

Une Tragédie d'Amour au Temps du Romantisme. In-16, 1909 (Plon-Nourrit, éditeur)........................ I vol.

Les Mystiques du Néoromantisme (Karl Marx, Tolstoï, les Pangermanistes). In-16, 1910 (Plon-Nourrit, éditeur). I vol.

Le Romantisme des Réalistes (Gustave Flaubert). In-16. 1914 (Plon-Nourrit, éditeur)........................ I vol.

Barbey d'Aurevilly. In-16, 1910 (Bloud, éditeur)........ 1 vol.

Schopenhauer *(Collection des Grands Écrivains Étrangers).* In-18, 1912 (Bloud, éditeur)........................ I vol.

Un Artisan d'énergie française. Pierre de Courbetin. In-16, 1917 (Henri Didier, éditeur)........................ I vol.

Houston-Stewart Chamberlain, le plus récent philosophe du Pangermanisme mystique, 1917 (La Renaissance du Livre).. I vol.

Mme Guyon et Fénelon, précurseurs de Rousseau. In-8, 1918 (Alcan, éditeur).. I vol.

Le Péril mystique dans l'inspiration des Démocraties contemporaines. In-16, 1918 (La Renaissance du Livre). I vol.

ERNEST SEILLIÈRE
Membre de l'Institut.

Les Étapes du Mysticisme Passionnel

— DE SAINT-PREUX A MANFRED —



PARIS
LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, Boulevard Saint-Michel, 78

LES ÉTAPES
DU
MYSTICISME PASSIONNEL

DE SAINT-PREUX A MANFRED

AVANT-PROPOS

Il y a quelques années, un critique qui avait pourtant consacré sa vie à l'étude de notre histoire littéraire, Émile Faguet, s'étonnait naïvement de la « manie » singulière qui poussa les écrivains romantiques à mêler de religion leurs moins régulières et licites amours. Or cette prétendue manie forme tout simplement, selon nous, l'essence même de la religion romantique et procède de l'enseignement fondamental de son évangéliste, Rousseau. En vulgarisant la notion follement paradoxale de la *bonté naturelle* de l'homme, le penseur genevois tendait, sans en avoir pleinement conscience d'ailleurs, à proclamer l'alliance étroite qui unit à ses yeux l'homme de la nature, — et par conséquent l'homme du peuple, congénère de Jean-Jacques et demeuré très près de la Nature, — avec le Tout-Puissant qui, dans le christianisme, est un Dieu de « bonté ». C'est là ce que nous nommons, pour notre part, le mysticisme démagogique ou mysticisme social des romantiques, fils spirituels de Rousseau. Les révolutions russe et allemande en sont, présentement, des manifestations fort instructives.

Mais, du même coup, ce mysticisme nouveau réhabilitait les instincts, les impulsions subconscientes de l'être humain, toutes ces manifestations de l'affectivité pure que le christianisme rationnel, héritier du stoïcisme antique, s'efforçait depuis des siècles à sélectionner soigneusement et à ordonner socialement par sa morale expérimentale : morale si bien adaptée aux dispositions

vraies de la nature humaine qui sont des dispositions conquérantes ou « impérialistes », pour employer un mot que l'histoire contemporaine a si largement enrichi de signification. Rousseau était amené, par l'impulsion de son tempérament et par la logique de sa doctrine, à considérer les passions, et en particulier les passions de l'amour — fussent-elles d'ailleurs en désaccord flagrant avec les règlements sociaux les plus essentiels — non plus comme la voix en nous d'un tentateur aux visées antisociales, mais, au contraire, comme la voix d'un Dieu tutélaire qui aurait pris sur lui toute la responsabilité de nos aspirations « naturelles ». C'est cet aspect de la religion rousseauiste ou romantique que nous avons proposé dès longtemps dans nos écrits de nommer le mysticisme passionnel.

La passion de l'amour étant d'ailleurs la grande inspiratrice du lyrisme contemporain et procurant aux artistes leurs plus éclatants triomphes d'opinion, il était inévitable qu'au mysticisme passionnel vînt s'associer parfois ce que nous nommons le mysticisme esthétique, à savoir : la conviction (d'ailleurs fort ancienne dans l'esprit humain) qui confond l'inspiration lyrique avec l'inspiration prophétique, et, de celui qui possède le génie de l'expression imagée, fait également l'allié par privilège et l'interprète favori d'un Dieu. C'est pourquoi nous avons été amené parfois à parler de mysticisme esthético-passionnel au cours de nos études sur les diverses générations rousseauistes (1) dont la seconde en Allemagne

(1) En y comprenant les travaux que nous avons en portefeuille et dont la guerre mondiale a retardé la publication, nos études historiques sur les formes modernes de l'impérialisme mystique se sont dès à présent étendues aux écrivains ou penseurs dont les noms suivent : Sainte Catherine de Gênes, Mme Guyon, Fénelon, Hobbes, Shaftesbury, Mandeville, Ramsay, Prévost, Diderot, Rousseau (à plusieurs reprises), Gœthe, Mme de Staël, J. de Maistre, Bonald, Fourier, Chateaubriand, Byron, Stendhal, Balzac, George Sand, les Stieglitz (ces typiques romantiques allemands), Michelet, Quinet, Sainte-Beuve, Schopenhauer, Rosegger (et quelques autres écrivains populaires allemands), Proudhon, Marx, Lassalle, Dumas fils, Flaubert, E. Augier, Gobineau, Tolstoï, Taine, Renan, Zola, Nietzsche, Erwin Rhode, les publicistes du socialisme allemand, P. de Coubertin, Houston Stewart Chamberlain, les Pangermanistes typiques d'avant-guerre, Woltmann, Reimer, etc., sans parler de nos travaux critiques au jour le jour parus dans le *Journal des Débats* pour la plupart, puis réunis en partie dans deux volumes de la Bibliothèque de philosophie contemporaine d'Alcan : enfin de nos essais

et en Angleterre (celle de 1795), la troisième en France (celle de 1830) ont porté plus particulièrement le nom de romantiques. Les pages suivantes sont un plus soigneux examen des origines et du développement, dans l'âme moderne, de cette disposition, si grandement influente sur les mœurs de nos contemporains et, par là, sur la santé du corps social dans son ensemble.

de critique dramatique contemporaine à la *Revue des Français*. Une réédition de nos œuvres présentées dans cet ordre formerait une sorte de cours sur l'évolution du romantisme moral, cette religion de l'époque actuelle.

LIVRE PREMIER

SAINT-PREUX

Nous avons étudié, dans notre livre sur *le Péril mystique dans l'inspiration des démocraties contemporaines*, le caractère de ces visions de rêve qui accompagnaient presque constamment Rousseau au cours de ses promenades solitaires. Par une pathologique inspiration verbale, il les appelle presque toujours de ce nom bizarre, *nos habitants*, lorsqu'il croit en devoir entretenir ses lecteurs. Nous avons esquissé la psychologie de ces créatures imaginaires qu'au surplus nous allons voir à l'œuvre pour dicter à leur familier ses leçons morales les plus écoutées.

Rappelons qu'à l'heure qui lui donna conscience de la mission céleste dont il s'est jugé revêtu, c'est-à-dire sous cet arbre de l'avenue de Vincennes où il fut terrassé par un élan de son affectivité impérieuse, comme Saül sur le chemin de Damas, il se crut appelé à faire renaître la *vertu* dans un monde dégénéré. Or ses congénères et ses inspirateurs habituels, « nos habitants », n'étaient nullement *vertueux*, comme nous le savons par lui, mais seulement *amis de la vertu*, ce qui est fort différent ; il l'a bien prouvé par sa propre existence. Dans ses dernières années, il proclamera même radicalement *contraire à son naturel* l'attitude de *vertu romaine* stoïcienne ou plutarchienne qu'il avait cru devoir affecter pendant six années en conséquence d'une très regrettable erreur. C'est le temps qu'il nomme celui de son *effervescence* et dont il se félicite d'être sorti. « Qu'on se rappelle, a-t-il écrit, les courts « moments de ma vie où je devenais *un autre* et cessais « d'être moi — il a signalé quelques-uns de ces moments « dans ses *Confessions*. — On le trouve encore dans le « temps dont je parle (à savoir la période qui s'étend de

« 1750 à 1756), mais au lieu de durer six jours, six semaines, « il dura près de six ans et durerait encore sans les circonstances particulières qui le firent cesser et me rendirent à ma nature au-dessus de laquelle j'avais voulu « m'élever. » C'est à cette heure où il redevint lui-même et prit enfin conscience de sa mission véritable qu'il nous faut observer les faits et gestes du prophète.

CHAPITRE PREMIER

DES CIRCONSTANCES DANS LESQUELLES FUT CONÇUE ET RÉDIGÉE LA « NOUVELLE HÉLOISE ».

Les « circonstances particulières » qui firent cesser son « effervescence » malsaine et le rendirent enfin à son vrai caractère naquirent de l'existence toute nouvelle qu'il fut conduit à se créer lorsqu'il accepta l'hospitalité de Mme d'Épinay à l'Ermitage de Montmorency. Après quinze années de séjour parisien, cette retraite champêtre lui permit de mener une vie toute solitaire, la seule conforme à ses goûts s'il faut l'en croire. Son isolement lui dérobant, dit-il, le spectacle de la *méchanceté* humaine, la lui fit bientôt *oublier*. Dès qu'il eut reconquis les délicieux loisirs de sa jeunesse agreste, il en reprit *toutes les inclinations rêveuses* — et nous pressentons déjà quelle est la signification de cette périphrase. — Aussi bien les tracasseries suscitées dans son ménage par la présence de Mme Levasseur, mère de sa compagne Thérèse, l'engageaient-elles à se plonger dans le sein de la nature apaisante, et à passer ses journées hors de chez lui, tout entier adonné au commerce de son Allié divin et de ses anges, les « habitants » du monde enchanté.

De quelle façon allait-il cependant remplir les longues heures de sa flânerie désœuvrée? Déjà, écrit-il dans ses *Confessions*, ses lecteurs en ont pu deviner quelque chose, pour peu qu'ils l'aient suivi avec quelque attention, écouté avec quelque sympathie jusqu'à cet endroit de son récit. L'impossibilité de vivre heureux par le contact des êtres réels le jeta une fois de plus dans le *pays des chimères*. Ne voyant rien de vivant qui fût digne de son *délire*, sa *folle* exaltation s'alla satisfaire et nourrir dans ce

monde *idéal* que son imagination savait dès longtemps peupler *d'êtres selon son cœur.* Oubliant la race humaine, ses ambitions, ses corruptions et ses laideurs, il se procura sans efforts la société de créatures parfaites, aussi célestes par leurs qualités morales que par leur beauté physique, — Julie d'Etange et Claire d'Orbe en peuvent donner quelque idée aux lecteurs de la *Nouvelle Héloïse,* — ainsi que d'amis sûrs et tendres autant que fidèles : — Bomston et Wolmar les représenteront dans le roman qui va sortir de ces visions inspiratrices.

Certes, on pourrait ne voir dans ces lignes qu'une belle allégorie de la création artistique, si le rêveur ne prenait fort au sérieux ses rêves enchanteurs, s'il ne leur demandait une inspiration morale que son génie a fait singulièrement contagieuse et qu'on peut juger maintenant par ses fruits dans la société contemporaine, si complaisante depuis cent cinquante ans aux suggestions de Jean-Jacques. Cette morale sera bien en effet une morale de rêve, analogue à celle qui règle notre activité psychique lorsqu'elle se trouve soustraite par le sommeil au contrôle de nos facultés conscientes : nous allons nous en rendre compte.

I. — *La morale affective de « nos habitants ».*

Mais revenons auparavant, avec l'auteur des *Confessions,* sur le caractère de ces figures hallucinatoires dont il s'entourait alors avec volupté pendant la plus belle saison de l'année, sous de frais bocages, au chant du rossignol, au gazouillement des ruisseaux. Après son vain effort pour réaliser en lui la *vertu romaine,* tout avait concouru, dit-il, à le plonger de nouveau dans la *mollesse attendrie* pour laquelle il se sentait né. Le ton dur et sévère où venait de le monter une trop longue *effervescence* l'aurait délivré de cette mollesse si la chose eût été possible. Il est donc à ses yeux certain qu'elle ne l'était pas. Or, la tendre disposition de sa pensée le conduisit un jour à prendre pour thème de sa rêverie voluptueuse une scène qu'il nous a contée d'exquise façon dans la première partie de ses mémoires. Nous voulons parler de son dîner au château de Toune et de sa partie de campagne avec Mlles de Graffenried et Gallay, qui deviendront les prototypes des

deux personnages de Claire d'Orbe et de Julie d'Etange dans la *Nouvelle Héloïse.* Une fois son esprit engagé sur cette voie, explique-t-il, sa virtuosité d'évocation hallucinatoire lui permit de rassembler autour de sa personne un véritable *sérail de houris :* il lui suffit pour cela d'adjoindre par la pensée aux deux aimables Vaudoises les autres beautés qui l'avaient successivement ému pendant sa jeunesse : Mme Bazille, Mlle de Breil, ses jolies élèves musiciennes de Savoie, Mme de Larnage et jusqu'à la piquante courtisane vénitienne Zulietta. L'effet de cette fantasmagorie ne se fit pas attendre. Soudain, écrit-il, son sang s'allume et pétille, sa tête tourne : et voilà le grave *citoyen* de Genève, le censeur de l'inégalité corruptrice redevenu, à près de quarante-cinq ans, le *berger extravagant* qu'il était à seize, l'écervelé qui sortit un matin de sa ville natale pour chercher aventure aux plages du Léman, comme les personnages d'*Astrée* aux rives du Lignon.

Sous l'afflux de ces délicieuses réminiscences, il sentit toutefois que son esprit, discipliné par quinze années d'argumentation en forme et de pressantes polémiques, avait désormais besoin de mettre une certaine ordonnance logique dans les douces impressions dont il se voyait favorisé de nouveau. Moins fugitives que par le passé, les visions de son rêve semblèrent se fixer pour un moment sur la terre et se mêler plus intimement à ses souvenirs. En d'autres termes, le plan de son *Héloïse* commença de se préciser dans sa pensée. Il se figura, dit-il, l'amour et l'amitié, ces continuelles aspirations de son affectivité exigeante, sous les plus délicieuses couleurs. Il imagina deux amies plutôt que deux amis, fit l'une blonde et l'autre brune, l'une douce et l'autre vive, l'une faible et l'autre sage. Pourtant celle qu'il voulait disposer à quelques faiblesses le devait être *de si touchante manière qu'en elle la vertu semblât gagner à son naufrage !* Il pourvut enfin cette dernière d'un amant digne d'elle en *s'identifiant* de son mieux avec cet amant, qu'il dota des vertus et des défauts dont il se jugeait pourvu !

Quand il lui fallut déterminer, ajoute-t-il, les aventures que traverserait l'incomparable trio afin de fixer son attention et de soutenir son intérêt au cours de ses promenades solitaires, il se borna longtemps à un plan des plus vagues qui suffisait à remplir son imagination

d'objets séducteurs et son âme de ces sentiments délicieux dont elle aimait à se nourrir. Mais, à force de passer et de repasser de la sorte devant sa pensée complaisante, ces fictions prirent enfin une consistance plus ferme. Alors la fantaisie lui vint de traduire par la parole quelques-unes des situations qu'elles avaient offertes à son regard intérieur. Il jeta dès lors sur le papier sans aucun plan, sans aucun ordre, un certain nombre de lettres ; aussi se trouva-t-il fort embarrassé, par la suite, lorsqu'il eut décidé de les coudre ensemble selon les règles de la logique et de bâtir un roman digne de ce nom en utilisant ces matériaux de fortune. Les deux premières parties de l'*Héloïse* furent pourtant rédigées *presque entièrement* de cette manière. On les voit, dit l'auteur, « formées après coup de matériaux qui n'ont pas « été taillés pour la place qu'ils occupent, et pleines d'un « remplissage verbeux qu'on ne trouve plus dans les « autres ! » On les voit surtout, ajouterons-nous, pleines d'une morale affective peu saine qui devait continuer d'influer sur l'inspiration, un peu plus rationnelle en effet, des quatre derniers livres et qui, seule, a fait école dans une société trop bien préparée à en accepter les suggestions émotives.

2. — *Le dictamen de la conscience et sa déroute.*

Chose singulière, tandis que le « berger extravagant », ressuscité dans l'âme de Rousseau par la vie champêtre, se livrait aux ébats que nous venons de rappeler, le « citoyen », l'émule de Caton continuait de morigéner ses contemporains. Il méditait et rédigeait à ce moment même cette *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* qui condamne toute littérature corruptrice des mœurs avec la plus clairvoyante sévérité : dernier geste du Rousseau rationnel des années quarante, déjà presque réduit au silence par le Rousseau mystique des années cinquante et près de disparaître définitivement derrière le Rousseau purement émotif des années soixante et septante. Ces pages fameuses sont dirigées par lui, comme on le sait, contre les représentations théâtrales qu'à l'instigation de Voltaire, cersains novateurs projetaient d'introduire dans sa ville

natale, d'où l'art dramatique demeurait proscrit depuis le temps de Calvin. Or il n'est pour ainsi dire aucun de ses arguments contre le théâtre qui ne porte, de façon directe, contre le roman passionnel, dont il était en train de composer l'un des plus troublants, pour sa part. Il nous suffira donc de nous adresser à lui pour nous remémorer les enseignements de la morale rationnelle en semblable matière, à l'heure où il rédige de la même plume le plus insidieux traité de morale affective qui ait jamais été mis au jour.

Certes, objecte-t-il à d'Alembert avec fermeté, le théâtre (de même que le roman qu'il va publier) affiche la prétention de réformer les mœurs par le spectacle des châtiments, ou, tout au moins, des inconvénients du vice. Si pourtant un auteur qui entreprend de peindre les passions humaines n'avait grand soin de *flatter* habilement ces passions exigeantes, ses clients seraient bientôt lassés de le suivre et son œuvre tomberait à plat ! A quoi donc se verra-t-il nécessairement conduit par cette disposition de son public? A marquer quelques passions de couleurs odieuses, mais en ayant grand soin que ces passions *de rebut* servent toujours à en *faire valoir* d'autres qui ne sont nullement plus légitimes, mais qu'il sait être plus *à la convenance de ses auditeurs !* En fin de compte, seule la raison n'aura pas à placer son mot dans cette affaire ! Aussi bien l'*émotion*, le *trouble*, l'*attendrissement* qui lui paraissent les fruits d'une littérature de cette espèce (La Chaussée et ses imitateurs) préparent-ils fort mal à surmonter ou même à régler les passions : les impressions *vives et touchantes dont on se fait une douce habitude* sont les moins propres du monde à nous faciliter une telle entreprise. — On n'a jamais mieux combattu le rousseauisme en littérature que ne l'a fait ce jour-là Jean-Jacques, aiguillonné par la satisfaction de prendre en faute un « philosophe » encyclopédiste !

On dira, insiste-t-il, que les passions désordonnées dont on nous offre le spectacle sont suivies de désappointements et de peines. Mais pourquoi l'image de ces peines effacerait-elle le souvenir des transports de plaisir qui les ont précédées dans ces fictions romanesques : transports que les auteurs n'ont pas manqué de nous peindre sous les plus vives et sous les plus attrayantes couleurs? La

première loi de leur art n'est-elle pas de *réussir ?* C'est pourquoi ils purgeront bien volontiers les passions *qu'on n'a pas*, à la condition de pouvoir fomenter hypocritement *celles qu'on a !* « Je serais très curieux, écrit en « propres termes le contradicteur de d'Alembert, de « trouver quelqu'un, homme ou femme, qui s'osât vanter « d'être sorti d'une représentation de *Zaïre* bien prémuni « contre l'amour ! Pour moi, je crois entendre chacun des « assistants dire en son cœur à la fin de la tragédie : Ah ! « qu'on me donne une Zaïre, je ferai bien en sorte de ne pas « la tuer ! » Eh ! les lecteurs de la *Nouvelle Héloïse* ne diront-ils pas bientôt à leur tour : « Ah ! qu'on me donne « une Julie adolescente ! Je ferai bien en sorte que ni « baron d'Etange, ni baron de Wolmar ne viennent « traverser nos amours ! »

Qu'on nous peigne en effet l'amour comme on voudra, poursuit Rousseau — qui retrouve toute sa clairvoyance morale de chrétien rationnel quand il s'agit de morigéner un adversaire, — cet amour *séduit, ou ce n'est pas lui !* Qu'il paraisse revêtu de ses véritables couleurs et il offusquera de son éclat tout ce qui l'accompagne ! Ses combats, ses maux, ses souffrances le rendront plus touchant, plus *contagieux* encore que s'il n'avait aucune résistance à vaincre. On se dira malgré soi qu'un sentiment si délicieux *console de tout :* on prendra de la peinture *ce qui mène au plaisir ;* on en laissera *ce qui tourmente !* Personne ne se jugera obligé d'être un héros, et c'est ainsi qu'en admirant l'amour honnête, *on se livrera à l'amour criminel !* — Comment pourrait-on mieux, et d'ailleurs plus inutilement, prémunir les lecteurs de l'*Héloïse* contre le mysticisme passionnel si capiteux qu'ils vont respirer dans ce livre fameux?

On sait que Molière est fort mal traité dans la *Lettre à d'Alembert* qui proclame son théâtre une « école de vices et de mauvaises mœurs ». Il est certain que les premières hardiesses du mysticisme passionnel, comme celles du naturisme en général, se rencontrent dans ce grand comique qui avait rejeté la discipline chrétienne. Un Bossuet ne s'y trompait pas et les nations fortes, rationnellement façonnées pour la vie, comme le Japon moderne, interdisent encore la représentation de ses pièces. Rien de plus frappant à ce point de vue que *l'École des femmes*, par

exemple, car c'est un prudent, mais, au fond, chaleureux plaidoyer pour l'autonomie passionnelle. Agnès est déjà à demi l'épouse de son tuteur, et on ne voit pas pourquoi elle ferait autrement si elle l'était tout à fait. L'amour suffit à donner, par un véritable miracle, de l'esprit à cette niaise et les commentaires ridicules du tuteur sur le mariage portent en plein contre cette institution fondamentale de nos sociétés chrétiennes. L'auteur lui-même a touché ce point dans sa *Critique* de sa comédie, mais il a éludé la réponse : le chevalier qui a charge de défendre la pièce convient que le « sermon » et le « manuel » sur le mariage ont paru scandaleux à certains ; il répond simplement que d'autres personnes pieuses n'en ont pas été choquées et, glissant sur l'objection, passe aux griefs d'ordre littéraire qui ont été également soulevés contre l'ouvrage.

Corneille lui-même ne trouve pas grâce devant le citoyen de Genève, Corneille l'incite à de tendres pensées ! Qu'on se souvienne du courage moral avec lequel les héros de la tragédie cornélienne soumettent en eux la passion au joug du devoir. Eh bien, si du moins nous sommes disposés comme Jean-Jacques, notre cœur, en admirant leur force, se dira qu'à leur place il serait faible : nous apprendrons d'eux beaucoup moins à nous donner leur courage qu'*à nous mettre dans le cas d'avoir besoin de ce courage !* L'amour n'hésite pas en effet à prendre le masque de la vertu pour la mieux surprendre en notre âme : il se pare de son enthousiasme, il usurpe sa force, *il affecte son langage* (ô Saint-Preux). Quand on s'apercevra de l'erreur, *il sera bien tard pour en revenir.* Combien d'hommes, heureusement nés, ont été séduits par de telles apparences, et, d'amants généreux qu'ils se croyaient tout d'abord, sont devenus par degrés *de vils corrupteurs*, sans mœurs, sans respect pour la foi conjugale, sans égard *pour les droits de la confiance et de l'amitié !* N'est-ce pas tout le portrait de l'amant de Julie? Seulement, le familier de « nos habitants » parlera sur un tout autre ton dans la *Nouvelle Héloïse* de son *alter ego*, le tendre et sensible précepteur.

Ajoutons que Rousseau, jetant sur le papier ces lignes vigoureuses à l'époque où il méditait, où il commençait de rédiger son roman, ne s'est nullement dissimulé son

double jeu. Dans la seconde préface, en forme de dialogue dont il a pourvu ce roman, il souligne lui-même la contradiction flagrante qui se révèle entre un tel ouvrage et la *Lettre à d'Alembert* qui l'avait précédé de quelques mois devant le public. Mais quoi, il est homme, ajoute-t-il, et l'homme est un *tissu d'inconséquences !* En sophiste consommé, il n'hésite même pas à se faire un mérite d'être resté fidèle à la morale rationnelle dans sa *Lettre* tout en se préparant à la saper dans sa *Julie.* Un des deux écrits, du moins, portera de bons fruits ! proclame-t-il. Et ce jugement nous révèle qu'il sait fort bien reconnaître les tendances véritables et les fruits inévitables de son roman dès qu'il échappe à la société de « nos habitants », dès qu'il ne cherche pas à se tromper sur ce point lui-même et qu'il réduit à leur juste valeur les suspectes adhésions de ses veules lecteurs !

3. — *L'entrée en scène de Mme d'Houdetot.*

Revenons maintenant aux origines extatiques de l'*Héloïsé.* Au retour du printemps (1757), nous apprennent les *Confessions*, l'ermite de la Chevrette sentit redoubler en lui ce qu'il appelle son tendre *délire* et ses *érotiques* transports. Cette disposition d'esprit le conduisit à composer, pour es dernières parties de son roman, plusieurs lettres qui se sentent, dit-il, du ravissement dans lequel il les écrivit : il mentionne parmi ces lettres le tableau de l' « Elysée » du ménage Wolmar et le récit de la promenade à deux sur le lac qui rapproche de si intime façon Mme de Wolmar et son ancien amant — récit qui serait digne en effet de figurer aux premières pages du roman plutôt qu'aux dernières, car l'emportement passionnel s'y élève de nouveau jusqu'à son comble !

Il en était là de son travail quand il fut surpris par une visite imprévue, celle de la comtesse d'Houdetot, sœur du financier d'Epinay dont il recevait à ce moment l'hospitalité. Cette jeune femme était déjà venue le voir une première fois à l'Ermitage, car elle résidait alors à Eaubonne, dans la vallée de Montmorency, séparée à la fois de son amant Saint-Lambert et de son mari qui se trouvaient tous deux à l'armée. « A ce second voyage, écrit

« Rousseau, elle était à cheval et en homme. Quoique je « n'aime guère ces sortes de mascarades, je fus pris à l'air « romanesque de celle-là, et, pour cette fois, ce fut de « l'amour ! » Il assure même n'avoir jamais aimé dans sa vie avant ce jour.

Jusque-là, au cours du rêve voluptueux qui remplissait ses promenades solitaires, sa Julie d'Etange avait emprunté les traits de ses jolies élèves savoyardes. Depuis lors, ce fut Mme d'Houdetot qui devint Julie : au moins la Julie des quatre dernières parties du roman. L'amour du romancier pour la gracieuse Sophie de La Live sera donc le type de celui que Saint-Preux conserve à Mlle d'Etange *après le mariage* de l'aimable fille avec le baron de Wolmar, ce qui nous conduit à étudier attentivement cet amour, en raison de l'influence incalculable que sa transposition romanesque a exercée sur la mentalité de notre époque.

Notons avant tout, cependant, qu'il subsiste une différence profonde entre ces deux situations passionnelles, l'une vécue, l'autre fictive. Julie, mariée, aime toujours Saint-Preux au fond de son âme, comme nous l'apprendrons de sa bouche à son lit de mort. Au contraire Mme d'Houdetot *supporta* seulement chez Jean-Jacques les transports d'une passion qu'elle ne ressentit jamais elle-même : l'auteur des *Confessions* ne cessera de nous le dire : Elle ménageait en cet écrivain célèbre une relation littéraire à laquelle tenait particulièrement Saint-Lambert parce que de telles relations avaient fait son renom de poète : Sophie était « bien aise de conserver à son amant et à « elle-même un ami dont tous deux faisaient cas ! » Elle ne parlait de rien avec plus de plaisir que de l'agréable société qu'ils pourraient former à eux trois, lorsque Rousseau, beaucoup trop amoureux d'elle à cette heure, serait devenu, avec le temps, plus *raisonnable !* — Et que de circonstances étaient faites pour rappeler en effet ce dernier à la raison : « La force avec laquelle je me repro- « chais mon amour, écrit-il, aurait dû m'en guérir si la « chose eût été possible. Quels puissants motifs n'appelai- « je point à mon aide pour l'étouffer : mes mœurs, mes « sentiments, mes *principes*, la bonté, l'*infidélité*, le « *crime*, l'abus d'un dépôt confié par l'amitié, le ridicule « enfin de brûler à mon âge de la passion la plus extra-

« vagante pour un objet dont le cœur préoccupé ne pou-« vait ni me rendre aucun retour, ni me laisser aucun « espoir ! »

Ce fut précisément cette dernière considération qui permit à son affectivité déchaînée d'éluder, fût-ce au prix d'un nouveau sophisme, — et cette fois le mot *sophisme* est de lui, — toutes les représentations de sa conscience et toutes les objections de la simple raison ! Or la morale romantique, qui procède de son enseignement pour une si grande part, est allée chercher ses inspirations non dans la *Profession de foi du vicaire savoyard* qui affirme l'infaillibilité de la conscience naturelle, mais dans l'*Héloïse*, l'*Emile*, les *Dialogues* ou les *Rêveries* qui proclament *l'instinct naturellement bon* et considèrent la voix de la passion comme équivalente à la voix du *Dieu-Nature*, parlant en personne dans le cœur de son allié humain ! — Voici quelle fut l'argumentation de l'Ermite. Il ne vit aucun scrupule à se faire, écrit-il, d'une folie qui ne pouvait *préjudicier qu'à lui seul !* Cette façon de penser *flattait sa passion*, poursuit le psychologue chrétien qui se réveille parfois en lui sous le familier de « nos habitants » ; c'en fut *assez* pour qu'il s'abandonnât dès lors à cette passion sans réserves ! Grande leçon, observe-t-il dans les *Confessions*, pour les âmes honnêtes que le *vice* n'attire jamais à découvert, mais qu'il trouve le moyen de surprendre en se masquant à propos de *quelque sophisme* et souvent de *quelque vertu !* — Nous verrons qu'à l'heure où il publia son *Héloïse*, il était encore loin de considérer sa passion continuée pour Sophie comme un « vice », et qu'il ne croyait nullement se rendre coupable de « sophisme » en la parant de tous les prestiges de son imagination et de son style.

Coupable sans remords, poursuit-il cependant, il en vint très vite à l'être *sans mesure !* Car ce candidat à toutes les manies, mais surtout à celle de la persécution, ne tarda pas à s'imaginer que sa belle se moquait de lui sous cape et ne songeait qu'à se divertir au spectacle de sa galanterie surannée ! Il n'hésita pas à lui exprimer aussitôt ce soupçon. Elle voulut répondre en riant, dit-il, mais cet expédient ne lui réussit guère car il souleva tout aussitôt dans le cœur de son irritable amoureux des « transports de rage ». Alors elle changea de ton et s'efforça

de combattre par la persuasion des craintes entièrement dénuées de fondement. Mais le « berger extravagant » s'empressa d'abuser de cette condescendance — ce qui sera la constante attitude morale de Saint-Preux auprès de Julie, notons-le bien. — Il exigea en effet des preuves *palpables* de la bonne foi et des bonnes dispositions de Sophie à son égard : elle vit qu'il n'y avait aucun moyen de le rassurer autrement et lui accorda, à son corps défendant, quelques privautés. A peine les eut-il obtenues qu'il devint pressant : « Le pas était délicat, écrit-il. Il « est étonnant, il est unique peut-être qu'une femme « ayant pu venir jusqu'à marchander *s'en soit tirée à si* « *bon compte !* Elle ne me refusa rien de ce que la plus « tendre amitié pouvait accorder : elle ne m'accorda « rien qui pût la rendre infidèle et j'eus l'humiliation « de voir que l'embrasement dont ces légères faveurs « allumaient mes sens n'en porta jamais aux siens la « moindre étincelle ! » Ce qui ne saurait étonner au surplus quand on songe à l'âge, à l'aspect, aux infirmités précoces de l'amoureux.

Ces pages des *Confessions* ont été rédigées plus de dix ans après la publication de la *Julie*. Rousseau y rappelle donc un passage de son roman qui conseille de ne rien accorder aux sens quand on sait qu'il faudra, dans la suite, leur refuser quelque chose (1). C'était un conseil de raison dont sa Julie ne tint aucun compte dans le bosquet de Clarens où elle commit une imprudence qu'elle eut bientôt sujet de regretter. Pour connaître, explique-t-il cependant, combien cette maxime se trouva *fausse* dans ses relations avec Mme d'Houdetot et combien Sophie eut raison de *compter sur elle-même,* il faudrait qu'il pût entrer dans le détail de leurs longs tête-à-tête et énumérer leurs *vivacités* de toutes sortes durant les quatre mois qu'ils passèrent ensemble, dans une intimité presque sans exemple. Certain soir, en particulier, il trouva, pour rendre les mouvements de son cœur, un langage vraiment digne de les traduire : à l'en croire, il se montra *sublime* dans ses discours pour la première et la dernière fois de sa vie. Que d'enivrantes larmes il versa ce jour-là sur les genoux de sa Sophie ! Combien il lui en fit verser à elle-même

(1) IIIe partie. Lettre 18.

avant que la jeune femme en vînt à s'écrier dans un transport de sympathie : « Non, jamais homme ne « fut si aimable et jamais amant n'aima comme vous ! « *Mais votre ami Saint-Lambert nous écoute* et mon cœur « ne saurait aimer deux fois ! » A ces mots, Jean-Jacques cessa en soupirant *de parler, et il embrassa Sophie. Quel embrassement !* ajoute-t-il. *Mais ce fut tout !* Elle sortit au milieu de la nuit de ce bosquet aussi pure de corps et de cœur qu'elle y était entrée ! L'auteur des *Confessions* paraît disposé à se faire gloire d'une telle conclusion de l'incident : on voit pourtant à qui appartint le mérite de la maîtrise de soi, en cette occurrence, et si la morale du cœur sensible fut bonne conseillère à son inventeur alors qu'il s'agissait de lui épargner ce véritable crime : « l'abus d'un dépôt confié par l'amitié ! »

4. — *Une préface vécue de la* Nouvelle Héloïse.

Cependant Saint-Lambert avait été averti, à l'armée, de ce qui se passait à la Chevrette — par Mme d'Épinay, s'il faut en croire les *Confessions*, — et Sophie en informa bientôt son importun soupirant en ces termes significatifs : « Ah ! je crains bien que vos folies ne me coûtent « le repos de mes jours ! Saint-Lambert est instruit, et « mal instruit : il me rend justice, mais il a de l'humeur, « dont, qui pis est, il me cache une partie. Heureusement, « je ne lui ai rien tu de nos liaisons qui se sont faites *sous « ses auspices.* Mes lettres étaient pleines de vous ainsi « que mon cœur : je ne lui ai caché que votre amour « insensé dont j'espérais vous guérir ! » — A cette nouvelle, et pour la *première fois*, selon lui, depuis le début de cette aventure, Rousseau se sentit humilié, honteux par le sentiment de sa *faute* devant une femme dont il essuyait de *justes* reproches alors qu'il aurait dû être son Mentor : « L'indignation que je ressentis contre « moi-même, explique-t-il, — par une appréciation qui est « profondément caractéristique de la morale affective — « eût suffi *peut-être* pour surmonter ma faiblesse, si la « *tendre compassion que m'inspirait la victime* (de ces soup- « çons) *n'eût encore amolli mon cœur !* » Ainsi quand la conscience rationnelle et chrétienne, cette « immortelle

et céleste voix » du Vicaire savoyard, parle enfin dans son âme engourdie par tant de voluptueuses rêveries, la *tendre compassion* qu'il ressent pour la victime de son « crime » l'incite à persévérer dans ce crime ! — Voilà une fois de plus, par anticipation, tout Saint-Preux, avec son malsain amoralisme fardé de prétentions vertueuses et moralisatrices ! Il faudra quelques années encore et quelques défaillances nouvelles à Jean-Jacques pour qu'il en vienne à se reconnaître franchement (dans ses derniers écrits) *ami de la vertu plutôt que vertueux !*

« Hélas ! poursuit-il cependant, — pour expliquer cette étrange défaillance de sa volonté au moment où cette volonté se réveillait enfin sous l'aiguillon du remords, — « hélas ! était-ce le moment de pouvoir *endurcir* ce cœur « lorsqu'il était inondé par les larmes qui le pénétraient « de toutes parts? Cet attendrissement se changea bientôt « en colère... » Voici que se préparerait donc en lui un geste viril. Mais contre qui pense-t-on cependant que fût dirigée cette colère? Sans nul doute contre le coupable enfin tiré de sa torpeur morale? Oh ! que non pas ! Ce serait mal connaître la morale féminisée et le moraliste du cœur sensible... « en colère contre les vils délateurs qui *n'avaient « vu que le mal d'un sentiment criminel, mais involontaire !* » Arrêtons-nous encore ici pour admirer cette psychologie par trop puérile ! Ainsi, les spectateurs d'un sentiment « criminel » auraient à se demander d'abord s'il est volontaire avant que d'y voir et d'y dénoncer du mal au point de vue de l'ordre social ! — Et continuons cependant de peser chaque mot dans ce décisif sophisme passionnel « ...sans croire, sans imaginer même *la sincère honnêteté de cœur* qui le *rachetait !* » Voilà les accents pernicieux qui ont égaré l'âme moderne, jadis mieux défendue par la morale rationnelle du christianisme ecclésiastique contre les sophismes de la passion.

Encore une fois, c'est là, en fait, toute la morale de la plus grande partie de l'*Héloïse*, morale de déchaînement passionnel au premier chef, comme on le reconnaît sans peine dès qu'on se résout à la débarrasser des prestiges du verbe et de son fallacieux déguisement stoïco-chrétien : morale que ce roman suppose d'ailleurs et insinue plutôt qu'il ne l'exprime en toutes lettres, comme nous le verrons, mais dont il s'est trouvé comme imprégné par la nature

même de ses origines et en conséquence des racines que nous devons lui reconnaître dans les faits. Morale qui devait donc s'en dégager sûrement, amplement, à la longue pour le plus grand dommage des successives générations du mouvement rousseauiste en Europe.

Résumons sous une autre forme encore l'enseignement de ce passage illustre des *Confessions*. Ainsi, selon l'auteur de ces mémoires fameux, dans une conduite qui est « criminelle » en soi et que le coupable accepte de qualifier comme telle, les spectateurs devraient ne voir qu'un reflet du cœur *honnête* et sincère qui la *rachète*, et cela dans le même temps que ce coupable la continue et la pousse, autant qu'il le peut, vers un dénouement dont la nature est précisément ce qui la fait criminelle. Il faudrait, en outre, que ces spectateurs consentissent à traiter le propriétaire de ce cœur avec l'admiration déférente que réclament les excellentes qualités dont rien ne transparaît dans les faits, bien au contraire ! — Non, la raison, synthèse de l'expérience sociale, ne se laisse leurrer de la sorte que dans les tempéraments amollis par l'usure nerveuse. Une opinion publique demeurée saine nous juge à bon droit sur nos actes sociaux, et non point sur nos sentiments estimables, quand ces actes restent directement et *obstinément* contraires à ces sentiments, sous quelque prétexte spécieux. Dans la vie réelle, Jean-Jacques n'a que rarement obtenu une si veule indulgence de ceux dont le rapprochaient les successives étapes de sa carrière agitée et c'est pourquoi il s'est toujours plaint de ses amis. Dans la littérature, au contraire, sa virtuosité sophistique et sa langue dorée lui ont assuré d'innombrables complaisants ou complices.

Vingt ans avant de pouvoir lire les *Confessions*, le public n'avait-il pas entendu les personnages de l'*Héloïse* magnifier Saint-Preux à l'envi l'un de l'autre, en dépit de l'abus de confiance dont le précepteur se rend coupable au début du roman et des entreprises réitérées qu'il se permet ensuite contre la vertu d'une épouse satisfaite, heureuse même, dans l'accomplissement de ses devoirs? L'amoureux de Mme d'Houdetot cherche à s'innocenter en personne par des sophismes analogues à ceux qui avaient si pleinement réussi au héros de sa *Julie* : « Je proteste, je jure, écrit-il dans ses *Confessions*,

« que si quelquefois, égaré par mes sens, j'ai tenté de *ren-* « *dre* Sophie infidèle, je ne l'ai jamais véritablement *désiré !* « J'aurais pu commettre le crime (par un viol, oui, mais « non pas autrement, comme nous venons de le voir) ! *Il* « *a été cent fois commis dans mon cœur.* Mais avilir ma « Sophie? Ah ! cela se pouvait-il jamais? Non, non, je « le lui ai dit cent fois à elle-même. Eussé-je été le maître « de me satisfaire, sa propre volonté l'eût-elle mise à ma « discrétion, *hors quelques courts moments de délire*, j'au- « rais refusé d'être heureux à ce prix ! » Peut-être, mais, par malheur, ce sont ces courts moments de délire qui comptent seuls en toute crise morale, au cours de la vie humaine. Ce sont de tels moments qui fixeront le destin de Julie et, fille, la feront coupable, épouse, la laisseront vertueuse. Si Sophie se fût mise « à la discrétion » de celui qui avait horreur de l'avilir, elle eût été bel et bien avilie, sans possible retour (comme le fut Mlle d'Etange), pendant les « courts délires » de cet honnête homme ! Et l'on voit quel fond il est permis de faire sur une morale qui place ces moments-là *hors* de son domaine et de ses prises, puis, leur résultat une fois acquis, réclame pour eux amnistie, presque partialité, sur le ton le plus rogue — ce qui est l'objet essentiel du roman fameux.

Quelle fut pourtant l'attitude de Saint-Lambert, ce Wolmar en chair et en os, lorsqu'il se retrouva face à face avec son Saint-Preux, une fois son service accompli sous les drapeaux du roi? « Il me traita *durement*, mais « *amicalement*, écrit Rousseau. Je vis que j'avais perdu *quelque chose dans son estime, mais rien dans son amitié !* » Et voilà ce que le pathologique orgueil de Jean-Jacques n'a jamais pardonné à personne, ce qui fut la source de ses innombrables et célèbres ruptures avec tous ceux qui l'ont approché d'un peu près ! Saint-Lambert était, poursuit-il, « trop sensé pour confondre une faiblesse « involontaire et passagère avec un *vice de caractère* ». Tel sera lord Bomston en face de Saint-Preux. « S'il y avait de ma faute dans tout ce qui s'était passé, *il y en avait bien peu !* » Cette phrase annonce un nouveau plaidoyer qu'il nous faut goûter dans toute sa mauvaise foi savoureuse. « Etait-ce moi qui *avais recherché sa maîtresse? Eux seuls avaient fait le mal et c'était moi qui l'avais souffert ! A ma place, il en eût fait autant que moi,*

peut-être pis ! » Le caractère pathologique du tempérament et, par suite, de la prétendue morale de Jean-Jacques se révèle tout entier dans ces deux lignes inouïes ! Quoi, c'est ainsi qu'il traita dans sa pensée, pour sa part, des amis dont il exige la plus sublime et la plus héroïque condescendance en retour ! — Mais c'est bien sous ces traits odieux, pour employer le mot propre, qu'il est apparu successivement à tous ceux qui n'ont pas exercé à son égard l'étonnante générosité de Saint-Lambert ; et telle était la brutalité de réaction défensive et offensive qui se cachait, à ses propres yeux, il faut le croire, derrière la prétendue sensibilité de son cœur, quoiqu'il soit parvenu à la dissimuler, sous des phrases bien sonnantes, à d'innombrables dupes. Voilà comment cet homme qui s'est plaint, sa vie durant, de n'avoir jamais rencontré « le prix qu'avait mérité son cœur » a traité dans ce cœur, éperdu d'orgueil morbide, ceux qui s'étaient conduits à son égard avec la plus noble délicatesse. Cette délicatesse a pu être suspectée chez Mme d'Epinay, ou chez Hume : lui-même nous interdit de la mettre en doute chez Saint-Lambert puisqu'il rend hommage à sa grandeur d'âme du même élan de plume qui va tout aussitôt le couvrir d'injures et d'opprobres. Quoi d'étonnant s'il a rebuté, ulcéré, changé en juges dédaigneux et parfois vindicatifs la plupart de ceux qui l'ont approché de près et qui étaient, après tout, des hommes comme lui, c'est-à-dire orgueilleux, intéressés, susceptibles, en qualité d'esclaves nés de la volonté de puissance. Nous exceptons, encore une fois, de cette règle quasi-générale les participants de son usure psychique et les assoiffés du mysticisme tonique dont il savait verser à ses clients les ivresses ; une Mme de Verdelin, un Bernardin de Saint-Pierre, quelques autres encore qu'il ne réussit pas à rebuter.

Mais ne quittons pas son texte des *Confessions* avant d'avoir épuisé les arguments triomphants par lesquels il se transforme, lui, coupable, en triste victime, et ses victimes en coupables sans excuse : « Il eût été bien difficile à Mme d'Houdetot, écrit-il, de se défendre toujours « avec le même succès contre un homme plus *entreprenant !* » Il oublie donc sa déclaration *sublime et* ses *indicibles* embrassements. A moins d'aller jusqu'à la contrainte

physique, on ne voit pas comment il aurait pu pousser plus loin, renouveler plus longuement ses *entreprises !* « Quoique je me rendisse au *fond du cœur un témoignage* « *assez honorable*, ose bien conclure cet apologiste de la « *conscience infaillible* (en réalité elle n'est plus chez lui et « chez ses continuateurs que subconscience passionnelle « impulsive), tant d'*apparences* étaient contre moi que « l'invincible honte qui me domina toujours *me donnait* « *tout l'air d'un coupable devant Saint-Lambert* et qu'il en « *abusa* souvent pour m'*humilier !* » Cette revanche eût été, au total, assez légitime. Mais encore, quel fut donc le caractère de ces humiliations abusives? Les *Confessions* n'en mentionnent qu'une seule : c'est une très vénielle incongruité du poète des *Saisons*, une faute assurément plus « involontaire » mille fois que l'attitude de Rousseau près de Sophie. Le quasi-époux de celle-ci *s'endormit* pendant que Jean-Jacques faisait en sa présence à quelques personnes la lecture de sa *Lettre* à Voltaire sur la catastrophe de Lisbonne. L'homme de lettres, touché au point sensible, n'a jamais pardonné cet assoupissement intempestif à son plus que tolérant ami !

Ajoutons qu'avant le retour de Saint-Lambert, la villégiature de Mme d'Houdetot à Eaubonne s'était terminée avec le cours de la belle saison. Elle vint prendre congé de son galant et lui donna, devant ses gens, un baiser d'adieu, « bien différent de ceux que je lui avais *dérobés* quelquefois sous les feuillages », ajoute l'inconscient personnage qui a déjà oublié son plaidoyer de relative vertu, mais qui s'en souviendra cependant pour achever son récit sur une dernière effronterie : « Cette passion, la plus vive « peut-être qu'aucun homme ait jamais ressentie, *s'hono-* « *rera* toujours, *entre le ciel* (!) et nous des rares et pénibles « sacrifices faits par *tous deux* au devoir, à l'honneur, à l'*amour* (!) et à l'amitié ! » Sacrifice à l'amour de la part de Jean-Jacques, certes, mais non point au devoir, ni à l'honneur, ni à l'amitié, nous venons de nous en rendre compte.

Voilà la préface qu'il convient de lire avant d'aborder l'*Héloïse* et d'y respirer, presque à chaque page, cette morale affective et passionnelle qui, par le prestige du talent de Rousseau, s'est insinuée dans les âmes contemporaines. Tels sont les fruits de ce « quiétisme » rousseauiste

dont les formules se feront de plus en plus précises avec les années sous la plume de son prophète et dont nous avons entrepris de combattre autour de nous les persistants, les inquiétants ravages.

CHAPITRE II

LA BÉATIFICATION DE SAINT-PREUX.

Nous avons dit que les deux préfaces officielles de la *Julie* nous renseignaient bien moins exactement sur l'inspiration de l'ouvrage que le chapitre des *Confessions* dont nous venons de commenter les termes et qui forme, à notre avis, l'authentique préface du roman. Toutefois, il nous paraît intéressant de rappeler les précautions oratoires que l'auteur a cru devoir prendre au moment de lancer son œuvre dans le monde.

Et, tout d'abord, il n'oublie pas les origines, purement extatiques, d'une partie des lettres supposées qui forment son livre : il se défie donc, à bon droit, de l'effet que ces lettres peuvent produire sur des lecteurs doués de quelque sang-froid, et il se hâte de rappeler à ceux-ci que ses héros ne sont pas des Français, des beaux esprits, des académiciens, des philosophes, mais des provinciaux, des étrangers même, des solitaires et presque des *enfants*. Aussi, dominés par leurs *imaginations romanesques*, prennent-ils pour de la philosophie *les honnêtes délires de leurs cerveaux naïfs*. — En d'autres termes, ce sont des échappés du monde « enchanté » de « nos habitants » ! — Qu'ils aillent donc, ces bonnes gens, conclut l'auteur, amuser au loin quelque solitaire et que celui-ci, blâmant leurs erreurs et leurs fautes, se dise pourtant, tout attendri, avant de fermer le livre : « Ah ! voilà les âmes qu'il fallait à la mienne ! »

La seconde préface, qui a la forme d'un dialogue, se montre plus explicite encore sur les origines extatiques du livre, car les personnages en sont, cette fois, désignés nettement comme des gens de *l'autre monde*, des cœurs honnêtes qui portent partout, jusque dans leurs fautes, *les préjugés de la vertu toujours confiante et toujours trahie*. — Elle n'est trahie que par *eux* dans le récit,

notons-le bien, en dépit de la tournure de phrase fallacieuse que leur apologiste a instinctivement choisie pour les vanter. — Ils se refusent, poursuit-il, aux vérités (psychologiques et morales) *décourageantes*. Ne trouvant nulle part ce qu'ils sentent, ils se replient sur eux-mêmes, ils se détachent du reste de l'univers, et créant alors entre eux *un petit monde différent du nôtre*, ils présentent un spectacle vraiment *nouveau* à l'observateur!

Ces considérations sont beaucoup plus vraies, selon nous, de la première partie de la *Julie* que des cinq suivantes. Le mode de rédaction de cette première partie, tel que nous le font connaître les *Confessions*, devait en effet lui imprimer un caractère quelque peu différent de ce qui le suivit. Elle fut conçue par l'auteur durant l'extase érotique dont il nous a dit le caractère (1) et presque entièrement rédigée soit avant la visite de Mme d'Houdetot à l'Ermitage, soit, tout au moins, avant le retour de Saint-Lambert qui rappela Jean-Jacques à la raison jusqu'à un certain point et lui permit un caractère assurément moins *amoral à* la fin de son roman.

Il s'en est fort bien rendu compte, au surplus, et l'a laissé entendre dans la seconde préface à laquelle nous venons d'emprunter quelques traits. Usant d'un argument qui devait être souvent utilisé de nouveau par ses descendants spirituels, il nous présente ces évocations, purement affectives, comme destinées à *faire lire* les leçons morales qui viendront après elles. Et nous savons pourtant, par sa *Lettre à d'Alembert*, ce qu'il pensait d'un semblable subterfuge quand son intérêt ne lui conseillait pas d'en user pour sa part afin de s'assurer le succès : « La fin du recueil, fait-il dire à son interlo-« cuteur supposé, rend le commencement d'autant plus « *répréhensible* : on croirait que ce sont deux livres diffé-« rents que les mêmes personnes ne doivent pas lire ! » Et le romancier de répondre à son critique : « Ceux qui « peuvent profiter du livre ne l'auraient pas lu s'il eût « commencé plus gravement. Pour rendre utile ce qu'on « veut dire, il faut d'abord se faire écouter par ceux qui

(1) Il est vrai qu'il en dit autant de la seconde partie, mais celle-ci est presque entièrement remplie par les lettres critiques de Saint-Preux sur la société parisienne. Elle ne laisse donc pas, dans son ensemble, la même impression d'amoralisme que la précédente.

« doivent en faire usage. J'ai changé de *moyen*, non d'objets « (depuis la rédaction de ses deux graves *Discours*). Quand « j'ai tenté de parler aux hommes, on ne m'a point entendu. « Peut-être en parlant aux *enfants* me ferai-je mieux « entendre? Et les enfants ne goûtent pas mieux la raison « nue que les remèdes mal déguisés ! » Si l'on songe qu'il interdit son livre même aux jeunes filles, il ne peut entendre ici par ce mot d'*enfant* que les caractères à peu près exclusivement affectifs, les femmes, les jeunes gens et les hommes-femmes déjà si nombreux de son temps. On sait quel a été le résultat de ce remède, trop bien « déguisé », sur la moralité publique et quels se sont révélés ou développés les descendants de Saint-Preux à travers les cinq générations littéraires dont il est l'ancêtre commun. Vers la fin de sa vie, Rousseau déclarait vouloir exclure la *Julie* du recueil de ses *Œuvres complètes*, désavouant ainsi jusqu'à un certain point le plus influent de ses écrits!

I. — *Séduisez fille plutôt que femme.*

Examinons avant tout ces premières pages dont nous venons de voir que l'auteur les destinait à faire lire le reste de son livre, pratiquant sans scrupule à son profit de la sorte une maxime qu'il venait de stigmatiser dans sa *Lettre à d'Alembert* : « Pour un auteur, la première loi de « son art est de *réussir !* »

Le sujet de la *Nouvelle Héloïse* est la séduction d'une jeune fille noble du pays vaudois, Julie, fille du baron d'Etange, par une sorte de précepteur bénévole et non rétribué que ses parents ont eu la singulière inspiration de tolérer auprès d'elle, sans surveiller d'ailleurs aucunement les relations des deux jeunes gens. On ne nous dira jamais le vrai nom de ce garçon, car celui de Saint-Preux nous est présenté comme un *pseudonyme* sous lequel certains de ses complices le cacheront pendant quelque temps après sa criminelle intrigue avec Julie. Les lois de cette époque traitaient en effet sans aucune indulgence la « subornation », — nous dirions aujourd'hui le détournement de mineure. — C'est la peine capitale qu'aurait encourue Saint-Preux dans notre pays. Rien n'empêche donc de supposer que Rousseau soit le nom de famille

authentique du précepteur, comme les *Confessions* le laissent très-clairement entendre ; il faut voir en Saint-Preux un portrait, à la fois idéalisé et noirci, de Jean-Jacques pendant les relations de ce dernier avec ses jolies élèves musiciennes de Savoie, Mlles de Mallarède, de Menthon ou de Challes. Aussi bien n'en avait-il suborné aucune, il convient de lui rendre cette justice ; mais, sans doute, leur avait-il prêté si souvent quelque rôle galant dans les rêveries de ses promenades solitaires et les avait-il, en imagination, faites si volontiers participantes de la facile morale de « nos habitants » que rien ne lui parut enfin trop impardonnable dans la mise à mal de Mlle d'Etange par son imberbe Mentor !

En outre, cet adversaire théorique de la propriété individuelle — qu'on relise son second *Discours*, — conservait quelque respect à la propriété conjugale et n'a cessé de condamner l'adultère ; mais, en revanche, quoique apologiste des mœurs patriarcales, il faisait très bon marché de la discipline familiale, en tant que garante de la vertu des jeunes filles, et niait le droit des parents, instruits par la vie, à diriger ces filles sans expérience dans le choix de leur époux. Rappelons qu'en traçant, dans son *Emile*, le portrait de M. Gâtier, cet ecclésiastique qui a prêté certains de ses traits au Vicaire savoyard, Rousseau a cru pouvoir excuser, presque prôner le prêtre infidèle à son vœu qui, parmi ses ouailles, s'en va choisir une fille plutôt qu'une femme pour en faire sa maîtresse. Selon lui, un pareil pasteur témoigne de son respect pour le mariage, « la plus *sainte* institution de la *nature* (!!!) » et, si un enfant devient le fruit de sa faute, il accepte de cette faute des conséquences beaucoup plus graves que ne le sont, à ce point de vue, celles de l'adultère. C'est ce qui advint à M. Gâtier dans sa paroisse et, écrit son admirateur, « ce fut ce qui le perdit, son respect pour le lit « d'autrui ayant laissé ses fautes à *découvert*. Il eut lieu de « comprendre, aux reproches dont sa grâce fut accom- « pagnée, qu'il ne faut souvent qu'*aggraver* la faute pour « échapper au châtiment ! »

L'auteur des *Confessions* juge d'ailleurs son public d'après lui-même, — ce en quoi l'événement a démontré qu'il ne se trompait guère — et il estime pour sa part qu'une fille séduite est un objet de pitié, que l'amour

peut rendre *intéressant, aimable* même, au lieu que rien n'est plus révoltant que *l'orgueil d'une épouse infidèle !* Cette intervention inopinée de l'« orgueil » dans la comparaison est très spécieusement sophistique ! Mais, l'influence de Jean-Jacques aidant, Indiana, mariée, semblera fort « intéressante » aux yeux de la troisième génération rousseauiste, Mme Bovary aux regards de la quatrième et Dumas fils pourra poser en principe vers 1880 (1) que non seulement le public du théâtre, tel que l'a fait le rousseauisme, « pardonne toujours le premier « amant d'une femme mariée, mais qu'il *l'attend !* » Dumas croit qu'en revanche ce public ne pardonnera jamais le second : en quoi il se trompe à son tour, car il a fait en sorte pour sa part que ce pas nouveau fût franchi sans trop de difficulté par ses continuateurs.

Quoi qu'il en soit, l'opinion que nous venons de faire connaître chez Rousseau sera, naturellement, celle de Saint-Preux, le séducteur de Julie. Lorsqu'il se verra traité, par le père de sa victime, comme il l'a si bien mérité — ce qui, du reste, ne lui arrive guère que cette seule fois au cours du roman, dont les autres personnages le couvrent de fleurs, — il répondra sur le ton le plus rogue, sur le ton de Jean-Jacques lorsqu'il était pris en faute : « *Sachez* qu'entre deux personnes du même âge, il « n'y a d'autre suborneur que l'amour et qu'il ne vous « appartiendra jamais d'avilir un homme que votre fille « honore de son *estime !* »

De son côté, Claire d'Orbe, l'amie de bon sens et de bonne humeur qui n'est pourtant pas sans complicité dans le naufrage moral de Julie, se montre stupéfaite à la pensée qu'on pourrait assimiler les faiblesses d'une fille *trop sensible* aux débordements d'une femme infidèle : « Je me souviens, écrit-elle, de l'étonnement avec lequel « nous apprenions autrefois qu'il y a des pays (la France) « où la *faiblesse* d'une jeune amante est un *crime irrémis-« sible,* quoique l'adultère d'une femme y porte le doux « nom de galanterie ! » — Chez « nos habitants » les choses se passent assurément d'autre manière et l'*Héloïse* est, nous le savons, une pâle et terrestre évocation du paradis affectif dans lequel aimait à se réfugier son auteur. Au

(1) Dans sa préface de 1879 à son drame de *L'Etrangère.*

surplus Rousseau, guidé par son instinct de polémiste redoutable, ne fait ici que porter les hostilités dans le camp même de ses probables censeurs : « Vous me repro-« chez, dit-il, en substance, aux rares adversaires de son « roman, ma Julie enceinte des œuvres de son précepteur. « Regardez donc autour de vous ce qui se passe dans le « ménage de vos amis ! » Et, dans sa seconde préface, il écrira de plus, avec une ironie mordante, qu'inspirer comme il l'a fait de son mieux, *l'amour aux filles*, *la réserve aux femmes*, c'est assurément renverser l'ordre établi, c'est méchamment ressusciter toute cette *petite* morale que la philosophie (encyclopédique) a jugé bon de proscrire ! — Mais il y a là, remarquons-le, une diversion tout au plus, nullement une justification et c'est certes une étrange manière de « ressusciter » la morale stoïco-chrétienne que d'inspirer l'amour aux filles à la façon dont Saint-Preux l'*inspire* à Julie.

Au surplus, sur ce point comme sur tant d'autres, Rousseau fournirait au besoin en personne le contre-poison de son sophisme : il suffirait de l'écouter à l'un de ces moments où la raison triomphe en lui de la suggestion affective. Quand il nous raconte, dans les *Confessions*, sa galante aventure avec Mme de Larnage, nous voyons qu'il n'hésita nullement à faire d'une femme mariée sa maîtresse ; mais, en outre, il est bientôt averti que cette trop facile compagne de voyage a laissé au logis une fille de quinze ans, vive, charmante, d'un caractère aimable et doux, qui réserve le meilleur accueil à l'ami de sa mère s'il répond à l'invitation de celle-ci en allant passer quelque temps sous son toit. Écoutons les réflexions que lui inspire une pareille perspective, réflexions qu'il reproduit, pour s'en faire honneur, dans son récit des événements, et quoiqu'il eût dès longtemps publié l'*Héloïse* quand il rédigea ce chapitre de ses mémoires : « Sa fille, à laquelle je pensais « malgré moi, plus qu'il n'eût fallu, m'inquiétait encore : je « *tremblais* d'en devenir amoureux, et cette peur faisait « déjà la moitié de l'ouvrage. Allais-je donc, *pour prix* « *des bontés de la mère*, chercher à *corrompre* la fille, à lier « le *plus détestable commerce*, à mettre la *dissension*, le « *déshonneur*, le *scandale*, l'*enfer* dans cette maison? Cette « idée me fit horreur ! » Il est vrai que la séduction serait ici particulièrement odieuse en raison de l'intrigue qui

l'aurait précédée et préparée. Mais *corrompre* une fille, apporter dans une maison amie la dissension, le déshonneur, le scandale et l'enfer, c'est ce qu'a fait Saint-Preux sur la rive du Léman sans jamais se le reprocher de façon sérieuse, comme nous l'avons déjà vu par sa réponse provocatrice au baron d'Etange. En réalité, Rousseau, dans sa jeunesse, ne vit aucun inconvénient social sérieux à devenir l'amant de Mme de Larnage : il ne voulut pas s'exposer à devenir celui de mademoiselle. Mais la longue fréquentation du « monde enchanté » amortit peu à peu sur ce dernier point ses scrupules ; et, quand son roman fut né, comme malgré lui, dans son cerveau, de ses complaisances pour son érotisme solitaire, il forgea tant bien que mal une théorie d'apparence rationnelle à l'appui des débauches imaginaires qu'il avait résolu d'étaler devant le public : ce qui est l'allure fréquente du raisonnement chez les émotifs.

Ajoutons que les *Confessions* nous apprennent que l'*Héloïse* fut mieux accueillie par la France que par toute autre nation de l'Europe : la Suisse, patrie de la plupart des héros du roman, se distingua d'abord par sa froideur à leur égard : l'auteur ajoute qu'en territoire français son œuvre conquit surtout les femmes, et, en particulier, les femmes de la cour. Après quoi il affirme, d'une même haleine, qu'il faut, pour la goûter pleinement, posséder ce sixième sens, ce *sens moral* dont si peu de cœurs ont reçu le privilège, mais sans lequel nul ne pourra comprendre le sien ! Et l'on ne savait pas la cour de Louis XV si largement fournie de « sens moral » sous le règne de la Pompadour, surtout au jugement du citoyen de Genève, auteur des sévères *Discours* et des écrits polémiques qui s'y rattachent. Pour hasarder cette appréciation inattendue, il fallait qu'il eût rencontré dans ce milieu des adhésions bien passionnées. Et l'on pressent par là, une fois de plus, à quelle inspiration morale il convient de rapporter ce tantôt spécieux, tantôt fougueux plaidoyer pour la passion dégagée de ses freins sociaux.

2. — *Les péripéties d'une innocente séduction.*

Si l'auteur des *Confessions* ne nous avait pas informés que Saint-Preux, c'est lui-même, nous serions arrivés à

cette conclusion sans trop de peine en regardant vivre et penser sous nos yeux l'amant de Julie (1). Car il n'est certes pas difficile de discerner en lui les traits distinctifs du caractère de Rousseau ; par exemple, cette incroyable promptitude au soupçon qui annonce tout le contraire de la placidité, de la bienveillance innée du cœur et qui, chez le citoyen de Genève, fit présager de bonne heure la manie de la persécution dont il devait être affecté au cours de sa vieillesse : en attendant qu'elle le conduisît à son très probable suicide. Le précepteur imagine-t-il un moment que son généreux ami, Bomston, ne l'a éloigné de sa maîtresse Julie qu'afin de courtiser à son profit cette fille charmante — supposition absurde et à laquelle l'attitude du lord n'a pas donné le moindre prétexte, — sa pathologique volonté de puissance sera comme jetée hors de ses gonds par une hypothèse que tout devrait à ses yeux démentir : « A peine ce doute affreux me fut-il entré « dans l'esprit que tout me sembla le confirmer, écrit l'im- « pulsif personnage ! » Et le voilà tout aussitôt se jetant, l'épée à la main, sur le pair d'Angleterre. Incident que David Hume aurait dû méditer et interpréter comme un présage, puisqu'il était destiné à connaître à peu près la même aventure au cours de ses relations, sur le sol anglais, avec le prototype de Saint-Preux.

Nous trouvons encore dans Saint-Preux ce penchant à la « filouterie », cette kleptomanie légère dont l'auteur des *Confessions* s'est accusé plus d'une fois devant ses lecteurs, ajoutant qu'il ne s'en était jamais débarrassé tout à fait. Julie se voit, en effet, contrainte de morigéner son tendre ami lorsque, durant leurs réunions de la veillée, celui-ci, moins adroit que ses voisins à « teiller » le chanvre et humilié d'être toujours « noté » pour avoir fait moins d'ouvrage que les autres, tire doucement avec son pied leurs chènevottes afin d'en grossir son tas : « Point d'injus- « tices, même en plaisantant, monsieur le fripon, lui dit « alors Mme de Wolmar à l'œil vigilant de qui rien « n'échappe. C'est ainsi qu'on s'accoutume à devenir « méchant tout de bon, et, qui pis est, à plaisanter encore ! »

Mais surtout l'identité de Saint-Preux avec Rousseau

(1) La *Nouvelle Héloïse* est fort peu lue de nos jours, nous ne croyons donc pas inutile d'appuyer sans cesse d'une analyse succincte nos commentaires psychologiques et moraux sur ce roman célèbre.

se révèle par l'instable équilibre affectif que le précepteur impute, lui aussi, à la « sensibilité de son cœur » (1). Dans la lettre célèbre qu'il adresse des rochers de Meillerie à Mlle d'Etange, — lettre dont le résultat sera la chute de la jeune fille, — il se plaint qu'une âme sensible soit un fatal présent de la nature. Celui qui l'a reçu du ciel en partage doit s'attendre, dit-il, à ne connaître ici-bas que chagrins et douleurs. Vil jouet de l'air et des saisons, le soleil ou les brouillards, le temps couvert ou serein régleront sa destinée misérable. Et s'il dépend ainsi des vicissitudes de l'atmosphère physique, il pâtira bien davantage encore de l'atmosphère morale qu'il lui faut respirer chaque jour, c'est-à-dire des *préjugés* de son entourage ; il rencontrera dans *d'absurdes maximes* un obstacle invincible aux plus justes vœux de son cœur et les hommes sauront bien le punir d'avoir eu des sentiments « droits » de chaque chose !

Seul, il suffirait d'ailleurs à préparer sa propre infortune, car on le voit se livrer sans discrétion aux attraits divins de l'honnête et du beau, tandis que les chaînes pesantes de la nécessité le retiennent captif en son ignominie. Il voudrait la suprême félicité sans considérer qu'il est un homme ! Son cœur et sa raison se feront donc

(1) Pour juger de l'évolution morale accomplie dans notre pays sous l'influence du mysticisme naturiste de 1660 à 1760, on comparerait utilement l'aventure sentimentale de Saint-Preux avec celle de Maucroix, l'ami de La Fontaine, qui naquit moins d'un siècle avant Rousseau et dont Tallemant des Réaux nous a conté les premières amours. — Maucroix, d'abord avocat, fut attaché, peu après sa vingtième année, comme secrétaire à M. de Joyeuse, lieutenant pour le roi en Champagne, et s'éprit de Mlle de Joyeuse, belle et spirituelle. Celle-ci montra de son côté quelque inclination pour ce garçon de bonne mine et de gracieux talent poétique. Mais, contenu par le sentiment, alors entier, des hiérarchies sociales, l'homme de lettres n'alla même pas jusqu'à déclarer sa flamme qu'il se contenta d'exhaler en vers délicats :

> Que la terre à mes pieds s'ouvre pour m'abîmer
> Si je cherche en l'aimant que le bien de l'aimer !
> C'est là tout mon désir, car, enfin, si je l'aime,
> C'est seulement pour elle et non pas pour moi-même !...

Mariée au marquis de Brosses et beaucoup moins sage que Julie de Wolmar, la jeune femme gâta par ses coquettes équipées sa situation à la cour, perdit sa santé, sa beauté et vint mourir à Reims sous le toit du discret amoureux de sa jeunesse. Un dénouement de la vie réelle qui nous paraît plus sain, plus rationnellement chrétien que celui de la fiction dans l'*Héloïse* !

constamment la guerre : ses désirs sans bornes lui prépareront des privations sans fin. Et comment accepterait-il avec égalité d'âme un insupportable contraste de *grandeur au fond de son âme* et de bassesse irrémédiable (pourquoi irrémédiable) dans sa fortune? L'amour est venu lui révéler ce contraste : s'il n'eût point distingué Julie, il aurait vécu, il serait mort content sans *daigner* remarquer le rang qu'il avait occupé sur la terre! — Et l'on sent assez quel avide orgueil gronde derrière ces renoncements prétendus du plébéien de talent qui déjà veut être « tout », comme le proclamera bientôt Sieyès.

Observons les étapes de cet amour, si nous voulons contempler à l'œuvre la « sensibilité » rousseauiste. — Les trois lettres de Saint-Preux qui ouvrent le roman déclarent sa flamme à sa gracieuse élève en termes pathétiques et accumulent les sophismes pour justifier la résolution coupable de demeurer près d'elle, au mépris du danger qu'il lui fait courir. Déjà l'on voit poindre dans ces lignes le recours au mysticisme passionnel, l'excuse de l'impulsion divine dont les disciples de Rousseau feront par la suite un si ample, un si audacieux usage : « Si jeunes encore, écrit le « galant précepteur, rien n'altère en nous *les penchants de* « *la nature.* Avant que d'avoir pris les uniformes préjugés « du monde, nous avons des manières uniformes de sentir « et de voir. O Julie... si cet accord venait de plus loin, « *si le ciel nous avait destinés*, etc... »

Julie répond par trois billets dont le premier dit nettement au suborneur que dans sa situation présente, un cœur réellement vertueux saurait *se vaincre ou se taire*, — ce qui fut l'attitude adoptée par Maucroix comme nous venons de le dire ; — dont le second semble suggérer à Saint-Preux de se tuer, s'il ne trouve pas à la situation d'autre remède ; mais dont le troisième fait coup de théâtre, en proclamant la subite et entière capitulation de la belle enfant ; elle lui apprend en effet dans ces lignes audacieuses qu'elle lui rend son amour depuis longtemps en secret ! Capitulation trop facilement signée, certes, et qui la jette déjà, moralement, dans les bras de son précepteur en attendant que celui-ci la presse contre son sein sans métaphore. On voit que les événements ne sauraient guère marcher d'un pas plus rapide et que nous sommes jetés *in medias res*, selon le précepte des Anciens.

Dès lors Julie, dispensée de toute précaution par son aveu, s'empresse de peindre sa passion à son tour en y consacrant toutes les ressources de la rhétorique du temps, parce que, dit-elle avec une ingénuité vraiment excessive, son ami ne saurait être assez *vil* pour *abuser* jamais de ses confidences. Il aura pourtant, presque sans délai, cette *vilenie*-là en compagnie de quelques autres et ne tardera guère à se permettre tous les *abus*. « Tes vertus, dit-elle avec aban-« don, sont le dernier refuge de mon innocence. Prends sur « moi ce *vain empire* (celui de l'amour platonique) et *laisse-« moi l'honnêteté !* »

Saint-Preux, selon la tactique immémoriale des séducteurs en pareille occurrence, ne manque pas d'abonder provisoirement en ce sens et de rassurer son amie sur ses intentions en la remerciant de sa lettre touchante ; en effet, pour Rousseau qui écrit sous la dictée de « nos habitants », comme nous le savons, cette première partie de son roman, il s'agit avant tout de rédiger des lettres *touchantes*, fût-ce au mépris de la vraisemblance et de la morale ! « Quel *monstre*, écrit Saint-Preux, pourrait *abuser* de ton état ? Ma flamme conservera une inaltérable pureté. Quoi ! l'amant de Julie aurait une âme abjecte? Non, c'est un homme *simple* et *sensible* qui montre aisément ce qu'il sent et qui *ne sent rien dont il doive rougir !* » Ce qui est la prétention fondamentale du mysticisme passionnel, assuré que l'élan de l'instinct est une impulsion toute *divine* dans l'âme humaine,

Quelques semaines se passent cependant pour Julie dans une sécurité bien trompeuse car voici déjà que son amant retire *en badinant* (de même qu'il volera bientôt le chanvre) toutes ses promesses d'éternelle vertu. Le prétexte de cette palinodie est même choisi par lui de façon singulièrement caractéristique : il trouve, dit-il, son amie trop paisible à ses côtés, trop *en santé* près de lui ! Est-ce là, gémit-il avec une extraordinaire inconscience dans la fatuité criminelle, est-ce là le caractère d'une passion violente, réduite à se combattre elle-même, telle en un mot que cet homme si *simple* prétend l'inspirer à qui le distingue? Ah ! si Julie avait *le moindre désir à vaincre* (quelle délicatesse de pensée et d'expression !) la contrainte n'étoufferait-elle pas aussitôt l'enjouement dans son humeur : « Vous êtes une *ingrate*, lui écrit donc le

« cynique personnage, ou je suis *trop scrupuleux*. J'ai pris « un engagement *téméraire* ! Je sens qu'il m'est *impossible* « (à tenir) ! » Et voilà ! Il suffit ! C'est de la sorte qu'un « cœur sensible » et un gentilhomme par droit de nature traite les matières d'honneur et respecte la parole donnée : c'est à si peu de frais qu'un tel cœur met de côté, quand il lui plaît, la vertu stoïque dont il a su, quand il le fallait, se farder !

Mais Julie n'est pas encore tombée pour sa part à ce degré de veulerie morale. Elle feint de considérer comme une plaisanterie l'insinuation odieuse. Deux mois d'expérience sentimentale lui ont appris, dit-elle avec une sincérité assez crue, « que son cœur trop tendre a besoin « d'amour mais que *ses sens n'ont pas besoin d'amant !* » Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises ! Et que de tels sens auront vite fait de se monter au diapason d'un si tendre cœur ! « Profitons, conclut pourtant Mlle d'Etange « avec un reste de prudence, profitons, de l'heureux état « qui est en ce moment le nôtre. *L'instant de la possession « est une crise de l'amour* et tout changement serait un dan- « ger pour celui qui nous unit ! »

Saint-Preux a d'abord dissimulé derrière une formule badine et d'un goût plus que médiocre d'ailleurs, sa résolution de mettre sous ses pieds son serment de la veille. C'est en toute réalité qu'il s'en croit dégagé après cette facétie et son amie ne tarde pas à s'en apercevoir, car il insiste presque aussitôt pour l'immédiate satisfaction de ses désirs, sans paraître nullement redouter pour sa part cette crise de la « possession » qui inquiétait Mlle d'Etange. D'où viendrait donc, écrit-il en jouant la surprise, cette amère alternative qu'on prétend lui imposer de *choisir entre le cœur et la possession* de ce qu'il aime? — Notons, en passant, le sophisme de ce « choix » que Julie n'a jamais fait mine de lui offrir ! — Pourquoi rendre incompatible ce que la Nature (le Dieu du mysticisme nouveau, comme nous le savons) *a voulu réunir?* Il est bon de goûter un état aimable, mais faut-il donc en négliger volontairement *un meilleur?* Non, la sagesse peut bien parler encore à son oreille par la voix de sa Julie : la passion (voix du Dieu-Nature, comme nous venons de l'apprendre) se fait entendre à lui de façon plus persuasive. Et le moyen de résister à cette dernière impulsion quand elle s'accorde de tous points avec la *voix du cœur !* « Sans vous, la Nature

« n'est plus rien pour moi, insiste-t-il en se recommandant « plus que jamais de sa Divinité tutélaire ! Mais son empire est « dans vos yeux et c'est là qu'elle est *invincible !* » Madrigal impérieux ! Manœuvre sans excuses. Ces suggestions déshonnêtes n'empêchent nullement Julie d'admirer et de vouloir nous faire admirer dans le larron d'honneur qui la déprave de la sorte à l'insu des siens, la *beauté de l'âme*, la *droiture*, et pour tout dire en un mot, l'incarnation même de *l'honneur !* — Il faut convenir que cet honneur-là va de pair avec la *conscience*, telle que la comprend le plus souvent Rousseau. C'est un larcin fait au vocabulaire chevaleresque, après un vol perpétré dans le dictionnaire du christianisme rationnel.

Au surplus, la retenue de Mlle d'Etange ne sera pas de beaucoup plus longue durée que celle de son galant. Voici qu'à son tour elle va se montrer moralement coupable et, de plus, physiquement imprudente, au suprême degré ! Nous arrivons, en effet, à la scène fameuse du bosquet de Clarens qu'il faut sans doute interpréter comme l'écho littéraire d'une des plus délicieuses rêveries érotiques du promeneur de l'Ermitage. On sait que Julie prépare et annonce d'avance à son ami une « petite surprise », en lui donnant rendez-vous sous de voisins ombrages : elle ira l'y attendre, dit-elle, en compagnie de sa cousine et confidente, la brune Claire d'Orbe ; et, dès qu'il les aura rejointes, le jeune homme connaîtra ce qu'on lui désigne seulement par cette périphrase alléchante : « le mystère du bosquet ». Ecoutons maintenant Saint-Preux nous détailler cette « surprise » et nous révéler ce « mystère ». Il s'est dirigé vers le lieu du rendez-vous : « En approchant du bosquet, j'aperçus, non « sans une émotion secrète, vos signes d'intelligence « (entre cousines), vos sourires mutuels et le coloris de « vos joues prendre un nouvel éclat... Mais que devins-je « un moment après quand je sentis... la main tremble... « un doux frémissement... ta bouche de rose, la bouche « de Julie se presser sur la mienne et mon corps serré » dans tes bras ! Non, le feu du ciel n'est pas plus vif et » plus prompt que celui qui vint à l'instant m'embraser, « etc... » On le serait à moins, et sans la présence de Claire, la conclusion de la « surprise » n'était guère douteuse ! — Mais que penser de cette ingénue? Certes,

les « sens » de Julie ont fait rapidement du chemin pour se mettre à l'unisson de son cœur, comme nous le laissions plus haut pressentir ! — Là-dessus, ayant reconnu tardivement sa témérité par l'agitation dans laquelle se débat désormais son ami, elle lui impose un voyage dont elle fera les frais de sa bourse !

Ici se place donc, dans le roman, un hors-d'œuvre, supérieurement traité comme on le sait. C'est l'excursion de Saint-Preux dans le Haut-Valais, ses observations sociales sur les habitants de ses montagnes et ses descriptions de nature alpestre, qui devaient faire si largement école. Toutefois la séparation lui pèse : il voudrait revenir ; il voudrait être heureux sans plus de retard. Il se rapproche donc de Clarens ; il écrit la lettre fameuse des rochers de Meillerie, le premier manifeste du mysticisme passionnel, et, à ce titre, l'une des chartes essentielles de la religion romantique. En voici quelques traits caractéristiques : « Un *éternel* arrêt du ciel nous « destina l'un à l'autre. C'est *la première loi qu'il faut* « *écouter !* Tu veux forcer des barrières insurmontables « (à savoir l'opposition des parents de Julie à son union « par trop inégale avec le précepteur) et tu négliges *les* « *seuls moyens possibles !* L'enthousiasme de l'honnête « *t'ôta la raison*, et ta vertu n'est plus *qu'un délire !* » Est-il possible d'abuser davantage du respect qui s'attache à certains mots vénérables après qu'on les a détournés subrepticement de leur sens? De quel côté se trouve en effet la « raison » ou la « vertu » et qui peut être accusé justement de « délire » en cette occurrence? Reconnaissons ici le subterfuge sophistique qui consiste à charger hardiment la thèse adverse des qualificatifs que mérite en réalité la nôtre ! — « Le temps fuit, reprend « Saint-Preux. L'occasion s'échappe. Pense, pense, Julie, « que nous comptons déjà *des années perdues pour le plai-* « *sir !* » Quelle conception du lien conjugal : on croirait entendre un roué de la Régence. Et, en dépit de nous, s'évoque à cet endroit dans notre mémoire le refrain connu de l'aïeule galante que fait parler Béranger :

Combien je regrette
Mon bras si dodu....
Et le temps perdu.

« O amante aveugle, conclut cet homme *simple* sur le « ton du plus bas épicurisme, tu cherches un chimérique « bonheur pour le temps *où nous ne serons plus*. Reviens, « ma Julie, de cette erreur *funeste !* Laisse là tes projets « (de droiture) et *sois heureuse* ! Viens *à la face du ciel*, « *guide de notre fuite*, jurer de vivre et de mourir l'un « pour l'autre... Ne faisons point *cet affront à l'humanité* « (de nous contenir)... Dussions-nous n'être heureux « qu'un seul jour, *veux-tu quitter cette courte vie sans* « *avoir connu le bonheur ?* » Que d'échos auront dans les lettres contemporaines ces exhortations intéressées! Elles préparent de loin le mot d'ordre de la cinquième génération rousseauiste que nous achevons de vivre en ce moment : « Vivre sa vie ! » Et combien l'élève de Saint-Preux avait été heureusement inspirée lorsqu'elle chercha son « refuge » dans la « vertu » de son tendre maître !

La lettre de Meillerie se termine par une menace de suicide : un moyen dès lors peu neuf qui aura pourtant son plein effet une fois de plus. Au reçu de ces pages troublantes, Julie tombe en effet gravement malade, accablée qu'elle se sent à la fois et par les émotions qu'elle ressent et par l'inextricable situation dans laquelle la place la criminelle insistance de son amoureux. A peine est-elle à peu près rétablie de cette atteinte, que son père lui annonce le dessein de la marier au baron de Wolmar, homme mûr et grave vers lequel son cœur, déjà pris, ne saurait plus se porter. C'en est trop pour l'imprudente enfant. Elle rappelle Saint-Preux et se donne à lui sans conditions.

3. — *La « vertu » de Saint-Preux après la chute de Julie.*

Le remords la saisit dès le lendemain de cette chute ; elle adresse quelques reproches au « cruel », au « barbare » amant dont les « perfidies » ont préparé le naufrage de sa vertu. Révolte très passagère toutefois, car sa bonté native la conduit bientôt à s'attribuer tous les torts en cette aventure, et il est trop certain qu'elle en a de graves à se reprocher, quoique son galant en ait davantage encore parce que l'honneur doit parler plus

haut dans le cœur de l'homme, héritier des générations chevaleresques. Julie va raisonner sur le cas de Saint-Preux exactement comme nous avons entendu Rousseau raisonner, dans ses *Confessions*, sur sa propre attitude à l'égard de Mme d'Houdetot : car nous savons assez qu'il ne tint pas à lui que Sophie ne subît le destin de Julie. — Jamais, proclame en effet la fille séduite qui oublie déjà les lettres corruptrices de son précepteur, — celle du « trop de santé », celle des prescriptions de la Nature et celle des rochers de Meillerie — jamais Saint-Preux ne *fut capable d'enfreindre ses serments*. Son cœur *vertueux* ignore l'art *abject d'outrager* ce qu'il aime ! Ah ! sans doute, il sait mieux aimer que Julie, puisqu'il *sait mieux se vaincre !* Sans l'imprudence de son amie, son amour *impétueux*, mais *honnête*, n'eût pu franchir la barrière insurmontable qui semblait entourer à ses yeux ce qu'il aime ! — Et nous avons amplement mesuré déjà la solidité prétendue de cette métaphorique barrière.

Le vertueux jeune homme n'a pourtant qu'une préoccupation pour sa part à cette heure : c'est d'écarter de Julie des remords dont la persistance gênerait leurs communs plaisirs : « N'as-tu pas suivi, lui répète-t-il, « la plus *pure* loi de la Nature? » Cependant que Claire, exaltant sa cousine sur le même ton que celle-ci exalte son amant, va jusqu'à voir dans la chute de cette héroïne une preuve éclatante de sa vertu ! Que de pénibles triomphes en effet avant la défaite finale ! Oui, décidément, Julie a fait assez pour l'honneur : « Sans avoir été « vaincue, je suis *moins chaste que toi*, lui répète d'un « front sérieux, Mme d'Orbe ! » Et réconfortée de la sorte par une double et très compétente approbation de sa conduite, l'amante retrouve enfin quelque sérénité : elle goûte, près de son amant, d'idylliques satisfactions dans un certain chalet qui abrite à ce moment leurs amours. Elle en vient même à badiner agréablement sur sa faute. Une de ses lettres parle à Saint-Preux d'un « sage ami » dont la gravité s'est quelquefois un peu *dérangée* aux pieds d'une jeune écolière ! « Ne le connaî- « triez-vous point? ajoute-t-elle avec enjouement. Exhor- « tez-le, je vous prie, à tâcher de garder demain le déco- « rum philosophique, etc... » Ou, encore, elle hasarde cette allusion sans amertume à des manèges dont elle

n'a compris la portée que trop tard : « Que mon *rusé* « maître était timide en déclarant sa flamme !... Ah ! « l'hypocrite ! Il a beaucoup changé depuis ! »

Enfin, rendue plus hardie par l'accoutumance au danger, elle va jusqu'à donner à Saint-Preux un rendez-vous de nuit sous le toit de ses parents, dans sa chambre de jeune fille : « Non, mon doux ami, lui écrit-elle alors à « son tour, nous ne quitterons point cette *courte vie* sans « avoir *un instant goûté le bonheur !* » Que si son père apparaissait soudain pour tuer sous ses yeux le larron d'honneur, elle périrait, joyeuse, à ses côtés : « Nous sommes « perdus si nous sommes découverts. J'espère qu'un « sort plus doux nous est réservé ; *je sens qu'il nous est dû* « et que la fortune se lassera de nous être injuste ! » Encore une involontaire expression du mysticisme passionnel latent dans l'âme de Jean-Jacques et qui, dans toutes ses impulsions érotiques, lui fait voir par instinct des volontés du ciel ! Il n'est pas surprenant qu'il ait trouvé sur cette voie bien des compagnons de route.

Mais c'est ici à la fois l'apogée et le terme de l'épisode purement passionnel dans le roman illustre de Rousseau. Nous lisons encore une lettre de Saint-Preux, qui, revenu sans encombre de son expédition nocturne, décrit avec ampleur et complaisance ce que nos pères appelaient l'heure du berger, — et sans doute cette page fut-elle pour l'ermite de Montmorency le fruit de quelque promenade particulièrement favorisée de la délicieuse compagnie de « nos habitants ». — Après quoi la situation des amants change soudain de face. Différentes circonstances conseillent aux amis du précepteur de l'éloigner pour quelque temps de son amie et la première partie du roman se clôt par son départ. Pour Julie, les ivresses de l'amour secret vont faire place aux affres de la maternité clandestine, puis aux devoirs, bientôt sincèrement acceptés, du mariage de raison. Pour Saint-Preux, le renoncement forcé va commencer. Ce sera désormais, sinon la vertu au sens stoïco-chrétien de ce mot — car nous savons assez par Rousseau qu'il était incapable d'en pratiquer ou même d'en commenter strictement les maximes — du moins son fantôme vénérable ou son reflet intermittent qui viendra présider aux ultérieures péripéties de l'action.

3. — *La « vertu » de Saint-Preux après le mariage de Julie.*

De quelle qualité en effet sera cette tardive « vertu » dans le personnage de Saint-Preux? C'est ce qu'il nous faut examiner maintenant. — Quand Julie est devenue, contre son gré, la baronne de Wolmar, son amant commence par l'inciter de son mieux à l'adultère : « Pourquoi, « lui écrit-il par exemple, voudrions-nous suivre, avec « une simplicité d'enfants, de *chimériques vertus* dont « tout le monde parle et que *personne ne pratique?* Eh « bien, nous serons coupables, mais nous ne serons point « *méchants !* Nous serons coupables, mais *nous aimerons* « *toujours la vertu !* Loin d'excuser nos fautes, *nous en* « *gémirons ;* nous en pleurerons ensemble ; nous les « rachèterons, s'il est possible, à force d'être bienveil-« lants et bons ! » Quel programme moral que ce repentir *au futur*, présenté en termes touchants comme une suffisante excuse de la faute *présente* et qui n'a d'autre objet que d'encourager à commettre cette faute ! Encore une suggestion éminemment caractéristique du tempérament affectif de Rousseau, et qui a fait bien largement école, ainsi qu'on le sait !

Au contraire, Julie s'affermit peu à peu dans le sentiment du devoir sous l'influence de son honnête et affectueux époux. Bientôt même, poussée par une pensée d'expiation peut-être ou par le souci de se défendre contre sa propre faiblesse (car nous saurons plus tard qu'elle n'a jamais cessé d'aimer Saint-Preux au fond de son cœur,) elle va jusqu'à dévoiler à cet époux tout son passé passionnel, c'est-à-dire sa séduction par son précepteur et l'enfant qu'elle a conçu de lui mais qu'elle n'a pu mener à bon terme. C'est alors que Wolmar, par une inspiration profondément rousseauiste qui fut un des attraits du roman pour les cœurs « sensibles », s'empresse d'appeler près de lui l'amant de sa femme, en ces termes inouïs : « La plus sage et la plus chérie des femmes « vient d'ouvrir son cœur à son heureux époux. Il vous « croit digne d'avoir été aimé d'elle et il vous offre sa « maison... Vous ne partirez point d'ici sans y laisser « un ami ! » Car de telles bases sont très propres à fonder

l'amitié, dans le monde enchanté de « nos habitants » !

Une si folle proposition ayant été acceptée sans hésitation ni délai, Wolmar ne tarde pas à constater que les jeunes gens sont *plus amoureux que jamais*, qu'ils brûlent plus ardemment qu'autrefois l'un pour l'autre ; mais cette circonstance même lui devient un motif de confiance et il s'absente à dessein pendant quelques jours afin de laisser sa femme en tête à tête avec Saint-Preux. Son expérience de la vie le persuade en effet que le précepteur n'aime Julie que *dans le passé*, que Mlle d'Etange seule est l'objet de sa flamme et que le mari de Mme de Wolmar n'a donc ni à s'offenser, ni à s'inquiéter de ce sentiment. Il lui reste néanmoins une appréhension qu'il confie à Mme d'Orbe en la priant d'exercer sur les amoureux une discrète surveillance : peut-être les traits de Julie d'Etange ne sont-ils pas tellement effacés dans Mme de Wolmar qu'à force de les chercher sans entraves Saint-Preux ne les y puisse retrouver selon son espoir et selon ses vœux? Nous allons voir qu'il ne songe en effet qu'à faire revivre la fille complaisante dans l'épouse désormais liée par des serments sacrés.

Par la complicité du plus opportun des orages, une excursion en barque sur le lac Léman a jeté les deux jeunes gens précisément sur ce rivage de Meillerie d'où partit la lettre pathétique qui hâta jadis le dénouement de leurs imprévoyantes amours. Saint-Preux ne laissera pas échapper une pareille occasion de se montrer « vertueux » à sa mode, c'est-à-dire à la mode de Jean-Jacques pressant sa Sophie dans les bosquets de Montmorency. Il propose à sa compagne une promenade sur la terre ferme, en attendant que le ciel, rasséréné, promette à leur esquif un moins périlleux retour : « *J'avais « mes vues*, écrira-t-il ensuite à milord Edouard Bomston « avec un cynisme naïf !... L'occasion de visiter ce lieu « si chéri dans une saison plus agréable et avec celle « dont l'image l'habitait jadis avec moi fut le motif « *secret* de ma promenade... En reconnaissant mes anciens « renseignements (il s'agit de chiffres et d'emblèmes « gravés par lui sur les rochers d'alentour), je fus prêt « à *me trouver mal*... Quoi, dis-je à Julie en la regardant « avec un œil *humide*, votre cœur ne vous dit rien ici? « Et, sans attendre sa réponse, je la conduisis vers le

« rocher et lui montrai son chiffre gravé dans mille « endroits !... Je lui dis *avec un peu de véhémence :* O « Julie, voilà la pierre où je m'asseyais pour contempler « au loin ton heureux séjour. *Sur celle-ci fut écrite la « lettre qui toucha ton cœur* !... Fille trop constamment « aimée, ô toi *pour qui j'étais né*, faut-il me retrouver « avec toi dans les même lieux et *regretter* le temps que « j'ai passé à gémir de ton absence? » En proférant ces inqualifiables paroles, le tentateur sent monter en lui *des accès de rage et de fureur* qui, certes, ne restent pas sans influence sur l'accent de ses discours perfides ! — Juste punition, au surplus, de la niaiserie de Wolmar qu'une pareille épreuve infligée par sa faute à la constance et à la fidélité de sa femme !

Par bonheur Julie est devenue plus maîtresse d'elle-même avec le cours des ans. Elle se contente de regarder tendrement l'opiniâtre séducteur et l'entraîne sans retard loin d'un lieu *qui n'est pas bon pour elle*, comme elle le lui dit avec une imperturbable, une méritoire indulgence ! « Au reste, conclut d'un air détaché l'incons« cient personnage en terminant le récit qu'il adresse « au gentilhomme anglais (si peu difficile sur le choix « de ses amis), au reste, je vous dirai, milord, que cette « aventure m'a plus convaincu que tous les arguments « de *la liberté de l'homme* et du mérite de la vertu ! » Il devrait dire de la valeur morale de la femme, car seule Mme de Wolmar se montra vraiment « libre » au sens philosophique de ce mot, dans cette occurrence : « Pour « Julie, conclut-il, mes yeux le virent et mon cœur le « sentit, elle soutint ce jour-là *le plus grand combat qu'une « âme humaine ait pu soutenir. Elle vainquit pourtant !* » Et son orgueil, vraiment pathologique par l'égoïste sérénité qui le caractérise, se repaît du spectacle et du souvenir de ce combat dont il fut la cause et qu'il eût exploité à son profit si sa victime avait donné le moindre signe de défaillance ! — Quand on songe que les lecteurs de l'*Héloïse* ont accepté tout ceci les yeux humides et porté aux nues le peintre de Saint-Preux, on s'étonne aux possibles écarts de l'affectivité humaine et de l'impérialisme irrationnel qui en est trop souvent l'inspirateur, — surtout lorsque quelque mysticisme insidieux vient encourager en nous la personnalité passionnelle

à secouer le joug des lois morales formulées par l'expérience des âges !

Ajoutons que, très probablement, il faut voir en cette scène un écho de celle que nous avons soulignée dans les *Confessions* : de celle qui nous montra Jean-Jacques déployant certain jour une éloquence « sublime » pour rendre Sophie infidèle à un absent dont il se disait l'ami. Et, certes, la vanité du « berger extravagant » aurait ardemment souhaité pour Mme d'Houdetot le combat plus rude et la victoire plus difficile qu'ils ne le furent en réalité. Nous savons qu'elle eut moins de mérite que la baronne de Wolmar à sortir indemne de l'épreuve ; mais sans doute au cours de quelque « rêverie » entamée peu après sous l'impression de cet émoi, Jean-Jacques prêta-t-il à la comtesse les sentiments qu'il donne à Julie dans son roman et rédigea-t-il la lettre narrative dont nous venons de dire la choquante fatuité.

Quant à Wolmar, qui fut aussitôt instruit de la promenade de Meillerie, on aimerait à le voir tenir tout au moins la conduite digne et modérée de Saint-Lambert après les incidents de 1757. Mais il n'en est rien dans la *Julie* : si le marquis retira son estime à Rousseau en lui laissant son amitié, le baron ne retire ni son estime, ni par conséquent sa confiance au galant de sa femme. C'est justement alors qu'il songe à le fixer sous son toit en lui confiant l'éducation de ses enfants. Par bonheur, il s'agit, cette fois, de deux garçons qui, mieux que leur mère, seront donc à l'abri des « vertueuses » dispositions de leur instituteur (1) !

(1) Nous avons cherché dans Maucroix un Saint-Preux antérieur d'un siècle environ à celui de la *Nouvelle Héloïse*. Veut-on connaître un Saint-Preux venu quelques années seulement après l'immense succès des suggestions morales de Rousseau? Vers 1775, Parny commence de chanter Éléonore, cette fillette de treize ans qu'il séduisit à l'île Bourbon tandis qu'il lui donnait des leçons de musique, et qu'il rendit mère :

> La voix du sentiment *ne peut nous égarer*
> Et l'on n'est point coupable en suivant la Nature !

Sur le tard, il devait refuser la main d'Eléonore, devenue veuve, avec ce mot caractéristique : « Ce n'est plus Eléonore ! » On sait qu'adepte intéressé du mysticisme passionnel, l'auteur de la *Guerre des Dieux* ne le sera pas moins du mysticisme social, pareillement issu de Rousseau pour une si grande part. Il se fera jacobin sans réserves, puis chantera les orgies du Directoire.

5. — *Quelques verdicts de la morale rationnelle sur le galant précepteur.*

Nous avons vu que Julie du moins se montre irréprochablement sage et prudente durant la promenade de Meillerie, — cette tentative bien caractérisée de séduction adultère de la part de son ancien amant. — Revenons un instant sur les tragiques expériences qui lui ont inculqué cette sagesse un peu tardive. Après la lettre des rochers de Meillerie, elle a cédé à Saint-Preux, comme nous l'avons dit, et a bientôt reconnu avec effroi qu'elle était en voie de devenir mère. Pourtant, à la suite d'une scène de brutalité qu'elle a dû subir de la part de son père, enfin renseigné sur les projets conjugaux du précepteur, — mais non pas sur son abus de confiance, par bonheur pour lui, — elle a fait *secrètement* une fausse couche et M. d'Etange pourra donc continuer d'ignorer le déshonneur de sa fille. Gravement atteinte dans sa santé par ces événements accablants, celle-ci s'est alors soumise à la volonté paternelle : elle a donné sa main au baron de Wolmar, tandis que son amant s'éloignait encore une fois de son voisinage.

Nous avons dit que, dès la troisième partie du roman, et par analogie avec Mme d'Houdetot, qui résista, sans avoir d'ailleurs à lutter contre elle-même, aux entreprises galantes de Jean-Jacques, Julie passe dans le camp de la morale rationnelle et pratique en toute réalité la « vertu », ce que Saint-Preux ne fera jamais pour sa part. En effet, Mme de Wolmar luttera dès lors de façon effective, et non pas seulement en paroles spécieuses, contre sa passion illicite qu'elle saura réduire au joug du devoir : elle ne sacrifiera plus qu'involontairement et dans le secret de sa pensée intime à cette impulsion qui la poussa naguère entre les bras de son précepteur. Sans doute on peut juger, — et l'auteur de la *Lettre à d'Alembert* n'aurait pas manqué de juger — qu'il est fâcheux pour la santé morale du lecteur de retenir si longtemps ses regards sur cette sorte d'adultère mental qui remplit la vie de Mme de Wolmar et de magnifier à ce point une femme qui ne fait après tout, que son devoir ; mais le roman-

tisme a tellement anémié le sens moral du public moyen au cours de cinq générations mystiquement passionnelles, qu'une telle objection serait sans doute accueillie présentement par un sourire! Quoi qu'il en soit, l'homme est responsable de ses actes, mais non des impulsions ou tentations maîtrisées par lui ; or Julie se montre irréprochable pendant les deux derniers tiers du roman et l'on ne saurait lui demander équitablement davantage.

En outre, — et toujours dans ces deux derniers tiers du récit dont l'étude des origines du livre nous a permis de présager le caractère, moins purement affectif ou même « érotique » que celui du début, — Saint-Preux se verra quelquefois jugé par son entourage comme il mérite assurément de l'être, comme l'aurait jugé Jean-Jacques en personne dans sa première jeunesse sous l'influence de son éducation chrétienne, comme nous l'avons vu juger rétrospectivement de lui-même pour le cas où il aurait séduit Mlle de Larnage. Instructives appréciations qu'il nous faut donc relever avec soin avant d'en étudier la contre-partie, bien autrement influente, c'est-à-dire la presque constante béatification, dans le roman, de ce mystique passionnel dont l'exemple a été si prodigieusement contagieux.

Écoutons d'abord Julie mariée se prononcer sévèrement contre *l'adultère* sans songer que la plupart de ses arguments portent aussi contre la séduction ou subornation qu'elle excuse encore si volontiers à cette heure dans son ancien amant : car on conviendra sans doute que trahir un époux aveugle ou tromper des parents trop confiants, ce sont deux actes à peu près de même valeur morale. Si l'on en croit de prétendus philosophes, écrit-elle, ce ne serait donc pas un mal que de manquer de foi, d'anéantir, autant qu'il est en soi, les contrats les plus inviolables? Ce n'est pas un mal que de se forcer soi-même à devenir un *fourbe* et un *menteur?* Ce n'est pas un mal que de former des liens qui vous font désirer la mort d'autrui? Ce n'est pas un mal qu'un état dont mille autres crimes sont toujours le fruit? Que de faussetés, que de mensonges, que de fourberies pour couvrir un mauvais commerce, pour *corrompre des domestiques*, pour en imposer au public ! — Notons que Saint-Preux n'a pas fait autre chose : il a tenté d'anéantir les sentiments les plus inviolables en

sapant la piété filiale ; il s'est montré fourbe et menteur vis-à-vis de parents qui se reposaient sur son sentiment de l'honneur et il a dû en imposer de même au public ; il a encouragé la corruption de Babi, une servante de Julie que celle-ci a mise au service de leurs amours ; et, si l'avortement de sa maîtresse a été fortuit, celui de la Gretchen de Gœthe ne le sera plus, dès la première génération rousseauiste (la rédaction initiale de *Faust* est de 1775) ; en sorte que le « crime » aurait pu sortir de la faute de Mlle d'Etange bien plus aisément encore que d'un adultère de Mme de Wolmar.

Pourtant Julie ne condamne Saint-Preux en ces lignes que sans y penser et sans le vouloir. Entendons maintenant, sur le caractère du précepteur, lord Bomston qui a eu l'étrange inspiration de choisir pour son ami ce jeune inconscient et qui lui a même offert peu après la « moitié de sa fortune » en vue de faciliter son mariage avec Mlle d'Etange. Milord Edouard aura pourtant ses heures de clairvoyance puisque, certain jour, il s'adresse en ces termes à l'amant de Julie : « Voyons ton ouvrage? Quelle « réponse tiens-tu prête au Juge suprême qui te demandera « compte de ton temps?... *J'ai séduit une honnête fille...* « J'ai *perdu l'espoir de corrompre une honnête femme.* Me « voilà *forcé* d'être homme de bien. J'aime mieux mou- « rir !... Homme petit et faible... Sors de l'*enfance!* Sois « homme *une fois avant ta mort!... Malheureux, si Julie « était faible, tu succomberais demain* et tu ne serais qu'un « vil adultère ! » Mais Rousseau ne parle ainsi de son *alter ego* que du bout des lèvres et sans désirer qu'on le prenne au sérieux ; les reproches qu'il met sous la plume de Bomston sont le plus souvent une subtile apologie du précepteur et il a soin de traiter, en note, de *galimatias* cette dernière lettre du « bon Edouard » qui « ne raisonne jamais « tant que *quand il ne sait ce qu'il dit!* »

Pourtant Claire d'Orbe, à son tour, servira quelques vérités de même style à celui dont elle favorisa les clandestines amours : « Je ne suis plus surprise de vous voir « toujours *en admiration de vous-même,* toujours achevant « quelque folie et toujours *commençant d'être sage,* car il « y a longtemps que vous passez votre vie à vous repro- « cher le jour de la veille et à *vous applaudir pour le lende- « main!* » — Enfin Julie elle-même aura ses heures de sévérité

à l'égard de son très peu *consciencieux* amant. Nous avons déjà cité son avertissement de la veillée, pendant le teillage du chanvre : « Se dérobe-t-il aux occasions dangereuses, « en écrira-t-elle une autre fois? Fuit-il les objets capables « de l'émouvoir? Fait-il d'une humble défiance de lui-« même la sauvegarde de sa vertu? Tout au contraire... « Où est cette grande force d'âme à laquelle il ose tant « se fier?... Est-ce elle qui lui dicta, l'été dernier, *la scène « de Meillerie*? » On voit que l'épouse tentée a gardé la mémoire de cette scène coupable... « S'est-il vaincu au « moins *une fois* pour espérer de se vaincre sans cesse?... « Hélas! sur la plus belle moitié de sa vie, *qu'il doit pen-« ser modestement de l'autre*... Votre lettre est comme votre « vie, *sublime et rampante !* » Eh oui, sublime en paroles, en aspirations parfois, rampante en exigences et en actes, voilà la vie de Saint-Preux.

Une fois, du moins, il se jugera lui-même de la sorte sans le vouloir. C'est au début du roman, quelque temps après ses premières entreprises sur l'honnêteté de Julie : il refuse alors d'être rémunéré par M. d'Etange pour les leçons qu'il a données jusque-là gratuitement à la jeune fille et qu'il entend continuer de même ; il sait trop bien comment se payer désormais de ses propres mains et voici son raisonnement sur la proposition qu'il a rejetée : Si, dit-il, il était appointé par les parents de sa maîtresse, il se considérerait aussitôt comme un *perfide* qui foule aux pieds les droits les plus sacrés, comme un *traître*, comme un séducteur domestique que les lois *condamnent très justement* à la mort. Au contraire, tant qu'il ne reçoit point de gages, il juge que *rien n'est interdit* entre deux amants *du même âge*, tous deux épris du même feu, qu'aucun lien particulier ne *gêne*, qui jouissent tous deux de leur liberté première et dont *aucun droit ne proscrit l'engagement réciproque !* Oui, poursuit, en s'exaltant, notre sophiste, s'il est quelque *malheureux climat* au monde où l'homme *barbare* brise ces *innocentes* chaînes, il en est puni sans doute par les crimes *que cette contrainte engendre.* Nous laisserons notre lecteur apprécier si le fait d'être ou non payé de ses leçons met véritablement un tel abîme entre les deux appréciations divergentes que peut provoquer la conduite de Saint-Preux, d'une part *l'innocentant* sans réserve, d'autre part le faisant un per-

fide, un traître, un suborneur justement réservé à la peine capitale. Les parents de Julie ne se reposèrent-ils pas sur les plus élémentaires prescriptions de l'honneur viril quand ils remirent entre les mains du précepteur chargé de l'instruire une enfant qu'à aucun prix ils n'eussent accepté de lui donner pour épouse, ainsi quoi il résulte de l'attitude ultérieure de M. d'Etange ? Qu'ils aient agi d'ailleurs en cela sans prudence et sans suffisante connaissance du cœur humain, c'est ce qu'il est superflu de faire remarquer !

6. — *Les clairvoyances psychologiques et sociales de Mme de Wolmar.*

Nous venons de montrer Julie plus d'une fois sévère aux défaillances morales de son amant. En outre, dans la troisième partie de la *Nouvelle Héloïse,* —celle où se marque le mieux la réaction rationnelle suscitée dans l'esprit de l'auteur par l'excès même de ses complaisances affectives au cours des premières pages du livre — on trouve une longue lettre de Mme de Wolmar que nous aurons profit à méditer durant quelques instants, et qui est datée du lendemain même de son mariage : elle rappelle à Saint-Preux les différentes étapes de leur amour pour lui mieux faire comprendre la nature de ses dispositions présentes. Or ces pages — de même que la *Lettre à d'Alembert,* — renferment la plus frappante rétractation du rousseauisme théorique, car on y entend Julie condamner tour à tour le mysticisme passionnel, la confusion voulue de la conscience rationnelle et chrétienne avec la pseudo-conscience affective ou instinctive, enfin cet abus du nom de la vertu qui est le sophisme le plus habituel à Jean-Jacques, tout au moins tant que son crime envers ses enfants n'a pas été révélé au public par Voltaire, lui interdisant désormais de se poser en Caton devant ses citoyens.

Julie informe donc tout d'abord son amant que la cérémonie de son mariage ne s'est pas achevée sans que le Dieu des chrétiens ne lui eût fait entendre sa voix, non pour lui conseiller d'obéir comme par le passé à ses passions amoureuses, — car ce rôle est réservé au Dieu-Nature

tel que Saint-Preux le conçoit et l'invoque à titre d'allié tout-puissant, et de protecteur de ses entreprises affectives, — mais pour lui mieux faire entendre quelle est la sainteté du lien conjugal : « J'envisageai, écrit Mme de « Wolmar, le saint nœud que j'allais former comme un « nouvel état qui devait purifier mon âme et la rendre à « tous ses devoirs. L'auteur de toute vérité n'a point souf- « fert que je sortisse de sa présence coupable d'un vil par- « jure, et, prévenant mon crime par mes remords (il « s'agit de l'adultère dont elle avait caressé le projet avant « de recevoir la bénédiction nuptiale), il m'a montré l'abîme « où j'allais me précipiter ! Providence éternelle qui fais « ramper l'insecte et rouler les cieux, tu veilles sur la moindre « de tes œuvres ! Tu me rappelles au bien que tu m'as fait « aimer. Je veux le bien que tu veux et dont toi seule est la « source. Je veux aimer l'époux que tu m'as donné ! » Dieu donne ici un époux du choix des parents, non un amant du goût de l'ingénue. C'est enfin l'accent stoïco-chrétien, sans nul mélange de complaisance passionnelle : c'est exactement l'attitude morale de Pauline vis-à-vis de Polyeucte et le ton de ses discours à Sévère : un Dieu véritablement garant de l'ordre social parle ici à l'âme humaine par l'intermédiaire de la conscience rationnelle, non plus par celui de l'affectivité instinctive qui usurpe trop souvent le nom respecté de conscience sous la plume sophistique de Jean-Jacques Rousseau.

Nous allons voir se préciser d'ailleurs, dans l'esprit de la nouvelle épousée, cette conception de la conscience qui contredit de façon si patente les beaucoup moins saines suggestions de l'*Emile* : « Je me sentais « *bien* « *née*, poursuit-elle — en résumant ses dispositions « morales du passé par une affirmation de sa « bonté natu- « relle », — et *je me livrais à mes penchants !* » Ainsi fera la *Delphine* de Mme de Staël. — « Je vis clairement dé- « sormais (devant l'autel) que je devais chercher dans la « religion (chrétienne-rationnelle) et dans la morale « (stoïco-chrétienne) la force dont j'avais besoin pour résis- « ter *à mon propre cœur* et que je ne pouvais trouver en « moi-même. Je ne puis dire combien ce principe intérieur « (la conscience chrétienne) qui *m'avait manqué* jusqu'ici « m'a donné de mépris pour ceux qui m'ont *si mal con-* « *duite* (à savoir les principes du mysticisme passionnel,

« corollaire de la bonté naturelle). Et sur quelle base « étaient-ils donc fondés? Un heureux *instinct* me portait « au bien. Une violente passion s'élève. *Elle a sa racine « dans le même instinct.* (Que cela est enfin admirablement « vu et nettement dit!) Que ferai-je pour la détruire?... « Que le caractère et l'amour du Beau (du Beau moral « selon Platon, Shaftesbury, plus tard Kant) soient « empreints par la Nature dans le fond de mon âme, « j'aurai ma règle *aussi longtemps qu'ils ne seront point « défigurés* (aussi longtemps que l'affectivité impérieuse « ne fera pas taire les suggestions rationnelles issues de « l'hérédité sociale et de l'éducation traditionnelle). « Mais ne sait-on pas que les affections désordonnées « *corrompent le jugement ainsi que la volonté* et que la « conscience *s'altère et se modifie insensiblement* dans « chaque siècle, dans chaque peuple, dans chaque indi- « vidu (il vaudrait mieux ne pas oublier qu'elle s'y *forme* « d'abord par les leçons de l'expérience sociale), selon « l'inconstance et la variété des préjugés (non, mais « plutôt par l'action de l'impérialisme individuel et la « réaction des changeantes nécessités sociales). Adorez « l'Eternel, mon sage ami (c'est-à-dire le Dieu du chris- « tianisme rationnel), et, d'un souffle, vous détruisez « tous ces fantômes! » Il y a certes dans ces lignes quelques erreurs, que nous avons relevées au passage, sur l'essence et sur l'éducation de la conscience : ce sont celles de l'époque. Mais il n'en est pas moins vrai qu'en imaginant quelles pouvaient être, dans la pensée de son héroïne, les conséquences du mariage chrétien, Rousseau a enfin tourné le dos pour une heure au monde « enchanté » de « nos habitants » ; il a senti revivre dans sa mémoire les principes de son éducation calviniste et l'aspect rationnel de son fénelonisme d'antan ; il a laissé provisoirement de côté ce mysticisme, de nuance toute féminine, qui parle le plus souvent à son âme, et abjuré, de façon trop fugitive par malheur, l'hérésie morale dont son œuvre allait devenir l'évangile écouté et le très efficace véhicule. — Dans la lettre suivante, Mme de Wolmar ajoutera que son mari lui paraît « bien supérieur à tous nos autres gens *à sentiment* que nous admirions tant nous-mêmes » car *le cœur nous trompe en mille manières et n'agit que par un principe toujours suspect,* tandis que la raison n'a d'autre fin que

ce qui est bien — nous dirions ce qui est utile, mais au sens le plus élevé de ce mot ! — C'est le plus solennel reniement de cette religion de la sensibilité qui a pris l'empire d'une grande partie du monde depuis la prédication de Jean-Jacques. — Pourquoi donc a-t-il parlé si souvent un tout autre langage et n'a-t-on retenu de lui que ses moins raisonnables leçons?

Voici maintenant une conception du lien conjugal qui n'a pas été davantage acceptée de ses disciples romantiques. C'est, écrit encore avec fermeté Mme de Wolmar à son corrupteur, c'est une erreur de croire que l'amour soit d'abord nécessaire pour former un heureux mariage ; aussi bien ne s'épouse-t-on point pour penser uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment la maison, *bien élever ses enfants*. Les amants ne voient jamais qu'eux, ne s'occupent constamment que d'eux-mêmes, et la seule chose qu'ils sachent faire est de s'aimer. Or ce n'est pas assez que cette disposition égoïste de l'âme entre deux époux qui ont d'ailleurs tant d'autres soins à prendre. Il n'y a pas de passion qui nous fasse une si forte illusion que l'amour car on prend sa violence pour un signe de sa durée, alors qu'il faudrait penser tout le contraire, et que sa seule ardeur suffit à le consumer sans retard. — Julie ne recule même pas devant l'argument *ad hominem* en cette occurrence. Jamais, dit-elle, Saint-Preux ne lui est apparu autrement qu'amoureux : comment donc pourrait-elle savoir ce qu'il deviendrait en cessant de l'être? « Maîtresse de me choisir un mari, écrit-elle dans un « magnifique sursaut d'énergie morale retrouvée, *ce « n'est pas vous que je choisirais* : c'est M. de Wolmar. Si « je le perds, ma ferme résolution est de n'en prendre « jamais un autre ! » Rappelons ici que M. de Wolmar est un ancien compagnon d'armes de M. d'Etange, — peut-être sensiblement plus jeune que ce dernier toutefois, car son âge exact ne nous est pas indiqué — et que d'autre part Julie aimera secrètement Saint-Preux jusqu'à son dernier soupir ; on mesurera mieux après ces réflexions l'héroïsme cornélien que manifeste ici cette tardive émule de Pauline ! — Toutefois, lorsqu'il prêta une telle résolution à son héroïne, Rousseau comptait sans son public habituel et sans les belles dames

de la cour de Louis XV. Il est obligé d'excuser en note une déclaration *si critiquée* et de spécifier qu'elle n'a d'autre objet que de soutenir la vertu de Julie en lui interdisant de rien espérer d'un possible veuvage !

Entendons enfin Mme de Wolmar sur le caractère vrai de la *vertu* dont le nom vénéré servit tant de fois à couvrir les plus malsains sophismes de Jean-Jacques : « Prenez « garde, écrit-elle à Saint-Preux-Rousseau, prenez garde « que ce mot de vertu, trop abstrait, n'ait moins de soli- « dité que d'éclat et ne soit un nom de *parade* qui sert « plus à *éblouir* les autres qu'à nous contenter nous- « mêmes. Je frémis quand je songe que des gens qui por- « taient l'adultère au fond de leur cœur (il s'agit de son « amant et d'elle-même à la veille de son mariage con- « traint) *osaient parler de vertu !* Savez-vous bien ce que « signifiait pour nous ce terme si respectable et si profané, « tandis que nous étions engagés dans un commerce « *criminel?* C'était cet *amour forcené* dont nous étions « embrasés l'un pour l'autre *qui déguisait ses transports* « *sous ce saint enthousiasme* pour nous les rendre *encore* « *plus chers* et pour *nous abuser plus longtemps.* » On serait tenté de pardonner beaucoup à Jean-Jacques en considération de telles lignes si l'événement n'avait prouvé leur inutilité. Combien n'avait-il pas raison d'affirmer en effet, dans sa *Lettre à d'Alembert*, que de semblables réserves agissent bien peu quand on leur a donné pour cadre, *à dessein*, des peintures et des insinuations très propres à en faire oublier la sagesse. Qu'est-il resté, dans l'école rousseauiste, de la très belle lettre écrite par Julie au sortir de la présence divine, après la bénédiction de son mariage? Rien ou bien peu de chose, puisque tout ce qu'elle y condamnait, d'une plume péremptoire, a pleinement prévalu chez ses lecteurs.

7. — *Saint-Preux, parangon des vertus affectives.*

C'est que Rousseau peut bien parler en moraliste rationnel et chrétien par boutades, mais il ne l'est nullement dans son fond. Sa Julie pourra se montrer vertueuse, et d'une vertu de solide aloi, mais Saint-Preux

ne le sera jamais, parce qu'il reflète directement les dispositions mentales habituelles de son créateur littéraire. En dépit des critiques furtives que nous avons vu élever çà et là contre le précepteur par ses intimes amis, le roman a été écrit pour réaliser, en fin de compte, la plus effrontée canonisation de ce séducteur ; il reste en effet aux yeux de l'auteur ce que celui-ci prétendait être en personne, à savoir l'homme *sensible* par essence, l'homme de « la nature primitive », l'homme bon par origine, en termes plus clairs : l'allié de Dieu par excellence, l'élu du ciel et son missionnaire ici-bas, le héros incomparable de cette épopée de rêve (1) dont Jean-Jacques composait dans son imagination les chants successifs au cours de ses promenades solitaires. C'est ce qu'il nous reste à mettre en évidence.

Ecoutons d'abord Julie appréciant, au lendemain même de sa chute, la conduite de son amant : « Je te « rends tout ce que tu m'ôtes de ma propre *estime*. Tu « t'*élèves* quand je me dégrade. Que ton mérite efface ma « honte ! Rends excusable *à force de vertus*, la perte de « celles que tu me coûtes. Le seul honneur qui me reste « est en toi, et, tant que tu seras digne de *respect*, je ne « serai pas tout à fait méprisable. Si j'avais un amant « *sans principes*, où seraient pour moi *les garants de sa* « *conscience?* » A Bomston, elle écrira peu après du même style : « J'ai un amant aimé ; il est maître de mon cœur « et de ma personne ; il est digne de votre amitié puis« qu'il *est vertueux*. » L'affirmation est-elle cette fois assez solennelle? « *Quelque respect que je porte à ses* « *vertus*, reprendra-t-elle encore, je n'en attends point « de lui d'assez sublimes pour le détacher d'un *faux* « *point d'honneur*, etc... » Et Bomston, en acceptant de faire des excuses publiques à Saint-Preux après qu'il en a été publiquement insulté — c'est ce que Rousseau dans son pathologique orgueil a toujours exigé mentalement de ses amis, mais n'en a pas obtenu avec la même facilité, — Bomston lui écrit à son tour : « Heureux mortel, jouis« sez d'un bonheur *dont vous êtes digne*. Julie est ce que

(1) On sait que la plus illustre fille spirituelle de Jean-Jacques au XIXe siècle, George Sand, appelait « Corambé » dans son enfance, un héros à peu près de ce genre.

« j'honore le plus au monde (Julie avant son mariage et « sa conversion morale, notons-le bien). *Je n'ai pu trop « m'humilier devant ce qu'elle aime* ! ! ! » La psychologie et la morale affectives ne sauraient vraiment contredire la morale et la psychologie rationnelles plus hardiment qu'elles ne le font dans cette incroyable déclaration de principes !

Une autre fois, ayant accepté de plaider auprès de M. d'Etange la cause de son ami qui est candidat à la main de Julie, le « bon Edouard » ajoutera : « Tous les « dons qui ne dépendent pas des hommes, Saint-Preux « les a reçus de la Nature, et il a ajouté tous les talents « qui ont dépendu de lui. Il a de l'éducation, du *sens*, « des *mœurs*, l'âme *saine*, Il a la noblesse, non point « écrite d'encre en de vieux parchemins, mais *gravée au « fond de son cœur en caractères ineffaçables*. De tels « *Quidams* (expression irrévérencieuse dont le père « de Julie, aristocrate à parchemins, s'est servi pour dési- « gner cet aristocrate-naturel qu'est le précepteur de sa « fille) sont plus respectables que tous les hobereaux de « l'Europe... Il y a toujours vingt à parier contre un « qu'un gentilhomme descend d'un fripon ! » Voilà certes une affirmation bien peu vraisemblable dans la bouche d'un pair d'Angleterre, mais qui reflète fort exactement, tout au contraire, l'état d'esprit du professeur de musique de Chambéry, fils de l'horloger du faubourg Saint-Gervais.

Rebuté, malgré son éloquence, par le baron d'Etange, ce Géronte, le lord propose à Julie un de ses domaines dans le comté d'York, afin qu'elle y puisse abriter des amours auxquelles ses parents refusent leur sanction et dont ils ignorent le caractère scandaleux. Le langage qu'il lui tient à ce propos est singulièrement différent de celui dont elle se servira vis-à-vis de son amant au lendemain de son mariage : « Ce *chaste* nœud de la Nature — on « sait que les rousseauistes useront de cet adjectif bien « réputé pour couvrir leurs fantaisies passionnelles « presque autant que des substantifs honorés de *cons- « cience*, de *raison* ou de *vertu* — n'est soumis ni au « pouvoir souverain, ni à l'*autorité paternelle*, mais à la « seule autorité du *Père commun qui sait commander aux « cœurs*, et qui, en leur ordonnant de s'unir, peut les con-

« traindre de s'aimer ! » Formule discrète encore de ce mysticisme imprévoyant qui présentera bientôt la passion comme la voix de Dieu dans le cœur de l'homme, et cela sans faire exception pour la passion adultère. « Si l'amour « règne, poursuit l'Anglais, c'est que la Nature a choisi. « Telle est la loi *sacrée* de la Nature qu'il n'est *pas permis « à l'homme d'enfreindre.* » Nous savons déjà que le Dieu du christianisme rationnel parlera peu après un langage entièrement opposé à Julie agenouillée près de Wolmar. Mais combien le Dieu-Nature est plus agréable à entendre ! « Venez, modèle unique des *vrais amants*, « conclut Bomston en mettant la rhétorique au service « de son sophisme affectif, venez, couple aimable et « fidèle, prendre possession d'un lieu fait pour servir « d'asile à l'amour, à l'innocence (son château du York- « shire). Venez *honorer* de l'exemple de vos *vertus* un « pays où elles seront *adorées* (l'Angleterre de Swift et de « Wesley ! !) Puisse le ciel y bénir vos *chastes* feux d'une « famille qui vous ressemble. Craignez l'erreur des pré- « jugés et la *séduction des scrupules*. Ici (à Clarens, en y « cachant leurs amours), vous serez honorés et *mépri- « sables*. Il vaut mieux être oubliés et *vertueux !* » Et Bomston est l'homme d'*honneur* par excellence, dans le récit.

Venons à l'appréciation de l'aimable Claire d'Orbe sur la séduction dont Saint-Preux s'est rendu coupable : « Vos âmes sont, dit-elle aux deux amants, si *extraor- « dinaires* qu'on n'en peut juger par les règles communes. « Le bonheur n'est pour vous ni sur la même route, ni de « la même espèce que celui des *autres hommes* (c'est la « constante prétention de Rousseau pour ce qui le re- « garde et le motif de ses fréquentations dans le « monde « enchanté »). Ils ne cherchent que la *puissance* et les « regards d'autrui : il ne vous faut que la tendresse et la « paix. Il s'est joint à votre amour une *émulation de « vertus qui vous élève* et vous vaudriez moins l'un et « l'autre si vous ne vous étiez pas aimés ! L'amour pas- « sera et les vertus resteront. » Que vaudrait donc, en fait de « vertu », l'amant de Julie sans son amour, si l'on considère ce qu'il vaut sous l'influence de cet amour, et si l'on accepte, d'ailleurs, pour en décider, les appréciations de ses amis, telles que nous les avons plus haut reproduites !

Julie s'accusera bientôt d'avoir, ainsi que son suborneur, osé parler de vertu tandis qu'ils se trouvaient engagés dans un commerce *criminel* et déguisaient leur amour forcené sous les transports de cet enthousiasme saint qu'inspire la beauté morale, afin de s'abuser plus longtemps l'un l'autre ! — Qui croire de Claire d'Orbe, ou de sa cousine en cette occurrence? Mais Claire use d'un bien plus attrayant langage. Revenons donc une fois de plus aux leçons de la *Lettre à d'Alembert* afin de ne pas nous étonner si nous constatons que le XVIIIe siècle à son déclin et le XIXe pendant tout son cours ont suivi l'opinion de Mme d'Orbe !

Celle-ci achève cependant son dithyrambe en ces termes : « Les âmes d'une certaine trempe transforment « pour ainsi dire les autres en elles-mêmes ! De leur « *sublime élévation*, elles attirent à elles tout ce qui les « environne. C'est pour cela, ma chère, que ni toi, ni ton « ami ne connaîtrez peut-être jamais les hommes, car « vous les verrez bien plus comme *vous les ferez* (par « l'effet du contact et de l'exemple) que comme ils seront « d'eux-mêmes. Vous donnerez le ton à ceux qui vivront « avec vous. Ils fuiront ou deviendront vos semblables « et tout ce que vous aurez vu n'aura peut-être rien de « pareil dans le reste du monde ! » Curieuse prévision des résultats de la mystique rousseauiste, si prodigieusement contagieuse en effet ! Cette lettre fut certainement écrite dans la société de « nos habitants ».

Il est vrai que ces diverses apologies de Saint-Preux figurent au début du roman où nous ne devons pas trop nous étonner de les lire si nous songeons une fois de plus aux origines à la fois érotiques et semi-extatiques de ces pages. Mais on ne laisse pas de rencontrer quelques propos du même style, dans les dernières parties de l'ouvrage où ils font bien autrement disparate en raison du caractère plus pondéré de celles-ci. « Il n'y a pas jus- « qu'à ma tante (Mme d'Etange) que vous n'ayez séduite, « écrira, par exemple, Claire d'Orbe au précepteur... Elle « n'a pu lire votre lettre sans attendrissement... Cette « honnêteté de cœur qui se fait sentir dans votre amour « mutuel lui a donné une *telle opinion de vous* qu'elle se « fie à la parole de tous deux sur l'interruption de votre « correspondance... Elle vous *estime* assez pour croire

« qu'*aucun homme à votre place n'eût mieux résisté que* « *vous*. Elle s'en prend de vos fautes *à la vertu même !* »

Vers la fin du roman, on nous montrera le baron d'Etange subissant à son tour la séduction de Saint-Preux qui écrit de lui, sur le mode ironique : « Depuis « qu'il est assuré (par le mariage de Julie) que je ne saurais « lui appartenir (au sens donné par le XVIIIe siècle à cette « formule qui signifie contracter parenté ou alliance « avec quelqu'un), il n'y a sorte d'honneur qu'il ne me fasse, « et, pourvu que je ne sois pas son gendre, il se mettrait « volontiers au-dessous de moi. La seule chose que je ne « puisse lui pardonner, c'est, quand nous sommes seuls, « de railler quelquefois le prétendu philosophe sur ses « anciennes leçons. » Ce serait en effet dépasser les limites du mauvais goût, si M. d'Etange n'avait totalement ignoré, nous le savons, les fâcheuses conséquences de ces leçons. — Enfin Saint-Preux se verra exalter une fois de plus dans les dernières pages du livre comme un *croyant* dans l'autre vie, par contraste avec Wolmar, l'athée honnête homme qui porte au cœur l'*affreuse paix des méchants* sans être toutefois un méchant lui-même ! Jean-Jacques s'opposait dès lors dans les mêmes termes à ses amis Grimm ou Diderot. — Et pourtant, qui n'aimerait mieux avoir affaire à un « athée » tel que Wolmar, qu'à un croyant de l'acabit de Saint-Preux (1)?

Enfin, dans la lettre même que Mme de Wolmar écrivit au lendemain de son mariage et dont nous avons souligné le caractère, si étrangement rationnel sous la plume de notre écrivain mystique, Julie ne laisse pas de conserver à son passé amoureux quelque indulgence et au mysticisme passionnel quelque place en ses convictions senti-

(1) A la dernière ligne de son livre, Jean-Jacques cherche querelle (en note) à son émule Richardson qu'il ne nomme pas, mais dont il vise assurément la *Clarisse Harlowe*. « Je ne saurais, dit-il par allusion au « caractère de Lovelace, concevoir quel plaisir on peut prendre à imaginer « et à composer le personnage d'un scélérat, à se mettre à sa place tandis « qu'on le représente, à lui prêter l'éclat le plus imposant ! » Pour sa part, il a préféré dépeindre, sous les traits de Saint-Preux, un séducteur digne de toute sympathie et même de tout *respect* pendant les multiples tentatives, plus ou moins couronnées de succès, de sa longue séduction ! Or il y a là une bien plus dangereuse entreprise que celle de prêter à un scélérat quelque « éclat ». C'est ce qui fit la nouveauté de son roman. C'est ce qui, pour la plus large part, en assura le succès.

mentales : « La présence de l'Etre suprême, dit-elle en « revenant sur le souvenir de ses amours, ne nous fut « jamais importune ! Elle nous donnait plus d'espoir « que d'épouvante. Elle n'effraya jamais que l'âme du « *méchant* ! Nous aimions à l'avoir pour témoin de nos « entretiens, à nous élever conjointement jusqu'à Lui. « Si quelquefois nous étions humiliés par la honte (par « un sursaut de la conscience rationnelle réduite au silence), « nous nous disions en déplorant nos faiblesses : au moins « *il voit le fond de nos cœurs*, et nous étions plus *tran-* « *quilles*. » C'est confondre de nouveau, — et fort indûment — sous le même nom, après les avoir si bien distingués précédemment l'un de l'autre, le Dieu du christianisme sage et le Dieu-Nature dont le XVIIIe siècle a fini par accepter la notion des mains de Jean-Jacques, ce mystique insuffisamment défendu par la raison contre les écarts de son affectivité impérieuse.

LIVRE II

RENÉ

Les grands romantiques ont été souvent des artistes précoces et certains d'entre eux avaient conquis la maîtrise avant leur trentième année : tels Gœthe, Byron, Hugo, Musset, Sand même, puisque *Lelia* est de 1833. D'autres ont moins rapidement manifesté leur talent : Lamartine, Balzac, Flaubert, Zola sont de cette catégorie. Or, par un rare destin, Chateaubriand pourrait être classé avec les uns comme avec les autres, car le Chateaubriand qui devait être consacré par la renommée, le Chateaubriand officiel, dirions-nous volontiers, publia son premier ouvrage à trente-deux ans. Appelons-le François-Auguste de Chateaubriand, car c'est de ces prénoms que furent signés *Atala*, *Le Génie du Christianisme*, *Les Martyrs* et *L'Itinéraire* quoique l'auteur de ces livres fameux eût reçu, lors de son baptême, le double prénom de François-René : c'étaient ses deux frères que ses parents avaient appelés Auguste. S'il imagina ce singulier alibi d'état civil, ce fut, dit le soigneux éditeur de ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, Edmond Biré, afin d'éviter les « fausses » interprétations de ses lecteurs : ceux-ci n'étant déjà que trop disposés à l'identifier avec le héros de son plus illustre ouvrage, auquel il avait attribué le nom de René, sans prévoir les conséquences d'une pareille franchise.

A notre avis, François-Auguste de Chateaubriand avait été précédé, en toute réalité, dans la carrière littéraire, par François-René de Chateaubriand, auteur inédit de la vaste épopée des *Natchez* et auteur avoué, mais longtemps ignoré, de *l'Essai sur les révolutions* : un penseur dont la vraie personnalité n'a été connue que plus tard, plus imparfaitement aussi et seulement dans la mesure où son quasi-homonyme jugea bon de la laisser

entrevoir au public, On pourrait regretter que l'émigration ait dérobé de la sorte un écrivain de marque à notre littérature, si François-Auguste, héritier artistique de François-René, ne s'était décidé, sur le tard, à ressusciter celui-ci en réimprimant, avec rectifications, son *Essai*, en publiant, à tout le moins en partie, et sans doute avec les coupures nécessaires, l'épopée révélatrice des *Natchez.*

C'est le Chateaubriand d'avant 1798, celui auquel nous restituons son état civil authentique de François-René, que nous étudierons principalement dans cette esquisse, car c'est celui-là qui a joué un grand rôle dans l'évolution du mysticisme passionnel par tout ce qui a survécu de lui dans François-Auguste, le champion du trône et de l'autel.

CHAPITRE PREMIER

LA PHILOSOPHIE DE RENÉ.

La première formation morale de François-René fut scrupuleusement, solidement chrétienne. Longtemps il se crut né pour le sacerdoce et l'on pourrait comparer son éducation bretonne, tout entière dirigée par des prêtres, à celle qu'Ernest Renan devait recevoir un demi-siècle plus tard aux mêmes lieux. Aucun passage de ses œuvres ne nous paraît mettre ce fait en plus belle lumière que certain morceau écrit par lui en 1811 mais qu'il a jugé bon d'écarter de ses *Mémoires* lors de leur rédaction définitive. Il y dépeint la cérémonie religieuse par laquelle il fut relevé solennellement, après sa septième année accomplie, de l'obligation de porter les couleurs de la Vierge : ses parents avaient en effet prononcé ce vœu près de son berceau pour appeler la protection du ciel sur sa très d licate santé : « Combien il est essentiel, proclame-t-il, « de frapper l'imagination des enfants par des actes de « religion! Jamais, dans le cours de ma vie, je n'ai oublié « le relèvement de mon vœu. Il s'est présenté à ma mé-« moire au milieu des plus grands égarements de ma jeu-« nesse; je m'y sentais attaché comme à un point fixe « autour duquel je tournais sans pouvoir me déprendre. « Que de droits la religion n'avait-elle pas sur moi? Ne « devait-elle pas me dire : Tu m'as été consacré dans ta

« jeunesse ; je ne t'ai rendu la vie que pour que tu deviennes « mon défenseur... Ce ne sont pas tes vêtements qu'il faut « suspendre à mes temples, *ce sont tes passions !* Consacre- « moi ton cœur et tes chagrins, je bénirai ta nouvelle « offrande ! » C'est bien là ce qu'a fait François-Auguste des dépouilles de François-René, avec tant d'ostentation toutefois et d'un geste si ample, que l'attention des spectateurs s'est portée sur ces passions rèpudiées autant et plus que sur le costume moins chatoyant du théoricien de l'ordre religieux ou monarchique.

« Sainte Religion, reprend en effet l'ami de Pauline « et de Nathalie, voilà ton langage ! Toi seule *pourras* rem- « plir le vide que j'ai toujours senti en moi et guérir cette « tristesse qui me suit. Tout sujet m'y replonge ou m'y « ramène ; je n'écris pas un mot qu'elle ne soit prête à « déborder comme un torrent ; je ne suis occupé qu'à la « renfermer pour ne pas me rendre ridicule aux hommes. « Mais, dans cet écrit qui ne paraîtra qu'après ma mort, « que j'ai entrepris pour me soulager, pour donner une « issue aux sentiments qui m'étouffent, pourquoi me con- « traindrais-je ? Rassasions-nous de nos peines secrètes ! « Que mon âme, malade et blessée, puisse à son gré *repas- « ser ses chimères* et se noyer dans ses souvenirs ! » Après réflexion, il a rayé, nous l'avons dit, cette page de ses définitives confidences au public. Elle découvrait par trop le fond de l'homme : tristesse, vide affreux, c'est-à-dire les symptômes de la névrose ; et, — pour se défendre de cette névrose par une opportune tonification de l'impérialisme essentiel à notre être, — aspiration mystique dont le christianisme authentique lui a procuré les formules avouées par lui, sur le tard, mais dont l'hérésie rousseauiste lui avait fourni le premier cadre, en conformité avec toutes les tendances et toutes les influences de son époque !

I. — *Formation sentimentale orageuse.*

Les *Mémoires d'Outre-Tombe* nous ont également appris par quelles lectures fut éveillée et orientée dès l'âge de onze ans la précoce sensibilité de l'auteur. Le hasard fit tomber entre ses mains, nous conte-t-il, le texte intégral

d'Horace et un livre de dévotion intitulé : *Histoire des confessions mal faites* : ce dernier agrémenté de récits d'apparitions infernales, en vue d'inspirer au pécheur une appréhension salutaire ; puis, presque aussitôt après, il lut encore les élégies de Tibulle dont l'accent de volupté mélancolique sembla *lui révéler sa propre nature.* Il ajoute que s'il a peint dans la suite avec quelque vérité *les entraînements du cœur mêlés aux syndérèses* (scrupules, anxiétés) *chrétiennes*, il a dû ce talent au hasard qui lui fit connaître à la fois deux empires ennemis : d'une part des charmes qu'il ne soupçonnait pas dans un sexe où il n'avait vu jusque-là qu'une mère et des sœurs ; d'autre part des fantômes traînant des chaînes, vomissant des flammes et présageant des supplices éternels pour un seul péché dissimulé volontairement au tribunal de la pénitence. Les ravages exercés dans son imagination par quelques pages trop libres trouvèrent de la sorte leur correctif dans les frayeurs inspirées par un autre livre, cependant que ces frayeurs elles-mêmes étaient, en revanche, *alanguies par les molles pensées* dont les lyriques latins venaient de le remplir. Fâcheux début dans la vie qu'une telle formation morale.

Peu de temps après, il lui fallut faire cette confession générale qui précède la première communion catholique ; et, non sans peine, il résolut de se montrer pleinement sincère vis-à-vis du prêtre sur ces *juvenilia*, sur ces enfantins tâtonnements de la sensualité naissante dont, moins éhonté que Rousseau, il ne nous a pas dit nettement le caractère. Il nous apprend seulement que ces fautes, plutôt insignifiantes en elles-mêmes, n'en révélèrent pas moins au regard perspicace du directeur chrétien la nature et le caractère des penchants qui devaient rester en lui indélébiles : « C'est le premier homme, conclut François-René après cette confidence, qui ait pénétré « le secret de ce que je pouvais être. Il devina mes futures « *passions* ; il me prédit mes maux à venir !. »

Voilà des indications précieuses, sans nul doute, mais ce que les *Mémoires* illustres ont malheureusement négligé de nous faire connaître, ce sont les impressions de cette pensée ardente lors de son premier contact avec les écrits de Jean-Jacques, le grand séducteur qui allait devenir si évidemment l'inspirateur favori de François-René.

Comme il arriva quarante ans après pour George Sand, plus explicite vis-à-vis de nous sur ce point, ce dut être là pour l'esprit du jeune Breton la révélation essentielle, l'éblouissement affectif total, l'impression d'une « musique superbe éclairée par un grand soleil ! » Car nous allons dire la place prépondérante que Rousseau a tenue, dix années durant, dans ses préoccupations théoriques. — Remarquons, pour dater tant bien que mal l'origine de cette influence, que si la « sylphide » fameuse du parc de Combourg est peut-être un symbole de plus tangibles amours, une poétique confession de l'écrivain parvenu à la gloire, elle a néanmoins tous les traits des habituelles visions de Rousseau. Son nom même lui vient de Jean-Jacques car c'est de la sorte qu'il baptise parfois, dans ses *Confessions* aussi bien que dans ses *Dialogues*, les figures féminines qui peuplèrent le rêve extatique de ses promenades solitaires. Et le passage justement fameux des *Mémoires d'Outre-Tombe*, qui nous fait connaître la sylphide, rappelle de toutes façons même par la coupe des phrases, les confidences du mystique de Genève sur ses hallucinations coutumières : « Je me composai donc une femme de toutes « les femmes que j'avais vues (comme Jean-Jacques façon- « nant Claire d'Orbe et Julie d'Etange)... c'était toujours « ma sylphide... mon élégante *démone*... Je m'applaudissais « d'avoir placé les fables de ma félicité hors du cercle des « relations humaines, etc... »

Et voici un autre souvenir d'adolescence dont le récit semble également un écho fidèle de celui que Rousseau fit de son extase naturiste à ce même président de Malesherbes qui, trente ans plus tard, devait être le confident du rousseauisme fougueux de François-René : « Accablé et comme « submergé de délices, je ne savais plus qu'elle était ma « véritable existence ; j'étais homme et je n'étais pas « homme ; je devenais le nuage, le vent, le bruit ; j'étais « un pur esprit... Je me dépouillais de ma nature pour me « fondre avec la fille de mes désirs, pour me transformer « en elle, pour toucher plus intimement la beauté... Bien- « tôt, ne pouvant plus rester dans ma tour, je descendis « à travers les ténèbres, etc... » Nous ajouterons même qu'à notre avis, ces lignes, d'ailleurs si délicieuses de rythme, ont quelques-uns des défauts du pastiche. Jean-Jacques était plus simple et plus persuasif dans le récit de ses

transses ; l'érotisme en était plus naïf et moins savant. Il y a une régression rationnelle plus marquée, une audace affective plus grande dans cette nouvelle transcription mystique de l'impulsion sensuelle.

2. — L'Homère de l'homme « naturel ».

François-René a prudemment refusé d'être prêtre : il s'est laissé présenter à Louis XVI, et, gentilhomme autorisé à monter dans les carrosses du roi, il a pourtant porté dans Versailles à peu près la même disposition d'âme que Jean-Jacques, le fils de l'horloger genevois, reçu de la cour après le succès de son *Devin de village* : cette disposition, c'est une timidité hautaine et invincible de nerveux : « J'allai deux fois jusqu'à Sèvres (pour retourner à Versailles), écrit-il : le *cœur me faillit* et je revins à Paris ! » Il suppose alors cette question sur les lèvres de son lecteur : « Vous ne tirâtes donc aucun parti de votre position ? — « Aucun. — Que faisiez-vous donc ? — *Je m'ennuyais.* » Il s'ennuyait, et le résultat de cet ennui constitutionnel, c'est qu'il continuait, comme à Combourg, de voir le monde par les yeux de Rousseau, ces yeux dont il a médit sans remords au seuil de la vieillesse, dans la même page de ses *Mémoires* où se lit le suggestif dialogue que nous venons de reproduire : « En vain Rousseau nous dit qu'il « possédait deux petits yeux tout charmants ; il n'en est « pas moins certain, témoin ses portraits, qu'il avait l'air « d'un maître d'école et d'un cordonnier grognon ! » C'est vraiment montrer trop d'ingratitude au souvenir de son premier maître.

Après sa conversion qui se place en 1798, Chateaubriand reniera ce maître despotique de sa jeunesse et le jugera parfois de façon pénétrante. Mais qu'il était encore loin de cet état d'esprit en 1790, alors qu'il laissait trop facilement transparaître au dehors, sous le regard étonné de ses familiers, la profonde amertume de ses sentiments à l'égard d'une société dans laquelle il tenait pourtant un rang si honorable, par le seul hasard de la naissance : « Dès ma jeunesse, a-t-il avoué plus tard, mon « *impartialité poétique* (lisons mysticisme esthético-social) « ne plaisait à personne... J'avais, d'une part, des disputes

« assez vives avec mon frère et le président de Rosam-« bo (tous deux royalistes), de l'autre, des discussions non « moins aigres avec Ginguené, La Harpe et Chamfort « (représentants des partis avancés de la Révolution « commençante). Au surplus, je n'attachais d'importance « aux idées soulevées alors que *par les idées générales de « liberté et de dignité humaines.* La politique personnelle « m'ennuyait ; ma *véritable vie* était dans des sphères plus « hautes ! » L'*Essai sur les révolutions* nous dira bientôt quelles étaient ces idées générales et ces sphères éthérées.

Seul, nous l'avons indiqué tout à l'heure, le vieux président de Malesherbes, grand-père par alliance du frère aîné de François-René, avait pressenti la destinée du pauvre officier breton ; leur commune dévotion pour Jean-Jacques les avait rapprochés l'un de l'autre, en dépit de l'inégalité de leur âge. Dans l'*Essai sur les révolutions*, certaine note révélatrice mentionne en ces termes une visite du jeune homme au grand magistrat : « Il se « mit à me parler de Rousseau, *avec une émotion que je ne « partageais que trop !*... me disant : J'ai tort de vous entre-« tenir de ces choses-là ; je devrais plutôt vous engager « à modérer cette *chaleur d'âme* qui a fait tant de mal à « *votre ami.* » C'est-à-dire à Jean-Jacques ! Ce mot n'est-il pas un trait de lumière?

Comment s'étonner que, dans le cerveau tumultueux du militaire désœuvré, soit né le projet, purement rousseauiste, d'écrire *l'épopée de l'homme de la nature*, de la nature bonne, cela va sans dire, et qu'il ait placé ce projet sous le patronage de son vénérable protecteur, Malesherbes. Nous avons, ailleurs, cité (d'après M. A. Lichtenberger) un certain Rouillé d'Orfeuille qui dans son *Alambic des lois* (1773) regrettait de n'avoir pas une assez forte santé pour entreprendre de longs voyages sur mer, car, en pénétrant dans l'intérieur des terres inconnues, il était certain, dit-il, de rencontrer des peuples observant avec douceur les institutions de la nature et se conformant en tout à l'admirable simplicité de ses lois immuables : heureuses nations, aimables humains dont il aurait rapporté l'éloge et proposé l'exemple à ses concitoyens ! Eh bien, François-René de Chateaubriand, doué de santé et de loisir, décida de réaliser ce programme. Il partit

pour l'Amérique afin d'observer de près les héros de son poème futur, ainsi que les horizons dans lesquels s'encadrait leur félicité innocente.

C'est alors que René parcourt la savane, beaucoup moins qu'il ne l'a dit sans nul doute ; assez toutefois pour en rapporter, sur sa palette, les couleurs magiques qui devaient donner à ses premiers récits leur prestige. Puis, au retour, se place son mariage, assez peu sérieux et chrétien, agrémenté d'épisodes étranges, s'il faut croire les commérages de Sainte-Beuve ; puis, encore et presque aussitôt, voici venir pour lui l'émigration hasardeuse, l'odyssée lamentable à travers la Belgique et dans les îles anglaises de la Manche ; enfin le séjour à Londres et les humiliations de la misère. Là, après une étude passionnée de la poésie ossianique, il commencera la rédaction des *Natchez*, aboutissement de ce projet épique dont nous avons dit la genèse dans son esprit ; puis viendra la publication de l'*Essai sur les révolutions*, œuvre mal construite et prodigieusement inégale, œuvre destinée à laisser dans un juste oubli son auteur, sans la tardive révélation des facultés artistiques exceptionnelles qui distinguaient ce médiocre penseur.

Ce sont ces deux œuvres essentielles du Chateaubriand d'avant la renommée qu'il nous faut étudier pour pénétrer ses sentiments vrais de cette époque, mais nous rappellerons tout d'abord que nous sommes beaucoup mieux renseignés sur la seconde en date que sur la première. Nous possédons en effet l'*Essai* dans son texte authentique et intégral puisque sa première édition est de 1797 et qu'en 1826 l'auteur a réimprimée cette édition sans retouches, après l'avoir toutefois encadrée de copieux commentaires parce que François-Auguste sentait le besoin d'expliquer tant bien que mal l'état d'esprit de François-René aux admirateurs et adhérents qu'il avait conquis depuis le début du XIXe siècle. — Au contraire, les *Natchez* demeurèrent manuscrits ; le public ne connut longtemps de l'ouvrage que des fragments descriptifs intercalés dans l'*Essai sur les révolutions* et dans le *Génie du Christianisme*, ainsi que les deux épisodes illustres d'*Atala* et de *René* ; circonstance qui permit à l'auteur d'en user à son gré avec sa rédaction première quand il se décida à tirer quelque parti d'une œuvre demeurée

chère à son souvenir, et à en faire assez largement part à la postérité. Dans une note de sa réédition de l'*Essai*, note qui annonçait la prochaine publication des *Natchez*, il a écrit sans ambages que ses lecteurs ne verraient ces pages que *dégagés de leur alliage* : à savoir de leur alliage rousseauiste et anticatholique sans nul doute. Si donc, par inclination d'artiste et par complaisance paternelle pour sa création de jeunesse, il y a conservé plus d'un trait qui devait paraître un « alliage » à ses clients habituels du temps de la Restauration, comme nous allons le faire voir, il est néanmoins certain que des *Natchez* de François-René, nous ne possédons que ce dont François-Auguste a bien voulu accepter la paternité littéraire.

Eh bien, l'inspiration de ce poème en prose apparaît encore purement rousseauiste en dépit des suppressions ou des corrections de son catholique éditeur ; et, tout d'abord, par la transfiguration (dans le sens de la « bonté naturelle ») qu'a subie, sous le pinceau de son peintre prestigieux, cette tribu Peau-Rouge qui donne son nom à l'ouvrage. En effet, malgré leurs âges et leurs sexes divers, Chactas, Outougamiz, Céluta et Mila ressemblent pareillement à des anges descendus sur la terre ; il n'y a dans cet Eldorado transatlantique qu'un seul traître, un traître de mélodrame doublé d'une traîtresse, afin de donner quelque saveur à l'intrigue : c'est un personnage de second plan, le perfide Onduré et sa complice, la Femme-Chef. Voilà un partipris d'optimisme psychologique bien accusé, n'est-il pas vrai? D'autant plus que, par une gratuite imprudence, Chateaubriand n'a pas hésité à nous offrir, sous forme d'appendice, à la suite de son roman dans le bleu, les pages substantielles où le Père Charlevoix, historien de la Nouvelle France, décrit les mœurs des authentiques Natchez. Or, malgré l'indulgence ou même l'enthousiasme qui caractérise les relations des missionnaires sur leurs catéchumènes aux XVIIe et XVIIIe siècles, le religieux n'a garde de peindre ces sauvages en beau ; il offre de leur caractère, sans indignation, sans émotion apparente même, ladescription la moins séduisante. Il nous dépeint, en effet, comme tout à fait essentielles à leur vie mentale des superstitons si effroyablement meurtrières que l'on comprend sans peine, après l'avoir lu, la rapide extinction de ces peuplades au contact de l'homme blanc. Sous la menace

européenne, elles se sont, pour ainsi dire, dévorées elles-mêmes dans l'espace de quelques années. Les adultes et les enfants étaient égorgés en masse dans les cérémonies funèbres ou propitiatoires, car un despotisme sans bornes et sans frein était accepté de la part du chef religieux, envisagé comme un descendant du Dieu-Soleil, et aussi de la part de la Femme-Chef, mère de l'héritier du pouvoir souverain. Ajoutons que les mœurs des femmes dans ces tribus nous sont décrites par Charlevoix comme sans aucune espèce de retenue ni de pudeur. En d'autres termes, l'homme de la nature, tel que l'étudia de près le religieux, et l'Indien rousseauisé de Chateaubriand, sont séparés l'un de l'autre par la distance qui sépare aussi la psychologie vraie de l'être vivant, essentiellement impérialiste, du rêve mystique que Jean-Jacques a fait accepter par ses contemporains comme une exacte image de la nature humaine.

Non seulement l'inspiration fondamentale du récit, mais encore maint épisode des *Natchez* trahit la despotique influence de Rousseau sur l'auteur lors de la première rédaction de l'ouvrage, et en dépit de la révision à laquelle le manuscrit de 1794 fut soumis vers 1825 avant d'être livré à l'imprimeur. Le plus significatif de ces épisodes, c'est le voyage de Chactas à la cour de Louis XIV dans les dernières années du XVIIe siècle, développement que l'auteur a voulu conserver mais dans lequel il a certainement modifié, sinon totalement ajouté, le discours final qu'il prête à Fénelon, chargé de rationaliser quelque peu la rousseauiste impression que le récit de l'Indien nous laisserait de l'état moral des Français vers 1695. En effet, Chactas parle des civilisés comme en ont parlé les sauvages de Marmontel, de Florian, de Mme de Genlis : « Vous me semblez très à plaindre « et fort misérables, dit-il aux courtisans de Versailles. « Jamais je n'ai tant regretté la cabane de mon père « Outalissi. Il me semble que cette hutte (le palais de « Versailles) est la hutte de l'esclavage, des soucis, de « l'ingratitude et de la mort ! » Le Peau-Rouge s'indignera devant le supplice d'un ministre protestant, condamné pour avoir confessé sa croyance : il ne trouvera une hospitalité désintéressée que sous le toit d'un plébéien qui nous apparaît calqué sur le paysan fameux des *Confessions*

de Jean-Jacques : « Je vis l'homme abruti par la misère, « au milieu d'une famille affamée, ne jouissant point des « avantages de la société et *ayant perdu ceux de la nature*... « Je quittai cette cabane où j'avais trouvé quelques « vertus *primitives* poussant encore faiblement au milieu « des vices de la civilisation ! » Lors de la rédaction des *Natchez* vers 1795, et en dépit des excès révolutionnaires, Chateaubriand, émigré, subissait donc encore avec docilité l'influence mystique de cet inspirateur évident des terroristes français.

3. — *La politique de François-René.*

C'est toutefois par la lecture de l'*Essai sur les révolutions* que nous serons le plus sûrement en mesure de déterminer les convictions sociales de l'auteur vers 1797. Or l'exorde de cet ouvrage est déjà si ouvertement rousseauiste que François-Auguste en fut tout offusqué lorsqu'il le relut après trente ans écoulés : il nota donc à la marge du livre : « Ce ton solennel, la morgue de ce début, dans « un auteur dont le nom était inconnu et qui écrivait « pour la première fois, seraient comiques s'ils n'étaient « l'imitation d'un jeune homme *nourri de la lecture de* « *Jean-Jacques Rousseau* et reproduisant les défauts de « son modèle ! » Voilà de nouveau l'aveu d'une filiation intellectuelle qui ne tient aucune place dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, et fut pourtant si décisive, à notre avis, pour la formation morale de Châteaubriand.

Plus loin nous rencontrons une page qui pourrait être détachée du *Discours* de Rousseau sur les origines de l'inégalité parmi les hommes. Il s'agit de ces heureux Scythes que les Grecs appelaient dédaigneusement des Barbares. Libre comme l'oiseau dans ses déserts, lisons-nous en cet endroit, le Scythe, reposant à l'ombre dans sa vallée, voyait jouer autour de lui sa jeune famille et ses nombreux troupeaux. Quelle félicité ne devait pas goûter ce peuple chéri du ciel ! — Or c'est sous les mêmes traits qu'en dépit du Père Charlevoix, François-René prétend avoir contemplé, aux rivages de l'Erié, l'Indien, favori de la Nature, qui sent, dit-il, beaucoup et pense peu, qui n'a d'autre raison que ses besoins et qui arrive

aux résultats de la philosophie comme l'enfant, entre le sommeil et les jeux ! Heureux jusqu'au fond de l'âme, en effet, le Peau-Rouge ne montre pas sur son front l'expression inquiète et agitée qui dépare le nôtre : il rêve avec délices, et au sortir de ses absences de lui-même, on peut souvent le voir *jeter un regard attendri et reconnaissant vers le ciel*, comme s'il y cherchait ce je ne sais quoi, inconnu, qui prend pitié du pauvre sauvage ! — Toutefois François-René nous assure qu'il préférerait la compagnie des Scythes à celle des Indiens ; sans doute parce qu'on ne saurait le prendre au mot sur ce point tandis qu'on pourrait lui demander pourquoi il n'a pas imité le René des *Natchez* en se faisant sauvage à son exemple : « Bons Scythes, soupire-t-il « pour conclure, que n'existâtes-vous de nos jours ! « J'aurais été chercher parmi vous un abri contre la « tempête ! »

Le malheur des Scythes fut de donner naissance à de fâcheux *philosophes* qui allèrent s'instruire dans Athènes à l'école du sage Solon; après quoi, se jugeant meilleurs que leurs semblables, ils se mirent à *moraliser* aux dépens du bonheur de leurs compatriotes. Rousseau lui-même, le philosophe qui a écrit l'« immortel » *Emile*, — un des *cinq* ouvrages dont pourrait se contenter le monde qui pense, si nous en croyons l'auteur de l'*Essai*, — Rousseau n'a fourni dans ce livre excellent qu'une des machines de guerre par lesquelles fut sapé l'édifice des gouvernements de l'Europe. C'est que *la vérité n'est pas bonne aux hommes méchants :* il vaut mieux qu'elle demeure ensevelie dans le sein du sage.

Alors qu'en France le corps politique « tout maculé des taches de la corruption », tombait dans une dissolution générale, une race d'hommes (les Jacobins) se levant tout à coup s'est mise, dans son vertige, à sonner l'heure de Sparte ou de Rome, à pousser le petit Français, *tout vicieux qu'il est*, vers les grandes vertus républicaines ! Mais la monarchie, plus ou moins *despotique*, est le seul gouvernement qui convienne aux époques de corruption. Que les Français sachent donc qu'ils prétendraient en vain désormais à devenir libres. Indépendance, mais indépendance *individuelle*, tel est le cri intérieur qui les poursuit. Qu'ils interrogent plutôt en eux la voix intime.

Que leur dit-elle selon la Nature? « Sois libre! » Que leur ordonne-t-elle après la naissance de la société ? « Règne ! » — Que si on le nie, on *ment,* proclame avec fermeté ce hobbiste imprévu qui adjure aussitôt son lecteur de ne point rougir en voyant arracher le voile dont l'homme s'efforce de couvrir à ses propres yeux son aspiration la plus intime ! Oui, le vœu de la liberté civique n'est qu'un songe, un sentiment *factice* que nous n'avons point, qui n'habite pas dans notre sein. Tout gouvernement est à nos yeux un mal et un joug. Et ne vaut-il pas mieux, après tout, obéir à l'un de nos compatriotes, riche et éclairé, qu'à une multitude *ignorante* qui nous accablera de tous les maux? — C'est l'anarchisme théorique résigné au Césarisme, s'il faut en venir là. On dirait une prophétie de l'Empire napoléonien. Et l'on voit combien François-René diffère sur ce point de François-Auguste si hostile à l'œuvre de Bonaparte. De là les sentiments de ce dernier lorsqu'il relut ces dernières pages pour en préparer la réédition. Il ne cache pas à ses lecteurs de 1826 qu'il y voit un des plus « étranges » chapitres de l'ouvrage, un des morceaux les plus « extraordinaires » qui soient jamais sortis de la plume d'un écrivain philosophe ! Il y a là, dit-il, comme l' « orgie noire » d'un cœur blessé, d'un esprit malade, d'une imagination désorbitée qui se plaît à décrire les fantômes dont elle subit l'obsession. C'est *du Rousseau*, c'est *du René,* écrit François-Auguste en identifiant de la sorte entre eux ces deux personnages : c'est du dégoût de tout, de *l'ennui* de tout. Assis sur le trépied, l'auteur s'agite, tourmenté par un génie mauvais ! — Et l'ancien ministre de Louis XVIII, le pair de France héréditaire se déclare prêt pour ce péché de jeunesse à faire, « la corde au cou », amende honorable *au bon sens* !

Après quoi, se reconnaissant, malgré tout, dans le rousseauiste quasi-babouviste de 1797, il se croira permis de faire remarquer, avec la même « impartialité » qu'il y a pourtant dans ce chapitre insensé un souffle d'« *inspiration* », de quelque nature qu'elle soit, qu'on ne retrouve dans aucune autre partie de ses ouvrages ! — Cette inspiration, à notre avis, c'est celle que Jean-Jacques sentit sous l'arbre de l'avenue de Vincennes, mais on ne la rencontre pas seulement dans les écrits de Fran-

çois-René, c'est-à-dire dans l'*Essai* et dans les premiers *Natchez*, on la retrouve plus tard dans les confidences de François-Auguste, car c'est là sa physionomie d'origine; elle transparaîtra donc plus d'une fois sous ce masque dont a parlé Sainte-Beuve. L'auteur des *Martyrs* la reconnaît si bien pour la sienne qu'il ne peut s'empêcher, nous l'avons vu, de la saluer à la dérobée d'un sourire d'intelligence lorsqu'il en aperçoit le reflet dans le passé.

CHAPITRE II

LES PASSIONS DE RENÉ.

Faisons maintenant plus ample connaissance avec ce René dont nous venons d'entendre les conclusions politiques, mais dont nous obtiendrons en outre les confidences sur les plus intimes dispositions de son cœur. Aussi bien est-ce par ce dernier aspect seulement de sa personnalité morale que François-René de Chateaubriand devait non seulement survivre dans François-Auguste, mais encore exercer, sous le nom de ce dernier, une prépondérante influence sur tout le siècle romantique!

On sait que, converti peu après la mort de sa mère en 1798, c'est-à-dire, revenu sans trop de peine à cette conception chrétienne de la vie qui avait été si profondément imprimée dans son âme au temps de sa première jeunesse, l'émigré, tout près de revoir sa patrie, entreprit sur les religions païenne et chrétienne un travail de comparaison analogue à celui qu'il avait projeté (et exécuté en partie seulement) sur les révolutions antiques et modernes. Il sentait toutefois, par instinct, que sa supériorité véritable résidait non dans sa pensée théorique ou dans sa capacité de synthèse mentale, mais dans ses dons de poète et de peintre; il comptait donc sur les passages les mieux venus de ses *Natchez* pour illustrer, pour conduire au succès son *Génie du Christianisme*. Déjà il en avait introduit quelques-uns dans l'*Essai* mais sans parvenir à vivifier une si lourde matière. Cette fois, il résolut de hasarder davantage; il eut l'inspiration audacieuse, mais bientôt justifiée par ses résultats,

d'emprunter beaucoup plus que des paysages exotiques à son œuvre de jeunesse, dans laquelle il sentait s'être exprimé tout entier. Il avait complaisamment décrit, dans sa grande épopée naturiste et rousseauiste, les amours de ses deux héros masculins, Chactas, l'homme de la nature quelque peu teinté de culture sociale et René, l'homme de la société civilisée, qui aspire au repos prétendu de l'état de Nature. Ces amours, traversées, se heurtaient, de part et d'autre, aux prescriptions morales, plus ou moins exactement interprétées, du christianisme. A ce titre, elles pouvaient, à la rigueur, trouver leur place dans l'œuvre nouvelle.

Toutefois, comme l'histoire d'*Atala* et celle de *René* avaient été conçues et rédigées par un rousseauiste, devenu nettement indifférent, pour ne pas dire hostile à la religion de ses pères, cette religion jouait un rôle presque odieux dans *Atala* (1), un rôle assez peu digne d'elle dans *René*. Même après les rectifications et corrections suggérées par la nouvelle attitude intellectuelle de l'auteur, le christianisme n'y devait guère servir qu'à relever d'un ragoût mystique, qu'à pimenter de l'attrait du fruit défendu l'essor impétueux des passions qu'il proscrit. Tel aurait dû être tout au moins le jugement du sens moral intact chez des lecteurs d'éducation chrétienne en présence des deux opuscules fameux. Mais Chateaubriand escompta, non sans raison, la secrète complicité passionnelle de ces lecteurs. L'avisé Breton calcula qu'il lui suffirait d'introduire ostensiblement, bien que de façon épisodique, dans l'une et l'autre intrigue, un vénérable ministre des autels qui aurait pour rôle d'y placer, vers la fin, le mot du christianisme rationnel. Tranquillisée par ce subterfuge, la génération si profondément rousseauisée, à laquelle ce rousseauiste de la veille avait résolu de plaire, avalerait alors bien volontiers « le poison dans l'hostie », selon le mot fameux et profond de Sainte-Beuve. C'est ce qui fut fait, avec la sûreté de main et avec le succès foudroyant que l'on sait.

(1) On remarquera que la donnée en est fort analogue à celle des *Noces Corinthiennes* de M. A. France dont l'objet n'est assurément pas de faire préférer le christianisme au paganisme hellénique à titre de règle vitale.

I. — *Une néfaste obsession sentimentale.*

Ces épisodes, a-t-il d'ailleurs écrit avec franchise en parlant d'*Atala* et de *René* dans sa *Défense du Génie du Christianisme,* formaient une *amorce* préparée pour cette espèce de lecteurs à laquelle l'ouvrage était spécialement destiné : l'auteur tendait ce *piège innocent* (?) aux incrédules ! Il croit pouvoir affirmer au surplus que les deux morceaux ont une *tendance* à *faire aimer la religion* et à en démontrer l'utilité. Dans *René,* en particulier, serait prouvée la nécessité des cloîtres (!) et combattu le travers des jeunes gens du siècle nouveau, c'est-à-dire la manie du suicide ! — Ce sont là de trop évidents sophismes. En réalité, *Atala* établit, au prix d'invraisemblances romanesques accumulées à plaisir, que la religion chrétienne peut, dans certains cas, s'opposer à la passion la plus *légitime,* ce qui n'est pas de nature à faire grandement aimer une religion qui conseille si mal ses adeptes en cette aventure. — Quant à *René,* il y est démontré clairement que le christianisme reste impuissant, dans le plus en vue des deux héros, à faire taire la passion la plus coupable de toutes selon la conception européenne de la loi morale ; ce qui ne donne pas une haute idée de l'« utilité » sociale de cette religion. — Pour le fond *Atala* est d'un disciple de Voltaire ; *René,* d'un fervent de Rousseau, qui aurait déjà singulièrement dépassé son maître sur la voie du mysticisme passionnel ; et nous avons déjà fait observer que tel était bien, en effet, la disposition morale de l'auteur à l'heure où il jeta sur le papier durant son exil anglais les deux nouvelles promises à un si éclatant destin.

Nous avons également indiqué que le Père Aubry, dans *Atala*, le Père Souel dans *René,* ont charge de faire parler un instant la morale rationnelle du christianisme vers le terme de ces deux cantiques harmonieux du mysticisme passionnel. Encore le premier de ces religieux commencera-t-il par approuver, d'*une voix tonnante,* les auteurs impardonnables de l'infortune imméritée d'*Atala* — ce qui est d'un christianisme au plus haut point discutable ! — Encore la semonce du second

sera-t-elle fort affaiblie, dans son effet probable sur le très orgueilleux René, par le sourire de discrète complicité à son égard que celui-ci remarque, en ce moment solennel, sur les lèvres de son ami Chactas, l'homme de la Nature, l'avocat-né du rousseauisme, jusqu'à sa fin rebelle aux leçons du christianisme rationnel et complaisant aux inspirations de l'instinct !

Eclairons maintenant de notre mieux le René, assez sommaire au total, de François-Auguste et du *Génie*, par le René beaucoup plus amplement étudié de François-René et de ses *Natchez*. Ce dernier nous apparaîtra d'abord comme la victime d'une sorte de fatalité organique qui n'est autre que la névrose mystico-romantique : « Il y « a des existences si rudes, écrit-il à Céluta sa compagne, « — la Rarahu de ce Loti canadien, — qu'elles semblent « accuser la Providence. Depuis le commencement de « ma vie, je n'ai cessé de *nourrir des chagrins*. J'en portais « le germe en moi comme l'arbre porte le germe de son « fruit. Un *poison inconnu* se mêlait à tous mes senti- « ments ! » — Est-il toutefois coupable d'avoir répondu pour sa part à l'amour incestueux d'Amélie qui fut le plus amer de ces poisons ou de ces chagrins? C'est ce qui n'est pas clairement avoué dans le *Génie*. Seul le Père Souel touchera ce point délicat et nous apprendra, en quelques mots, qu'innocent de toute complaisance *consciente* et consentie à la passion de sa sœur, René a du moins caressé rétrospectivement dans son imagination cette dangereuse chimère, après que la profession religieuse de l'infortunée l'eut pour toujours séparée de lui.

Ce voile jeté sur les dispositions de René était, au surplus, tout à fait indispensable, pour justifier devant le public, même largement prévenu en faveur de l'écrivain par le préalable succès d'*Atala*, un épisode destiné à faire « aimer » le christianisme, et qui évoquait pourtant, avec une audace inouïe, ce fantôme terrifiant de l'inceste au seuil même du cloître pieux ! Mais, plus tard, l'auteur osera davantage lorsque ses *Mémoires* décriront sa sœur Lucile dans les termes que l'on sait et lorsqu'il permettra de son vivant, dès 1836, au très plat préfacier de ses *Œuvres complètes*, l'identification à peu près ouverte de Mlle de Chateaubriand et de l'inquiétante Amélie

devant le public. « Comment, écrira Sainte-Beuve « à bon droit, comment donner à deviner de telles « situations si elles ont eu quelque chose de vrai? Com- « ment les donner à supposer, si elles sont un rêve? » Mais c'est la tendance du mysticisme passionnel, tel que l'a mûri le Rousseauisme à travers ses successives générations que d'aller aux extrêmes sur la voie de la révolte contre la discipline sociale, tout en cherchant à faire plus ou moins ouvertement le Ciel responsable de pareils écarts.

Dans les *Natchez* de 1826, — dont le récit de René au Père Souel a été retranché, puisqu'il avait été détaché de l'ouvrage pour être offert au public près de trente ans auparavant, — on voit souvent le héros désigné par cette périphrase « le frère d'Amélie », désignation qui resterait inintelligible au lecteur de ce volume s'il n'avait lu au préalable le *Génie du Christianisme* où elle se trouve expliquée par les aveux du jeune homme : « J'ai été « aimé, trop aimé, indique-t-il pourtant à ses hôtes « indiens. *L'ange* qui m'environna de sa tendresse mys- « térieuse ferma pour jamais, sans les tarir, les sources « de mon existence... Un modèle de femme était devant « moi dont rien ne pouvait approcher. Intérieurement « consumé de passion, par un contraste inexplicable, je « suis demeuré glacé sous la main du malheur ! » Lorsque ces images du passé reviennent hanter sa mémoire, René connaît le trouble et presque le *remords*, car il se repent d'un *malheur* comme on se repentirait d'un crime! « Quelle nuit j'ai passée, écrit-il alors à Céluta, peu « capable sans doute de comprendre ces étranges confi- « dences. Je pressais le tronc des chênes ! J'ai cru, dans « mon délire, sentir une écorce palpiter contre mon cœur! « Un degré de chaleur de plus, et j'animais des êtres « insensibles ! Le sein nu et déchiré, les cheveux trempés « de la vapeur de la nuit, je croyais voir une femme qui « se jetait dans mes bras. Elle me disait : Viens échanger « des feux avec moi et perdre la vie ! Mêlons des voluptés « à la mort ! Que la voûte du Ciel nous cache en tombant « sur nous ! » Pourquoi ce déploiement de terreur et ces hantises de forfait si cette femme était une autre qu'Amélie?

Un peu plus loin, dans la même lettre fameuse, ce sera

cette interprétation par le mysticisme diabolique, de la puissance passionnelle irrésistible qui appartient à René, sorte d'incube aux funestes étreintes : « Ne croyez pas « que de faibles embrassements puissent effacer de votre « âme ceux de René. Qui pourrait vous environner de « cette flamme que je porte en moi, *même en n'aimant* « *pas !* Ces solitudes, que je rendais brûlantes, vous « paraîtront glacées auprès d'un autre époux. Je t'ai « tout ravi en te donnant tout, ou, plutôt, *en ne te don-* « *nant rien !* Ne crois pas que jamais femme oublie l'homme « qui l'aima de cet amour ou de cette *haine extraordi-* « *naire !* » — Enfin, dans *Atala*, c'est assurément une survivance de la rédaction première et des sentiments qui animaient l'auteur à cette date de sa vie que l'évocation des mariages entre humains primitifs, unions *ineffables*, dit-il, qui, de la sœur, faisaient l'épouse du frère ! En sorte que, l'amour et l'amitié fraternelle venant à se confondre dans le même cœur, *la pureté de l'une augmentait les délices de l'autre !* — La pureté, notion chrétienne rationnelle, servant à *renforcer* les *délices* de la passion charnelle ! Toute l'adaptation, par Chateaubriand, du mysticisme rousseauiste à la satisfaction de ses instincts passionnels se trouve résumé à nos yeux dans cet étrange accouplement de mots. Nous retrouverons des traits analogues dans le CAÏN de Byron.

2. — *Mystique interprétation du destin de René.*

Le René des *Natchez* nous fournit une triple traduction mystique des particularités affectives dont il vient de nous rendre compte. Il les interprète le plus souvent comme une véritable possession diabolique ; mais parfois aussi, comme une persécution démoniaque exceptionnelle, voulue de Dieu qui constituerait déjà une sorte de privilège d'origine céleste ; enfin, comme une *épreuve* directement préparée par la Divinité à l'élu de son alliance ou même au fils de sa prédilection : ce qui est faire le ciel directement responsable des passions les plus illicites et rejoindre, par une mystique transposition des suggestions de la névrose, ce quiétisme fénelonien que nous avons ailleurs présenté comme une des sources les plus certaines

du rousseauisme romantique. Recueillons donc avec soin les indications que les *Natchez* nous peuvent apporter sur ce point, et, principalement, celles que nous fournit l'ample confession adressée par écrit à Céluta, confession qui, publiée en 1826, pourrait avoir subi une influence byronienne, si elle a été retouchée vers cette époque, mais que le rousseauisme suffit parfaitement à expliquer selon nous ; en sorte qu'elle fut sans doute, dès 1794, rédigée à peu près telle que nous la possédons aujourd'hui.

Et, tout d'abord, voici l'explication du destin de René par le mysticisme démoniaque pur, par l'influence métaphysique de ces esprits malveillants à l'homme que le christianisme a concentrés dans son enfer. René se refuse longtemps à dévoiler son passé aux yeux de Chactas, tant ce passé recèle de secrets effrayants : « Les regards du « *frère d'Amélie* étincelaient d'un feu sombre, ses pensées « s'amoncelaient et s'entr'ouvraient sur son front comme « des nuages ; ses cheveux avaient une légère agitation « sur les tempes ! » Non seulement les esprits des ténèbres torturent son imagination par de terribles hantises, mais ils profitent encore du malheur qui plane sur lui pour étendre son infortune à tout ce qui l'environne. Protègent-ils ses jours en apparence, c'est pour lui interdire le repos que donne la tombe. Ainsi, lorsque la hache du traître Onduré le menace, c'en serait fait de lui sans nul doute si *les esprits attachés à ses pas* ne le sauvaient de la mort, afin que sa vie, prolongée de la sorte, se poursuive encore plus malheureuse, *encore plus propre à servir les desseins de l'enfer !* Et voilà donc René devenu instrument, plus ou moins volontaire, des puissances infernales, par ces passions étranges dont il nous a fait pressentir le caractère d'exception.

Même lorsqu'elles sont satisfaites, ces impulsions de son affectivité orageuse n'apportent d'ailleurs aucun soulagement à ses souffrances mentales. Semblable au démon de la théologie chrétienne, il est celui qui ne saurait aimer et que son cœur torturera pourtant sans trêve en tous lieux. Parfois de ce cœur, semblable à un soupirail d'enfer, s'élèvent des flammes avides et privées d'aliment bien qu'elles soient assez ardentes pour dévorer au besoin toute la création sans être rassasiées : « Prends « garde, femme de vertu, crie-t-il alors à Céluta, recule

« devant cet *abîme*. Père tout-puissant, tu m'as appelé « dans la solitude ! Tu m'as dit : René, René, qu'as-tu « fait de ta sœur? Suis-je donc Caïn? » Toujours le souvenir du fatal épisode qui assombrit la jeunesse du désespéré.

La malédiction qu'il sent peser sur sa tête lui interdit de souhaiter de fécondes amours. Lorsque Céluta lui annonce qu'elle va bientôt lui donner un enfant, son front se charge de souci : « Mon fils sera-t-il plus heureux que « moi? soupire-t-il. Ma fille plus heureuse que ma *sœur?* « Qui aurait dit que j'eusse donné la vie à un homme ! » C'est déjà le mot, véritablement dénaturé, des *Mémoires d'Outre-Tombe* : « Après le malheur de naître, je n'en « connais pas de plus grand que celui de donner le jour à « un homme ! » Lorsque sera née pourtant cette enfant qu'il a voulu nommer Amélie, il la prendra quelquefois sur ses genoux pour la contempler avec un mélange de tendresse et de désespoir, puis la replacera tout à coup dans son berceau comme si elle lui faisait horreur ! — C'est de la sorte, ajoute le narrateur, que la vie et la mort de René furent poursuivies par des feux *illégitimes* et qu'il porta le châtiment de ses passions *coupables*. On ne fait point *sortir les autres de l'ordre*, remarque-t-il, sans cacher en soi *quelque principe de désordre !* Et celui qui, fût-ce involontairement, est la cause de quelque malheur ou de quelque crime, n'est jamais innocent aux yeux du ciel ! — Voilà qui n'est nullement le verdict du christianisme rationnel, mais qui rappelle plutôt les mystiques conceptions primitives sur la « jalousie » prétendue des puissances métaphysiques, rivales et concurrentes de l'homme ici-bas !

Nous verrons René accomplir ainsi sa destinée dans *toute sa rigueur*. Pendant les premiers mois de son séjour au delà des mers, les incidents d'un long voyage, le spectacle d'objets inconnus et frappants ont apporté quelque diversion à ses sombres pensées ; mais bientôt se sont épuisées pour lui ces sources de réconfort. Pas plus que les cités fameuses, les déserts n'auront le pouvoir de lui procurer la paix, et, dans *l'insatiabilité* de ses vagues désirs, il achèvera tout aussi vite de « tarir la solitude » que d'épuiser la société. Personnage immobile au milieu de tant d'autres en mouvement, centre de mille passions

qu'il ne saurait partager, objet, *par des raisons diverses,* de toutes les pensées de ceux qui l'approchent, le frère d'Amélie se sent avec effroi, avec lassitude, *devenir la cause invisible de tout.* — Et c'est ici une mission de Dieu qu'il s'attribue sans nul doute, bien que cette mission soit de châtiment, de ruine et de mort. — Comme les barbares conquérants du passé, il se sent un *fléau de Dieu.* « Aimer et souffrir », telle est en effet la double fatalité qu'impose à tout venant son contact. Jeté dans le monde comme un *grand malheur,* son influence délétère s'étend à tout ce qui l'environne ! Il ressemble à ces beaux arbres sous lesquels on ne saurait s'asseoir ou même respirer sans périr. — Il choisira donc de se renfermer avec ses douleurs, avec ses rêveries dans une entière solitude de l'âme ; il deviendra plus farouche et plus sauvage chaque jour. Impatient du moindre joug, *importuné de tout devoir,* les soins qu'on lui rend lui sont à charge. *On le fatigue en l'aimant* !

Il se demande alors si cet amour invincible qui lui soumet toute créature ne pourrait pas être un signe d'élection divine plutôt qu'un indice de persécution démoniaque? Le mysticisme divin d'alliance et de conquête tend à se substituer au mysticisme diabolique de dépression et de désespoir dans son interprétation de sa destinée terrestre. Le mysticisme esthétique, la foi dans le Dieu de la Beauté intervient pour panser la plaie creusée dans son sein par le mysticisme passionnel de sombre nuance qui lui montrait des esprits malveillants comme les instigateurs des passions dont il souffre. Il se suppose alors frappé par un arrêt du *ciel* qui fait à la fois son supplice et son *génie,* ses tourments et ses *triomphes.* Près d'être attaché au poteau de torture, c'est vers le ciel qu'il tournera les yeux en lui offrant les souffrances qu'il va subir *pour l'expiation de celles d'Amélie.* Aussi bien le Ciel seul sait-il le secret de son être que les hommes n'ont pas voulu déchiffrer : « C'est toi, proclame-t-il, Etre « suprême, source d'amour et de beauté, c'est *toi seul qui* « *me créas tel que je suis* et toi seul peux me comprendre ! » Exclamation qui rappelle celle de Werther, invoquant l'alliance étroite et privilégiée du Père éternel !

Au total, un mystique-né que la discipline du christianisme rationnel n'a pu garder contre les tyranniques

impulsions de ses puissances affectives. C'est pourquoi, en dépit de sa dernière interprétation, toute divine, de sa funeste destinée terrestre, en dépit de sa prétention à servir d'exemple aux générations à venir, François-René a paru juger, après l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, que ses confidences n'étaient pas sans danger pour ses lecteurs. « Céluta, écrit à la naïve Indienne son étrange compagnon « d'existence, il y a dans ma cabane des papiers écrits de « ma main. C'est l'histoire de mon cœur, *elle n'est bonne « à personne et personne ne la comprendrait !* Anéantissez « ces *chimères.* » Ordre que Céluta s'est bien gardée d'exécuter, ainsi qu'on le sait !

Dans le *Génie du Christianisme*, René croit devoir revenir sous une autre forme, à la même précaution oratoire. Précaution qui paraîtra bien étrange et bien superflue, si l'on songe que l'auteur de ce livre d'édification avait été chercher l'épisode de René dans le suspect héritage de François-René, le mécréant, pour en appuyer les débuts littéraires de François-Auguste, l'apologiste de la religion traditionnelle : « Toutefois, ô vieillards, enten- « dirent avec étonnement de la bouche de René les lecteurs « de ses très publiques confidences, toutefois que cette « histoire *soit à jamais ensevelie dans le silence !* Souvenez- « vous qu'elle n'a été racontée que *sous l'arbre du désert !* » Arbre singulièrement indiscret si l'on songe au nombre d'éditions que connut sans délai le *Génie du Christianisme !*

En outre, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, à la suite du passage fameux qui, presque ouvertement, identifie la mélancolique Lucile de Chateaubriand avec l'Amélie du roman de René, on lit ces lignes surprenantes : « Ceux « qui seraient troublés par ces peintures et tentés d'imiter « ces folies, ceux qui s'attacheraient à ma mémoire par « *mes chimères* doivent se souvenir qu'ils n'entendent que « la voix d'un mort ! Lecteur que je ne connaîtrai jamais, « rien n'est demeuré : il ne reste de moi que ce que je suis « entre les mains du Dieu vivant qui m'a jugé ! » Belle utilisation du sentiment chrétien pour un suprême mouvement oratoire, à coup sûr ! Mais une pareille restriction n'offre, en réalité, aucun sens, car René, sous ses divers aspects des *Natchez* et du *Génie*, ne fera pas moins de mal, — si tant est que ses confidences en doivent faire autour de lui — parce qu'on saura que l'original de ce portrait, tracé

par le génie, est entre les mains de son Juge suprême. Aussi bien comptait-il être acquitté par ce Juge en dernier ressort comme y comptèrent avant lui Saint-Preux et Werther, qui ne nous l'ont pas plus laissé ignorer que lui-même. Pourquoi donc ceux qui ont prêté une oreille attentive au pénitent du Père Souel n'escompteraient-ils pas une pareille indulgence du Ciel à leur profit après des fautes de même nature, en dépit des peu persuasives objurgations du confesseur et du confessé?

CHAPITRE III

LE MASQUE DE RENÉ.

En 1798 se place la conversion de François-René au catholicisme que suit de près la triomphale entrée dans le monde de François-Auguste de Chateaubriand : « Le « souvenir de mes *égarements*, lisons-nous dans la préface « du *Génie du Christianisme*, répandit sur les derniers jours « de ma mère une grande amertume. Elle chargea en « mourant une de mes sœurs (1) de me rappeler à cette « religion dans laquelle j'avais été élevé. Ces deux voix « sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète « à la mort m'ont frappé ; je suis devenu chrétien : je n'ai « point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surna- « turelles : ma conviction est sortie du cœur. J'ai pleuré « et j'ai cru. » On a discuté sur la date et sur la durée de ses larmes. Quoi qu'il en soit, le converti a publié plus tard la lettre par laquelle sa sœur lui transmettait le vœu de sa mère, et quelques lignes de cette exhortation sont à retenir : « Si tu savais, lui écrivait Julie de Farcy, com- « bien de pleurs tes *erreurs* ont fait répandre à notre res- « pectable mère, combien *elles paraissent déplorables à tout* « *ce qui pense* et fait profession non seulement de pitié, « *mais de raison*, si tu le savais, peut-être cela con- « tribuerait-il à t'ouvrir les yeux et à te faire *renoncer à*

(1) Cette sœur n'était pas Lucile, notons-le, mais Julie de Chateaubriand, devenue Mme de Farcy et morte elle-même peu après sa mère, en sorte que sa lettre n'aurait atteint l'émigré qu'après son propre trépas : c'est ce qui explique l'allusion dans la phrase suivante à un double deuil de l'auteur.

« *écrire !* » Ainsi ce sont surtout des erreurs philosophiques que les proches de François-René connaissaient et condamnaient alors en lui? C'est l'*Essai sur les révolutions*, avec sa morale et sa politique si nettement rousseauistes, qui, commenté en France dans l'entourage de Mme de Chateaubriand, mère de l'auteur, était venu assombrir les derniers moments de celle-ci. C'est donc sur le terrain littéraire avant tout que se marquera la conversion du jeune homme qui, par là, se montrait au surplus docile à la nouvelle et déjà visible orientation. des esprits de son temps. François-René va disparaître en nom, sinon en fait, de la société de ses semblables. Tout au moins se dissimulera-t-il désormais tant bien que mal au regard de ses contemporains derrière la personnalité de François-Auguste, déférant de la sorte, jusqu'à un certain point, au vœu de sa mère mourante.

I. — *François-Auguste à l'ouvrage.*

Le nouveau Chateaubriand se met sans retard à l'ouvrage pour rétracter la plupart des affirmations morales et sociales du malencontreux *Essai sur les révolutions* et il recueille à ce moment de sa vie le bénéfice de sa solide éducation classique ou même canonique de séminariste futur : aussi longtemps qu'il saura s'observer et se contenir, la morale rationnelle va parler par la plume dont il avait fait jusque-là l'interprète de l'hérésie rousseauiste. Dès la préface d'*Atala*, sa première publication de cette époque, il condamne solennellement sa foi naturiste de jeunesse et le fait même en termes excessifs, comme il arrive à tous les néophytes, puisque son zèle va jusqu'à l'insincérité : « Au reste, je ne suis *point* (il fallait « dire je ne suis *plus*) comme Rousseau, un enthousiaste « des sauvages, et, quoique j'aie peut-être autant à me « plaindre de la société que ce philosophe avait à s'en « louer (?), je ne crois *point* (plus) que la *pure nature* soit « la plus belle chose du monde ! Je l'ai *toujours* (!!!) trouvée « fort *laide* partout où j'ai eu l'occasion de la voir. Bien loin « d'être de l'opinion que l'homme qui pense soit un *ani-* « *mal dépravé* (c'est, on s'en souvient, le paradoxe de « Jean-Jacques), je crois que c'est la pensée qui a fait

« l'homme. *Avec ce mot de nature, on a tout perdu !* » Voilà qui est bien, et la conversion semble complète. A peu près à la même heure, Napoléon abjurait également le rousseauisme au pied des Pyramides en présence de l'Oriental, cet homme de la nature qui lui parut un *chien !* Mais le Corse, du moins, n'aura pas de rechutes ou de repentirs inavoués, après son éducation par le spectacle de la vie.

Le *Génie du Christianisme,* déjà moins précis que le préambule d'*Atala,* répète à l'occasion que l'homme des champs, le paysan *sans religion* est une *bête féroce.* Mais c'est parce que le sentiment de sa propriété lui a enlevé *l'innocence du sauvage,* — ce qui est une évidente rechute dans le rousseauisme ambiant — et, par un miracle frappant, cet homme, *naturellement pervers* (pervers depuis qu'il est propriétaire, mais alors pourquoi ce mot de « naturellement »? devient excellent dans les mains de la religion. L'incohérence a donc reparu dans l'esprit de François-Auguste dont la conversion a été peu durable, François-René s'est sans doute substitué à lui plus d'une fois, entre les bras de Pauline de Beaumont ; il est désormais moins sûr de lui et du caractère rationnel de son catholicisme.

La vraie philosophie, nous explique encore dans son livre le plus fameux l'apologiste du christianisme rousseauisé, est l'innocence de la vieillesse des peuples qui, *ayant cessé d'avoir des vertus par instinct* (!) n'en sauraient plus avoir que par *raison.* C'est pourquoi cette seconde innocence est incomparablement moins *sûre* que la première. Lorsqu'on sait néanmoins y atteindre, elle est plus *sublime* en revanche. Il y a ainsi, dans la destiné humaine, deux *espèces de nature* — de nature *bonne,* on le voit, — dont l'une se place au commencement (!) l'autre à la fin des sociétés. S'il n'en était pas ainsi, l'homme qui s'éloigne toujours de son origine serait devenu à la fin *une espèce de monstre.* Mais par une loi bienfaisante de la Providence, plus il se *civilise,* plus il se *rapproche de son premier état.* On voit qu'il y a dans ces lignes confuses une sorte de compromis, fort saugrenu, il faut l'avouer, entre pyschologie mystique et morale rationnelle, entre hérésie rousseauiste et orthodoxie chrétienne.

Ne serait-ce pas vers le même temps que fut composé, ou du moins corrigé le discours de Fénelon à Chactas,

tel que nous le lisons dans les *Natchez* de 1826? Il procède exactement de la même inspiration en effet, celle d'un rousseauisme tant bien que mal rationalisé et christianisé après coup. En accord avec les *Discours* de Jean-Jacques, le Peau-Rouge, venu à la cour de Louis XIV et présenté au précepteur des enfants de France, lui a déclaré que les arts ne contribuent en rien à la félicité de la vie humaine et que la société européenne, mélange odieux d'opulence excessive et de privations extraordinaires, de crime impuni et d'innocence sacrifiée, est bien loin derrière la société iroquoise où l'on ne voit ni grands, ni petits (?), ni riches, ni pauvres, mais partout le repos du cœur et la liberté de l'homme ! — Ce à quoi le « chef de la prière » s'empresse de répondre qu'il serait *déraisonnable* de condamner les lois parce qu'elles entraînent des abus et de supposer que Dieu a rendu la condition *sociale* la pire de toutes quand il en a fait l'état universel des hommes. En réalité, on peut tirer de la civilisation autant de bonheur que de l'état sauvage. La condition politique qui semble dégrader (?) l'homme est précisément ce qui l'élève. Si les vertus, émanations du Tout-Puissant, sont nécessairement plus nombreuses dans l'ordre social que dans l'ordre naturel, l'état de société, qui nous rapproche devantage de la Divinité, est donc un état supérieur à celui de la nature. Et, s'il existait dans la société un homme qui en possédât les vertus sans en montrer les vices, serait-ce à cet homme-là qu'on oserait comparer le sauvage? — Ces lignes ne sauraient dater de 1795 : c'est là, de toute évidence du François-Auguste et non plus du François-René.

Chateaubriand a, en effet, tenté d'atténuer en lui, avec le cours des ans, ce mysticisme diabolique, ce sentiment de malédiction et de nuisance qui avait pesé sur sa jeunesse orageuse et inquiète : la gloire l'a converti à un mysticisme nettement divin, à une sorte de messianisme esthétique dont il s'enveloppera le plus souvent désormais. Il se laisse donner et se donne au besoin sans vergogne pour le restaurateur de la religion et de la poésie dans l'âme française. Si nous voulons connaître avec quel succès fut réalisée par lui cette métamorphose apparente, écoutons Jules Janin louer en 1830 l'auteur des *Martyrs* et de l'*Itinéraire* comme il lui plaisait de l'être

et mesurons mieux par là l'incroyable distance qui sépare l'une de l'autre ses deux attitudes philosophiques successives : « M. de Chateaubriand, écrit le critique des *Dé-*
« *bats* (usant d'une comparaison que François-Auguste « désira et provoqua sans cesse ainsi qu'on le sait) est en « poésie un révolutionnaire comme Napoléon était un « révolutionnaire en politique. L'un et l'autre arrivaient « au nom de l'ordre et de l'autorité, rapportant à ce peu- « ple perdu par les révolutions celui-ci l'obéissance au pou- « voir, celui-là l'obéissance à l'Evangile. Le soldat qui avait « vaincu toute l'Europe a été vaincu par toute l'Europe « pendant que le poète qui était venu régénérer l'art et la « poésie, poursuivant nuit et jour sa pacifique conquête, « a fini par imposer à l'Europe entière le joug salutaire « de son génie et de ses *croyances* (!). Ainsi l'empereur Napo- « léon a été vaincu par M. de Chateaubriand. Certes, l'éton- « nement dut être grand dans ce royaume si longtemps « régi par l'école encyclopédique quand il apprit qu'un « gentilhomme breton venu de la Vendée, un soldat « bleu qui avait été saluer Washington en Amérique reve- « nait tout seul, pauvre et inconnu pèlerin, se mettre à la « tête de la poésie et de la philosophie françaises, qu'il « marchait en avant tenant d'une main l'Evangile et de « l'autre main tenant la Bible et qu'il parlait à tous le plus « magnifique des langages qui soient sortis de la bouche « et du cœur de l'homme ! A cette nouveauté, le vieux « Ferney a tremblé sur ses fondements ; les vieilles cathé- « drales françaises ont tressailli d'espérance et d'orgueil « la foi antique s'est relevée ; le monde chrétien, muet et « consterné, a relevé la tête et remercié le ciel. Jamais au « monde une influence plus belle et plus puissante n'a « été donnée à la parole humaine depuis Luther ! »

L'Anti-Luther, tel apparaît en effet Chateaubriand aux yeux trop prévenus de ce feuilletoniste disert, alors qu'aux regards d'une psychologie moins sommaire il peut passer au contraire pour le continuateur masqué d'un hérésiarque infiniment plus influent sur l'âme moderne que le moine de Wittemberg, de Jean-Jacques Rousseau. Janin renchérira d'ailleurs encore sur les platitudes que nous venons de lire en prêtant au galant suranné d'Hortense Allart une vie *exemplaire par la vertu*, par le travail et par le génie ! Puis, quelques lignes plus loin, il

ira choisir parmi les ascendants du gentilhomme breton une seule figure pour la mettre en relief : une Chateaubriand qu'il donne pour sa grand'tante et qui fut la maîtresse de François Ier. On sait que l'illustre écrivain s'accommodait très volontiers de ces sortes de louanges en partie double, François-Auguste et François-René y trouvant chacun leur compte, et y puisant tour à tour un aliment pour leur insatiable volonté de puissance.

2. — *La survie de François-René.*

Car nous avons dit que François-René, le fléau des cœurs, avait survécu et transparu sans cesse sous le masque de François-Auguste, défenseur du trône et de l'autel. Sainte-Beuve a même un passage célèbre sur ce masque mal attaché qui risquait souvent de tomber et que la France, adoratrice du génie, s'empressait alors à renouer d'une main pieuse aux tempes de son poète national. François-René a laissé entrevoir ses traits, contractés par l'amertume, d'abord dans *Atala* et *René* qui, empruntés à peu près textuellement à son œuvre de jeunesse, procurèrent la gloire à son âge mûr : puis encore, çà et là, dans le *Génie du Christianisme*, puisque après tout l'inspiration fondamentale de ce livre est nettement rousseauiste encore, son objet avoué étant de prouver la religion chrétienne par ses vertus esthétiques bien plutôt que par ses supériorités morales et de la présenter comme vraie parce qu'elle est très propre à soutenir l'inspiration de l'artiste, ce délégué de Dieu sur la terre ! Il ne s'agit nullement, nous affirme en effet l'auteur, de prouver en ces pages que le christianisme est excellent parce qu'il vient de Dieu, mais de suggérer qu'il vient de Dieu parce qu'il est excellent : excellence qui réside d'ailleurs en ce fait qu'on le constate favorable à la liberté, aux lettres, aux arts, et qu'on ne saurait rien concevoir de plus aimable, de plus *pompeux* que ses dogmes, sa doctrine et son culte. Sur le seuil du siècle nouveau, il convient d'appeler *tous les enchantements de l'imagination et tous les intérêts du cœur* au secours de cette religion contre laquelle on les a précédemment armés. Or Rousseau fut le chef de ces assaillants qui ont attaqué le christianisme

dogmatique par les prestiges de l'imagination et par les suggestions du sentiment. L'entreprise de Chateaubriand consiste donc, de son propre aveu, à prendre au Genevois ses méthodes pour les retourner contre ses thèses, à *rousseauiser* de son mieux le catholicisme traditionnel en montrant que cette foi aurait pu alimenter le rêve du Promeneur solitaire et satisfaire au besoin dans ses aspirations le cœur sensible de « nos habitants ».

Survivance rousseauiste encore que la singulière interprétation du péché originel qui figure aux premières pages du livre, après que la tentation de nos premiers parents vient de fournir à l'auteur des *Natchez* l'occasion d'un intermède fort saugrenu : la description d'un serpent charmé jadis sous ses yeux par un trappeur canadien. A l'en croire, l'homme du Paradis terrestre connut un parfait équilibre entre sa raison et ses sentiments, équilibre qu'on trouve encore chez les animaux. Mais Adam rompit cette exacte balance au profit de la *raison* par un mouvement d'impatience très regrettable, car la révolution des siècles lui eût apporté insensiblement les connaissances nouvelles dont il avait soif : et, dans ce cas, il ne les aurait point reçues sans l'appoint de quelques sentiments nouveaux, destinés à former contrepoids dans sa personnalité mentale. Par malheur, il voulut tout connaître à la fois, comme on le sait, et contrevint à l'ordre de Dieu.

Mais supposons un instant que la transgression du premier homme se soit produite en sens inverse. Imaginons, poursuit Chateaubriand, qu'Adam ait péché pour avoir voulu trop *sentir*, plutôt que trop concevoir (comme ç'aurait été assurément le vœu du génial adolescent qui vivait désœuvré dans le parc de Combourg) et qu'il ait donc aspiré aux passions plutôt qu'au savoir qui donne la puissance. En ce cas l'homme *peut-être aurait pu se racheter lui-même*. La Rédemption par le Christ n'aurait pas été nécessaire : le monde n'aurait pas connu la tragédie du Calvaire ! Chateaubriand ne s'explique pas davantage sur sa singulière hypothèse mais le fond de sa pensée, c'est que la faute née du sentiment est toujours excusable, car c'est là ce que lui enseigna la psychologie rousseauiste : et s'il estime que la raison, moins que le sentiment, eût été fondée à se plaindre devant une modification

d'équilibre à son détriment dans la personnalité humaine, c'est que tout mystique croit pouvoir pénétrer l'énigme du monde par la seule aspiration de ses facultés subconscientes. Adam, dit-il, s'efforça de comprendre l'univers non par le sentiment, qui est sans limites, mais par la pensée dont les bornes sont rapidement atteintes. Ce fut là son impardonnable erreur. Que n'avait-il plutôt recours à ses facultés affectives?

Enfin comment pourrait-on identifier plus entièrement le christianisme au rousseauisme que l'auteur du *Génie* ne l'a fait dans son chapitre fameux sur *le vague des passions*, chapitre qui a pour objet de justifier tant bien que mal l'introduction du très scabreux épisode de *René* dans un livre d'apologétique chrétienne. On sait que Chateaubriand désigne par ce nom singulier l'état d'âme qui précède immédiatement le développement des passions de l'amour dans le cœur humain : état qui serait à peu près normal vers l'adolescence, mais pourrait s'étendre, en certains tempéraments d'exception, à la jeunesse ou même à la vie tout entière. C'est, dit-il, une inquiétude secrète, une aigreur des passions étouffées qui fermentent toutes ensemble et produisent dans l'âme qu'elles habitent une *incroyable amertume*. Les anciens l'ont fort peu connu et la diffusion de l'Evangile a grandement favorisé son règne. En effet, la religion chrétienne, qui vise à guérir nos misères et à contenter nos besoins, nous offre sans cesse le double tableau des chagrins de la terre et des joies du ciel. Par ce contraste, elle crée dans les cœurs une *source de maux présents* et d'espérances lointaines d'où découlent d'inépuisables rêveries. Jadis les cloîtres offraient un sûr asile à ces âmes pénétrées d'une invincible nostalgie : mais, de nos jours, quand les monastères, ou plutôt quand *la vertu qui y conduit* ont fait défaut à de telles âmes, elles se sont trouvées comme *étrangères au milieu des hommes*. Dégoûtées de leur siècle, *effrayées de leur religion*, elles sont restées dans le monde sans se livrer au monde : elles sont alors devenues la proie de *mille chimères* ; et l'on a vu naître cette coupable mélancolie qui s'engendre au milieu des passions lorsque ces passions, sans objet, se consument d'elles-mêmes dans un cœur solitaire !

Ainsi, quand on va au fond de sa thèse fondamentale,

ce rousseauiste incurable, ce disciple inconscient des Quiétistes qui faisaient allumer par Dieu, dans quelques âmes de son choix, la flamme du Purgatoire, fait naître de la religion qu'il prétend recommander à ses contemporains un état d'*amertume* écrasante ou même de culpabilité presque inévitable ! C'est que tels sont en réalité les fruits de la psychologie mystique qui est à la base de l'hérésie de Rousseau et aussi ceux de la morale passionnelle qui en découle. Il est trop certain d'ailleurs que le mysticisme, dépourvu de cadres rationnels, nourrit la névrose dont il procède aussi pour une part. La vertu du christianisme ecclésiastique a été de fournir non seulement par ses monastères un refuge aux vaincus de la lutte vitale, mais plus généralement encore par ses leçons dogmatiques et morales un cadre solide à cet élan désordonné des facultés affectives qui se produit chez l'adolescent dépourvu d'expérience sociale. Chateaubriand méconnaît ce rôle véritablement civilisateur du christianisme rationnel ; il rousseauise de son mieux la discipline chrétienne de l'esprit en la rendant responsable de ce *vague des passions* qu'il dépeint longuement, sans une seule réserve dans René et se contente de le faire condamner par le P. Souel dont un très bref discours clôt le récit fameux. Il est enfin incroyable et profondément symptomatique au surplus que les chrétiens de son temps n'aient ni su ni voulu voir le caractère vrai de son apologétique et qu'ils aient, au contraire, rattaché avec obstination de leur main le masque de François-Auguste sur les traits « sataniques » de François-René.

Celui-ci était loin d'avoir achevé sa carrière avec la publication du grand ouvrage dont il restait, nous l'avons vu, le collaborateur avoué pour les principaux épisodes du livre. Dans le poème chrétien des *Martyrs*, sa survie se marquera de nouveau d'une façon extrêmement nette par le caractère prêté au personnage principal, Eudore, qui fut certainement dessiné à sa ressemblance. Sur les rivages du beau golfe de Naples, ce jeune homme rousseauise en effet à cœur joie et s'abandonne à des extases naturistes tout à fait conformes à celles que Jean-Jacques connut dans les îles du lac de Bienne : non pas sans remords de conscience, toutefois, quand il songe aux ravissements, plus durement mérités, qui sont le réconfort des martyrs

chrétiens, ses frères par la croyance : « Ah ! soupire-t-il, « tandis que, libre en apparence, je croyais nager dans la lu- « mière, quelque chrétien chargé de fers et plongé pour la foi « dans les cachots était celui qui abandonnait véritablement « la terre et montait glorieux dans les rayons du soleil éter- « nel ! » Mais l'euphorie affective n'est pas toujours le partage d'Eudore, car ce jeune homme est atteint du « mal du siècle » ; une inquiétude indéfinissable le visite et le tourmente au milieu des voluptés parthénopéennes ; il souffre de ses inconstantes amours et connaît la nostalgie de tendresses plus durables ; il associe dans son sein déchiré par cette contradiction intestine les deux tourments qui dévorent ses amis Augustin et Jérôme, le besoin du voyage et la soif du repos !

Bientôt, transplanté sur le granit armoricain, il connaîtra, dans le voisinage du moderne Combourg, une passion analogue à celle que les mêmes horizons devaient encadrer quinze siècles plus tard, durant la première jeunesse de René. Nous faisons allusion à l'épisode fameux de Velléda, la prophétesse celtique que les lecteurs des *Martyrs* ont dès longtemps reconnue proche parente de la déplorable Amélie. En effet, une fois de plus, c'est ici l'homme qui est aimé, sans le vouloir et même sans le savoir tout d'abord, aimé par une femme qui, pour obéir à son aveugle passion, devra rompre un vœu religieux, se dévouer aux peines infernales, et finira par le suicide, en émule féminin de Werther. Aussi le bonheur goûté par Eudore aux côtés d'une telle amante ressemblera-t-il assez parfaitement au désespoir. A voir ces deux êtres que leur amour a réunis en dépit des obstacles et dont la félicité devrait être le partage, on les prendrait pour deux coupables qui viennent d'écouter leur sentence de mort ! Le jeune chrétien surtout sent peser sur lui l'arrêt de la réprobation divine ; il doute qu'il puisse jamais rentrer dans le droit chemin ; il a le sentiment qu'une légion d'esprits rebelles a soudain pris possession de son âme ; il découvre des idées inconnues dans son cerveau égaré ; *le langage de l'enfer* s'échappe naturellement de sa bouche ; il fait entendre les blasphèmes réservés au séjour des pleurs et des gémissements éternels. On le voit, c'est bien l'amour-possession dans toute la force du terme, le dédoublement de la personnalité sous

la poussée des impulsions affectives qui déchaînent l'Inconscient, dépositaire des conceptions ancestrales et incomplètement façonné aux modernes conventions sociales. Il paraît même que les « blasphèmes » d'Eudore amoureux durent être quelque peu atténués dans la seconde édition des *Martyrs* tant François-René y avait repris la parole à haute voix et troublé de son souffle haletant la cantilène savamment modulée par François-Auguste, devenu l'Homère des premiers siècles chrétiens ! C'est du moins en congénère des esprits rebelles et en parfait suppôt de l'enfer que l'amoureux fatal se présente à nos yeux cette fois : il n'entretient plus avec la Divinité ces relations ambiguës dont se vantait parfois l'hôte européen des *Natchez*.

Nous croyons ne pouvoir mieux résumer notre méditation sur le mysticisme passionnel dans l'œuvre de Chateaubriand qu'en lui empruntant son propre jugement sur son passé sentimental, tel qu'il le consigna vers la cinquantaine dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*. Il se demande si le *Génie du Christianisme* promet le salut éternel à son auteur. « Un livre suffit-il à Dieu ? N'est-ce pas « ma vie que je devrais lui présenter ? Or cette vie est-elle « conforme au *Génie du Christianisme!* Qu'importe que « j'aie tracé des images plus ou moins brillantes de la « religion *si mes passions jettent une ombre sur ma foi ?* « Je n'ai pas été jusqu'au bout ; je n'ai pas endossé le cilice. « Cette tunique aurait bu et séché mes sueurs. Mais, voya- « geur lassé, je me suis assis au bord du chemin : fatigué « ou non, il faudra bien que je me relève, que j'arrive où « ma sœur (Julie, non pas Lucile) est arrivée. » Résolution héroïque qui fut encore ajournée après la rédaction de ces lignes. François-Auguste tarda quelque dix années de plus à réduire au silence François-René, avocat de la passion romantique ; et certes, dans l'œuvre imposante que leur étroite collaboration a su mettre debout pendant le premier tiers du XIXe siècle, les « blasphèmes » de celui-ci ont fait bien plus amplement école que les homélies de celui-là !

LIVRE III

DELPHINE

Dans l'héritage mental et dans l'éducation de Mme de Staël, son père, M. Necker, représente l'influence rousseauiste, en dépit des qualités d'homme d'affaires qui s'alliaient de façon singulière, chez le banquier genevois, avec une insuffisante connaissance de la nature humaine. Sieyès disait de lui à sa fille (au cours de ce dîner parisien de l'automne 1797 où elle se trouva placée entre l'auteur de la Constitution de l'an III et le général Bonaparte) : « C'est le seul homme qui ait jamais réuni « la plus grande précision dans les calculs d'un parfait « financier à l'*imagination d'un poète !* » Et Bouillé, dans ses *Mémoires*, raconte qu'ayant averti le ministre de Louis XVI du danger que présentait la convocation trop hâtive des Etats généraux du royaume, celui-ci « répondit froidement, en levant les yeux au ciel, qu'il « fallait bien compter *sur les vertus morales des hommes !* » Enfin Napoléon, qui connaissait le fort et le faible du rousseauisme pour avoir traversé cet état d'âme, vit dans le châtelain de Coppet un *idéologue* dès leur première (et unique) entrevue.

Au contraire, Mme Necker tenta, sans grand succès, de faire prévaloir la raison dans la formation morale de son enfant. Nous donnerons une idée de la tournure d'esprit de cette femme remarquable en résumant son appréciation sur la *Nouvelle Héloïse*. Car ces lignes seront une utile préface à l'examen de *Delphine* qui marque si évidemment une étape capitale sur la route dans laquelle Jean-Jacques a engagé la sensibilité contemporaine. Le second volume des *Nouveaux Mélanges* de Mme Necker nous offre en effet un

Fragment critique sur la *Nouvelle Héloïse* dont l'héroïne devait l'intéresser à tant de titres. La belle Suzanne Curchod n'avait-elle pas grandi sur les rives du Léman, recevant la même formation religieuse et morale que Mlle d'Etange? Elle aussi avait aimé, jeune, l'historien anglais Gibbon, mais avait su vaincre son amour pour lui quand elle dut renoncer à l'épouser ; et, peu après, elle avait rencontré en Necker un Wolmar qui pouvait plaire encore et qui lui inspira en effet une passion exclusive et durable. Suivons-la donc dans l'instructif commentaire qu'elle écrivit au moins une quinzaine d'années après la publication du roman, car il suppose la connaissance des *Confessions* de Rousseau, dont peut-être elle avait entendu quelques lectures ou lu quelque manuscrit.

Pour louer la *Julie* sans restriction, écrit-elle, il faut être encore sous le charme de sa nouveauté ; il faut que les talents de l'auteur trompent notre raison ; il faut céder à la puissance de la parole et sentir comme un amant qui s'aveugle sur les défauts de sa maîtresse. Dès qu'on ne sera plus ébloui par les prestiges de l'éloquence, on ne jugera pas sans sévérité cet ouvrage. Rien de moins moral, en effet, qu'un édifice de vertu établi sur les débris du vice, qu'une exception offerte en exemple, que le délire d'une erreur présenté comme une préparation à l'enthousiasme de la vertu.

Chose singulière, c'est le début du roman qui en paraît le chapitre le plus acceptable à Mme Necker. Quelques femmes vertueuses, dit-elle, ont été choquées du facile naufrage de Julie, après l'éducation qu'elle a reçue ; mais un romancier a le droit d'écrire pour des cœurs moins purs et il pouvait être utile de montrer comment on passe presque nécessairement de quelques sentiments hors de l'ordre à la plus grande des fautes. C'est la suite du roman qu'elle réprouve. Dans sa *Clarisse*, explique-t-elle, Richardson fait également dériver de grands malheurs d'une désobéissance unique aux ordres paternels, mais le récit anglais reste moral jusqu'à son terme parce que les caractères y sont soutenus et que les sentiments y sortent nécessairement des caractères ou des événements. Rousseau, au contraire, nous montre une fille coupable et la laisse susceptible de tous les bonheurs

intimes qui sont la récompense d'une vie innocente. C'est pourquoi, s'il a mis de la morale dans son livre, il n'a nullement écrit un ouvrage moral.

Utilisant les confidences des *Confessions* comme nous l'avons fait nous-même, Mme Necker voit fort bien que Jean-Jacques entreprit son roman sur un plan *tracé par son amour-propre.* Nos vieux romanciers mettaient, dit-elle, dans le même cœur toutes les passions honnêtes ou susceptibles de l'être, l'ambition, la gloire, la valeur : alors un amour *pur* survenait pour ennoblir ces mêmes passions dont, en retour, il recevait l'énergie et la constance. Mais l'amour, si on le suppose seul agissant dans une âme, ne présente rien de grand que sa véhémence ; en le peignant, on ne fait qu'exciter dans le lecteur des élans qu'il faudrait réprimer en lui, comme Rousseau lui-même l'avait si bien dit dans sa *Lettre à d'Alembert.* Ah ! combien il a mal fait de vouloir réaliser l'alliance forcée des vices et des vertus qui est impossible dans la nature des choses ! Combien il s'est trompé en cherchant à confondre les uns avec les autres, en effaçant entre eux comme à plaisir cette ligne de démarcation qui est une des meilleures sauvegardes de l'infirme nature humaine ! Encore une fois c'est qu'il ne songeait qu'à se peindre en personne ; et, comme il avait eu beaucoup de vices, comme, d'autre part, il se croyait l'homme le meilleur de tous les temps, il a voulu rendre Saint-Preux très moral et a cru le faire tel en le montrant *faible,* car il n'a jamais vu le vice que dans les actions violentes et préméditées.

N'est-il pas à craindre enfin que la possibilité, si bien marquée par Rousseau, d'effacer une faute par le remords et par une conduite plus réglée n'agisse sur la conduite du lecteur comme les indulgences de la cour romaine? écrit la plume calviniste dont nous résumons les critiques. Sans la facilité d'obtenir le pardon, on ne commettrait pas certains crimes ; or Rousseau semble promettre des indulgences à toutes les jeunes personnes qui liront son livre. Peut-être eût-il été beaucoup plus sage en montrant que la paix et l'innocence ne se retrouvent jamais entières après qu'on les a perdues. Milton n'a pas cru devoir réintégrer son Eve dans le jardin d'Eden ; il lui donne l'espérance d'un adoucissement à son sort,

mais l'Ange garde le jardin de l'innocence avec une épée nue et flamboyante. Trop souvent d'ailleurs Rousseau ne sait pas lui-même si les questions qu'il agite appartiennent au vice et à la vertu. — Jugement du mysticisme hétérodoxe viril, qui procède de Calvin, sur le mysticisme hérétique féminisé, qui vient du Quiétisme ! Il ne convainquit nullement la géniale Germaine Necker au cours de son enfance et c'est à la longue seulement que l'expérience de la vie la conduisit à rendre plus amplement justice au sûr coup d'œil psychologique et moral de sa mère.

CHAPITRE PREMIER

« DELPHINE » OU LE CALVAIRE DES QUALITÉS « NATURELLES ».

Dans son traité *De la littérature,* Mme de Staël a cru devoir exhaler des plaintes fort amères sur « le sort des femmes qui cultivent les lettres ». (C'est le titre même de l'un de ses chapitres.) Tout se conjure contre ces infortunées, dit-elle ; la calomnie s'attache à leurs pas et se montre surtout impitoyable à leur égard si c'est au milieu des dissensions politiques qu'elles ont jeté sur leur nom quelque éclat ; et cela d'autant plus qu'à leurs idées générales, elles ne peuvent jamais s'empêcher d'associer les *affections de leur âme !* Celles-ci n'ont-elles pas été la source réelle dont tout le reste découle? Et Mme de Staël, en particulier, n'a-t-elle pas écrit qu'elle n'entendait « laisser perdre aucune des idées que ses « sentiments lui auraient fait découvrir ! »

Il est certain que l'opinion suisse avait décrété contre les Necker une sorte d'ostracisme, à la suite des excès révolutionnaires dont on les rendait jusqu'à un certain point responsables. En 1796, à Coppet, Mme de Staël se sent « si proscrite et si solitaire qu'elle s'anéantit à ses propres yeux ». Un instant, elle a songé à se fixer dans le canton de Zurich ; mais, là aussi, elle redoute que son nom *fatal* n'effraye tout le monde autour d'elle ! Encore, dans sa patrie d'origine, la fortune et la situation de son père lui sont-elles une sauvegarde, mais à Paris, où elle est retournée au lendemain de la Terreur, elle se croit

« l'objet du ressentiment éternel des anciens nobles « parmi lesquels avaient été ses premiers amis (1) ! » Peu après ce sera l'essor de Bonaparte et bientôt ses démêlés avec Mme de Staël. Or les Parisiens accableront alors du nom de *jacobin*, dit-elle, quiconque refusera de s'incliner sans examen devant l'homme providentiel, même les royalistes qui attendent de lui le geste de Monk. C'est pourquoi la bonne compagnie se détournera d'elle en même temps que les faveurs du gouvernement lui seront refusées : situation insupportable surtout pour une femme et dont nul ne saurait mesurer les *pointes aiguës* s'il ne les a senties dans sa chair (2) ! Puis, dans ses *Considérations sur la Révolution française*, elle nous dira qu'elle a toujours conservé le souvenir de ces *supplices de salon*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que les aristocrates français, quand cela leur convient, savent si bien infliger à ceux qui ne partagent pas leur opinion (3) !

Le roman de *Delphine* est né de ces impressions diverses. Mme de Staël traversa pendant cette période de sa vie et refléta dans cet ouvrage un état d'esprit qui n'est pas sans quelque analogie avec celui dont sortirent les *Confessions* de Rousseau, puis ses *Dialogues* et ses *Rêveries ;* une manie de la persécution de caractère beaucoup moins pathologique, assurément, que la folie de Jean-Jacques, mais qui, de part et d'autre, procéda du sentiment de s'être attiré, dans leur entourage, quelques-unes de ces hostilités qui ne pardonnent guère. Rousseau réagit pour sa part, on le sait, en se posant comme l'Homme de la Nature primitive, c'est-à-dire comme l'allié mystique d'un Dieu dont il avait charge de prêcher la doctrine. Sa fille spirituelle, qui conserva toute la lucidité de sa pénétrante intelligence, protesta contre la société persécutrice en se peignant, sous les traits de Delphine, comme la martyre de ces *qualités naturelles* qu'elle juge fort

(1) Biographie de Mme de Staël par Mme Necker de Saussure, en tête de ses *Œuvres complètes*.

(2) *Dix années d'exil.*

(3) Necker avait instruit sa fille à bien mesurer ces subtiles manifestations de la puissance d'opinion : car il est l'auteur d'un curieux fragment sur *Les usages de la haute société française avant la Révolution.*

supérieures aux mérites acquis par un effort d'adaptation sociale : analogue détermination de part et d'autre car c'est, une fois de plus, le tempérament mystique cherchant son refuge dans une mission prétendue de Dieu ; c'est la « foi » proclamée supérieure aux « œuvres », l'inspiration mise au-dessus de la raison calculatrice ; l'élan recommandé au détriment de l'effort, la morale affective préférée à la morale de l'expérience.

I. — *La morale de la spontanéité.*

L'auteur de *Delphine* semble avoir eu pour objet de comparer entre elles, dans leur valeur théorique et dans leurs résultats pratiques, quatre conceptions diverses de la règle vitale : la morale de l'*honneur* aristocratique, incarnée dans Léonce de Mondoville ; celle de la *bonté naturelle* personnifiée dans Delphine d'Albémar ; celle de l'*intérêt bien entendu* que représente Sophie de Vernon ; enfin celle du *catholicisme strict* que pratique Mathilde de Vernon, fille de Sophie et femme de Léonce.

Nous dirons quelques mots seulement de ce peu plaisant Léonce que Chateaubriand n'aimait point et qui reste artificiel en effet, parce qu'il est conçu, de façon trop évidente, pour faire valoir par contraste les dispositions morales de Delphine. A demi Espagnol par sa mère qui est née au delà des monts, il pousse jusqu'au fanatisme ou au fétichisme le culte de l'*opinion* publique et redoute le blâme à ce point que le témoignage de sa conscience reste tout à fait insuffisant pour lui assurer la paix du cœur. Son front se couvre de sueur quand il se figure un instant que, fût-ce à cent lieues de lui, un homme quelconque pourrait se permettre de prononcer son nom sans égards. Il estime en effet que, par l'insulte, tout homme peut s'*égaler* à ceux que la société lui fait supérieurs, ou même devenir leur supérieur à son tour s'il les calomnie avec quelque vraisemblance. Sa volonté de puissance, infiniment vulnérable, ne lui permet pas d'endurer ce supplice. Il ne saurait laisser le premier venu goûter en paix à ses dépens un si *insolent plaisir*.

Or Léonce se croit en droit d'exiger de la future com-

pagne de sa vie une pareille susceptibilité sur le point d'honneur. « J'ai craint, dira-t-il après avoir renoncé à « la main de Delphine, une épouse qui ne fût point d'accord « avec moi sur l'importance que j'attache à l'opinion et « dont le charme m'entraînât quoique sa manière de « penser me fît souffrir ! » Or telle est précisément la femme vers laquelle son cœur le porte malgré tout. Ce conflit de caractère fait le sujet principal du récit et en amène le dénouement, car Léonce, jusqu'au bout esclave de l'opinion, ne pourra se résoudre à sauver du déshonneur en lui donnant son nom cette même Delphine qui, pour le sauver du désespoir et du suicide, a rompu ses vœux de religieuse.

A ce caractère rigide en théorie, mais faible et impressionnable en pratique, s'oppose de tous points le tempérament de Mme d'Albémar qui deviendra la victime innocente des fâcheux préjugés de celui qui l'aime. Quoique fort jeune encore au début du roman, elle est déjà veuve d'un homme éminent par l'esprit et par le cœur qui a fait la guerre d'Amérique, puis s'est retiré dans la solitude, à l'exemple de Jean-Jacques, pour s'y livrer en paix « à l'examen de toutes les questions morales que la réflexion peut approfondir ». Comme le Vicaire Savoyard, d'Albémar croyait en Dieu et espérait que notre âme est immortelle ; la vertu, fondée sur la bonté, était le culte qu'il se jugeait tenu de rendre à l'Etre suprême. Delphine a été moralement façonnée par cet homme de bien ; elle ne reniera jamais les principes qu'elle a reçus de lui. « Si c'est être *philosophe* que de penser ainsi, « écrira-t-elle en évoquant le souvenir de ce digne époux, « je pourrais me croire des droits à ce titre. Si, au con- « traire, vous entendez par philosophie la plus légère « indifférence pour les vertus pures et délicates de notre « sexe, si vous entendez même par philosophie la force « qui rend insensible aux peines de la vie, je n'aurai « mérité ni cette *injure* ni cette louange ! » Et c'est à peu près en ces termes que Mme de Staël devait répondre mentalement aux critiques qu'elle savait colportées contre elle dans la société parisienne, après 1795.

Les principes « simples et vrais » de M. d'Albémar soumettaient les actions de l'homme à sa conscience, mais *l'affranchissaient de tout autre joug* et, en particulier,

de celui de l'*opinion* (si lourd aux épaules de Léonce). Or, comme il a suffisamment estimé le caractère de sa jeune femme pour développer pleinement sa raison, il l'a instruite à n'accepter jamais une opinion sans lui avoir fait subir au préalable l'examen de ses propres lumières.

Devenue veuve, elle est entrée dans le monde parisien avec un caractère *bon et vrai*, avec de l'esprit, de la jeunesse (elle a vingt et un ans) et de la fortune. Les opinions de ce monde, elle ne les partage point, et ses convenances, elle les *ignore*. Mais pourquoi s'en soucierait-elle? Elle se dit que la morale de la droiture et la religion du cœur ont servi de sauvegarde à des êtres qui devaient parcourir une carrière bien autrement difficile que la sienne. Ces guides lui suffiront donc. Si elle se fie un peu trop de la sorte à ses qualités *naturelles*, si elle néglige de calculer l'impression que sa conduite peut produire autour d'elle, le charme qui émane de sa personne semble capable de rendre plus aimables encore les *premiers mouvements*, les affections *involontaires* auxquelles on la voit s'abandonner sans contrainte. Elle se croit en état de combiner en elle les grâces de la société la plus choisie avec *toute la simplicité des sentiments naturels*.

Lorsque Mme de Staël se préoccupera de justifier mieux encore, après coup, les dispositions morales de son héroïne, en rédigeant quelques *Réflexions* sur son premier roman, elle achèvera de rousseauiser pleinement sa Delphine. Mme d'Albémar, écrira-t-elle, produisait au milieu du monde parisien l'effet qu'y ferait une personne hautement civilisée quant aux agréments de son commerce, mais *presque sauvage par ses qualités* intimes ! Et, certes, l'amie de Léonce sera bien, par l'inspiration morale, la sœur de ces négresses ou indiennes qui pullulent dans les contes moraux du XVIIIe siècle à son déclin pour y plaider les thèses psychologiques ou sociales de Jean-Jacques.

Loin de rechercher les suffrages du grand nombre en usant des ménagements qui nous concilient ces suffrages, Delphine serait tentée de penser que *l'approbation des hommes flétrit un peu ce qu'il y a de plus pur dans la vertu* et que le plaisir produit par cette adhésion finit par *gâter les mouvements simples et irréfléchis d'une*

bonne nature. Ce qui la distingue en effet parmi les autres femmes, ce sont ses pensées *naturelles*, ses mouvements *passionnés*, les généreux *élans* de son *enthousiasme.* Ira-t-elle, pour complaire à la société qui l'entoure, réduire à néant des dispositions si heureuses? Un pareil effort ferait plus que contraindre les mouvements de son âme : il finirait par *dépraver* son cœur. Ne vaut-il pas mieux se laisser dominer par ses qualités naturelles comme on est dominé par des *passions*, quand ces qualités sont la bonté, la générosité, la confiance? Il devient alors presque aussi difficile de résister à des vertus « peut-être inconsidérées » qu'il l'est à d'autres caractères de combattre leurs vices. Et d'ailleurs le caractère *naturel* porte en soi de quoi réparer ses torts : le caractère qu'on s'est *fait* peut bien se soutenir, mais jamais se relever quand il a failli ! — Aphorisme fort discutable et confiance trop présomptueuse dans l'instinct social, si fragile en réalité aux yeux de qui a connu la nature humaine véritable !

Tout cela ne laisse pas d'être hardi ; et, pourtant, il est, dans le roman de Mme de Staël, un personnage secondaire qui pousse plus loin que Delphine elle-même l'affirmation théorique de la morale affective et rousseauiste. C'est un certain M. de Lebensei, dont le nom singulièrement choisi est germanique (il signifie en allemand, œuf ou germe de vie), bien qu'il s'agisse en réalité d'un gentilhomme protestant des Cévennes. Ce Lebensei est un esprit supérieur, un type accompli de la prétendue « raison » du rousseauisme, qui n'est au vrai qu'affectivité masquée, dédaigneuse de l'expérience et de la tradition sociale. Il a épousé une femme divorcée, et ses opinions, de tout temps connues pour avancées, lui ont donné une réelle influence politique au début de la Révolution française. En voici les traits essentiels : la religion catholique, pense-t-il, impose la douleur à l'homme sous mille formes diverses comme le moyen le plus efficace de son perfectionnement religieux et moral. Or la *Nature*, guidée par la *Providence* (c'est-à-dire le vague Dieu de la religion naturiste), suit une marche *absolument opposée.* Elle conduit l'homme vers tout ce qui est bon, vers tout ce qui est bien par l'attrait et par le penchant *le plus doux !* Oui, notre nature morale,

disons mieux, l'*impulsion* même de *notre sang*, en un mot tout ce qu'il y a en nous d'*involontaire* et de *spontané* nous *entraîne vers les devoirs de la vertu !* Parcourons plutôt par la pensée, insiste ce moraliste hasardeux, toute la série des vertus les plus hautes : fierté, franchise, pitié, humanité ! Ne sont-ce pas là les dons immédiats de la divinité en chacun de nous? Et quel *travail* ne faudrait-il pas accomplir sur notre caractère, quel effort essayer *en vain* sur ce même caractère pour en obtenir, *malgré la révolte de la nature*, une bassesse, un mensonge, un acte de dureté ! — D'où vient pourtant ce *sublime accord* qu'il nous faut constater entre notre être et notre devoir, cette infaillible ou plutôt infrangible impulsion *morale* de notre âme, sinon de la même Providence qui nous attire, par une sensation douce et captivante, vers tout ce qui est nécessaire à la conservation de notre être physique?

Au surplus, comment notre raison accepterait-elle qu'il en pût être autrement, poursuit ce psychologue follement paradoxal, ce caricaturiste involontaire de la doctrine dont il prétend nous tracer les lignes essentielles? Eh quoi ! la Divinité a voulu que tout fût facile (!) et agréable pour le maintien de notre existence matérielle et *elle aurait mis notre nature morale en opposition avec la vertu?* A quelles *bizarreries* les hommes n'ont-ils pas dû se soumettre pour tromper en eux le dessein de la Providence et parvenir à nous donner le spectacle attristant qu'ils nous présentent aujourd'hui? Qu'on se souvienne des bourreaux de 1793. Le Créateur avait cru les préserver de la cruauté par la *sympathie :* il a fallu, pour les faire cruels, que le *fanatisme* leur fît fouler aux pieds ce précieux *instinct* de leur âme ! — Voilà la psychologie mystique de Rousseau à son paroxysme, si l'on peut parler de la sorte !

Aussi Delphine elle-même, si bien préparée qu'elle soit à le comprendre, ne se fait-elle pas faute d'opposer quelques objections à ce commentateur intrépide du moderne mysticisme de l'amour. Elle lui confesse en effet que, pour sa part, elle ne se sent nullement la force du *sacrifice* personnel au profit d'autrui — prescription qui reste pourtant l'une des plus essentielles de la morale sociale à ses yeux. Les devoirs que ses qualités *naturelles* lui rendent

faciles, elle s'en acquitte à souhait ; mais, à l'expérience, elle s'est reconnue peu capable de tous ceux qui réclament l'effort. — C'est exactement l'aveu du Rousseau des *Dialogues*, remarquons-le en passant, aveu arraché par la pratique de la vie aux psychologues mystiques les plus entêtés ! — Aussi, Delphine soupçonne-t-elle qu'en exposant ce système bienfaisant qui fait du bonheur la source et l'aboutissement de toutes les vertus, Lebensei n'a pas suffisamment réfléchi sur ces combinaisons plus *sévères* de la destinée qui commandent à l'homme de se vaincre lui-même. Il n'est pas vrai, comme ce cœur généreux se plaît à le proclamer, *qu'il ne faille point d'effort pour être vertueux.* La morale exige trop souvent que le bonheur particulier soit sacrifié au bonheur d'autrui. « Jugez par moi, conclut-elle avec une « humilité méritoire — survivance de son éducation « chrétienne, — jugez de ce qu'il pourrait en coûter pour « accomplir ses devoirs dans toute leur étendue. Je crois « que j'ai les vertus qu'une *bonne nature* peut inspirer, « mais je n'atteins pas à celles qu'on ne peut exercer « qu'en triomphant de son propre cœur. Je suis, je ne « le cache pas, dans un *rang inférieur* parmi les âmes « honnêtes. *Les vertus qui se composent de sacrifices* « méritent peut-être *plus d'estime que les meilleurs mouve-* « *ments !* » L'effort est ici placé au-dessus de l'élan, conformément aux leçons de Mme Necker et contrairement aux juvéniles convictions de sa fille.

2. — *Un avocat du mysticisme passionnel.*

Si Delphine consent cette décisive concession à la morale expérimentale et rationnelle, c'est lorsqu'elle a déjà connu, dans sa rigueur inflexible, la réaction des faits psychologiques et sociaux contre les rêves du mysticisme rousseauiste. Elle s'est perdue devant l'opinion en acceptant, par pure compassion pour Léonce de Mondoville qui l'aime, de vivre dans une intimité de chaque jour avec cet époux d'une autre femme et de prêter par là le flanc à toutes les calomnies sur leurs relations, au fond parfaitement innocentes. En effet, victime d'une odieuse machination de Mme de Vernon, Léonce, qui aimait

Delphine et qui en était aimé, s'est vu détourner d'elle au moment de lui donner son nom. Il s'est tout aussitôt lié ailleurs par un mariage de pur dépit ; puis, presque immédiatement éclairé sur son erreur, il est revenu, avec toute la fureur du désespoir, vers celle dont il lui est interdit de faire désormais son épouse ! Non seulement Delphine n'est pas disposée à satisfaire des feux désormais adultères, mais elle craint de se compromettre ainsi que Léonce en autorisant ses assiduités auprès d'elle. Faute de mieux, Mondoville profite alors de la folle confiance que Mme d'Albémar a mise dans les impulsions de la « nature » ; il appuiera ses exigences des arguments de ce *mysticisme passionnel*, corollaire immédiat de la psychologie de Rousseau, qui fait de la passion amoureuse, autorisée ou non par les règles sociales, la *voix de Dieu* dans le cœur de l'homme ; donc une disposition *naturelle* au premier chef et qui, à ce titre, réclame plus impérieusement que toute autre, d'être sans hésitation satisfaite !

Quand notre corps frémit à l'approche de quelque mal, expose ce sophiste à celle qu'il convoite indûment désormais, — en usant à dessein du langage dont elle a coutume de se servir, — c'est que la Nature vient avertir l'individu d'*échapper à la douleur* imminente. Comment notre *instinct* serait-il moins puissant, moins infaillible quand il s'agit de peines qui menacent de faire souffrir notre âme? « Si la mienne se bouleverse à l'idée de te « perdre, écrit-il à Mme d'Albémar, dois-je m'y résigner? « Non, non, Delphine, je sais ce que les moralistes les plus « sévères ont exigé de l'homme, mais *lorsqu'une puis-« sance inconnue met dans mon cœur le besoin de te revoir « encore*, cette Puissance, de quelque nom que tu la « nommes, *défend impérieusement que je me sépare de « toi !* » Les chrétiens nomment cette puissance-là *diabolique;* les quiétistes, continués par les rousseauistes, ont décidé de la nommer *divine:* c'est toute la différence morale, et surtout sociale, des deux religions !

« Je ne te reconnais pas, mon amie, poursuit cependant « le tentateur, empressé à mettre celle qui lui résiste en « contradiction avec elle-même ! Tu permets à tes *idées* « sur la *vertu* d'altérer ton *caractère*. Prends garde que tu « vas *t'endurcir !* Tu vas perdre cette bonté parfaite, le

« *véritable signe de la nature divine.* Quand tu te seras « rendue inflexible à ce que *j'éprouve*, quelle est la dou- « leur qui jamais t'attendrira désormais? Quel échange « tu feras si, en accomplissant *ce que tu nommes des devoirs*, « tu dessèches ton âme, *tu étouffes tous ces mouvements* « *involontaires qui t'inspiraient tes vertus* (?) *et ton amour !* « Ne va point, *par de vaines subtilités, distinguer en toi-* « *même ta conscience de ton cœur !* » Que ces derniers mots sont instructifs à titre de commentaire passionnel, parfaitement logique d'ailleurs, de la psychologie quiétiste qui est celle de Rousseau ! Celui-ci a-t-il fait autre chose que de tuer la conscience rationnelle des chrétiens en l'identifiant par un sophisme verbal (dans la Profession de foi du Vicaire Savoyard) avec le cœur, avec la subconscience, avec l'affectivité, d'où procède l'élan passionnel?

« Interroge-le plutôt, ce cœur, reprend Mondoville « qui ne doute pas de la réponse. *Il t'entraîne vers moi !* « *C'est la Nature*, c'est *ton amant* qui te parlent. Ecoute « *ces puissances protectrices de ta destinée !* Ecoute-les, « car c'est au fond de ton âme qu'elles exercent leur « empire. Oublie *tout ce qui n'est pas nous*. Nos âmes se « suffisent ! Anéantissons l'univers dans notre pensée, « et soyons heureux ! » Quelle plus instructive transition entre les sophismes éloquents de la *Nouvelle Héloïse*, accueillis, médités par la génération précédente et le langage propre aux grands lyriques de 1830 qui entraîneront sur leurs pas la suivante !

Et comment Delphine fermerait-elle l'oreille à des suggestions si parfaitement d'accord avec ses principes, appuyées qu'elles sont, au surplus, par l'émoi de tout son être sensible. Il lui semble, au moins par instant, qu'en écoutant Léonce, elle ne fera que céder à un *généreux* transport et qu'en trahissant de la sorte l'amitié qui l'unit à la jeune Mme de Mondoville, elle va se *dévouer à la vertu* ! A son tour, elle se sent enivrée de cette *pitié d'amour* qui vainquit Julie d'Etange, lorsqu'elle reçut la lettre écrite par Saint-Preux dans les rochers de Meillerie. Toute autre pensée que la *compassion* semble s'être éloignée de son âme. — Pourtant son hérédité chrétienne rationnelle proteste encore à voix basse contre les suggestions du mysticisme nouveau. Elle ne peut

tromper assez sa conscience, écrit-elle, pour la confondre entièrement avec son « cœur » et pour se persuader que la bonté lui commande de ne pas affliger Léonce, quoi qu'il puisse arriver de cette concession. Elle sent trop bien que c'est à elle-même, que c'est à sa propre *passion* qu'elle céderait en consolant le cœur de son soupirant. Elle lui cède donc, mais à demi seulement : c'est-à-dire qu'en continuant de se refuser à ses exigences extrêmes elle renonce à le fuir ou à lui fermer sa porte, comme la plus élémentaire prudence ordonnerait de le faire. Aussi bien jouit-elle délicieusement de ses visites. « Je n'aurais « pas été un être *sensible et vrai*, écrira-t-elle, si je n'avais « pas été résolue dans cet instant à donner ma vie à celui « *dont la présence venait de me faire goûter de telles délices !* » Quel motif que celui-là pour justifier une concession qui entraînera fatalement toutes les autres après elle ! Et combien l'égoïsme foncier de la passion se trahit dans ces lignes naïves ! « Ah ! poursuit-elle, qui pourrait « se replonger dans le désespoir quand un coup du sort « l'en a retiré ! *Non, j'ose l'affirmer, le cœur humain n'a* « *pas cette force !* » Est-ce assez l'accent de Saint-Preux ! « Que le cœur humain est *bon* quand il est *pur*, conclut « Mme d'Albémar qui s'adresse à une amie plus rationnelle « dont elle voudrait arracher l'adhésion à son impru- « dente conduite ! Qu'il est enthousiaste quand il est « heureux. Je priai Dieu longtemps. Je n'avais rien dans « l'âme que *je craignisse de lui confier.* Comment se pour- « rait-il que *je fusse contente de moi* et que *vous* trou- « vassiez ma conduite blâmable ! » On a rarement mis, sans le vouloir, en plus complète évidence, le sophisme de la morale affective et naturiste. C'est ici le langage de la conscience rousseauiste dans toute son inconscience et ce sont pourtant ces termes dont se sert Delphine pour annoncer qu'elle cède à demi devant la passion emportée de Léonce, qui menace à la fois trois existences ! Car elle accepte de continuer à le voir en secret et les résultats *sociaux* de cette décision seront exactement les mêmes que ceux dont la chute complète de la jeune femme eût été la source, puisqu'elle se donne toutes les apparences de cette chute. — En fait, par la volonté du romancier, Delphine ne deviendra jamais coupable au sens matériel de ce mot. Elle détournera

Léonce de tous ses devoirs conjugaux sans lui avoir jamais entièrement cédé.

Mais voici que la conscience chrétienne, héritage des longues disciplines rationnelles acceptées par les ancêtres, reprend encore une fois la parole en son sein pour contredire sa complaisante subconscience affective et lui présenter les objections sociales les plus sévères. Seule avec elle-même, elle se reproche l'entraînement qui la pousse vers Léonce ; se trouve-t-elle de nouveau sous les yeux de son ami, le mouvement *involontaire* de son âme est de se croire *coupable* quand elle a pu le rendre malheureux. Or ses lectures ne lui ont que trop enseigné à quel point ce mouvement involontaire de l'instinct est bon, sûr, incapable d'égarer qui s'y délaisse ! « Il me « semble, confesse-t-elle, que son visage, sa voix, ses « paroles portent *l'empreinte de la vertu même*, et *m'en* « *dictent les lois !* Ces récompenses célestes qu'on éprouve « au fond de son cœur quand on se livre à quelque géné- « reux dessein, je crois les goûter *quand il me parle !* » Quelle confusion de toutes les notions morales d'expérience en de pareilles lignes! Voilà donc le guide *infaillible*, l'immortelle et céleste voix dont les sectateurs de Rousseau ont appris de lui à suivre, sans réaction, le « dictamen » !

En définitive, Mme d'Albémar, livrée dès l'enfance aux mouvements *naturels* qui l'ont toujours *bien conduite*, ne sent point son âme armée pour accomplir *un devoir cruel* tel que serait celui de fermer sa porte à l'époux de son amie. Elle n'a pas *appris à se contraindre*, parce qu'elle *ne croyait pas en avoir besoin*. Cette fois encore, quand elle implore le Ciel où son cœur et sa *raison* placent un Etre souverainement bon, *il lui semble que cet être ne condamne pas ce qu'elle éprouve* à l'égard de Léonce. Rien en elle ne l'avertit qu'aimer l'époux d'une autre soit un crime dès que cet époux est Mondoville ; plus elle *rêve*, plus elle *prie* (à la façon du Promeneur solitaire entouré de son sérail imaginaire), plus son âme se pénètre de cet homme. C'est ainsi que, selon les énergiques paroles de sa conscience chrétienne, qui se réveille pourtant parfois de son narcotique sommeil pour combattre en elle les suggestions du mysticisme passionnel, c'est ainsi qu'elle se traîne sans force sur *les dernières limites de la*

morale, en essayant de se persuader qu'elle ne les a point franchies.

Après avoir décrit, jusqu'à cette heure d'incertitude et de faiblesse, l'état d'esprit de son héroïne, l'auteur de *Delphine* lui fait subir la scène de passion la plus émouvante et la plus imprévue qu'il soit possible d'imaginer. C'est là une des pages hautement originales de cet éloquent ouvrage. Une amie de Delphine qui a trahi la foi conjugale et s'en est amèrement repentie peu après, Thérèse d'Ervins, est sur le point de prendre le voile (après Louise de la Vallière) dans la chapelle de Chaillot : Or c'est dans cette chapelle que Léonce fut marié naguère à Mathilde de Vernon, sous les regards éperdus de Delphine d'Albémar qui l'aimait irrésistiblement dès lors. Delphine et Léonce assistent cette fois côte à côte à l'émouvante cérémonie de la profession religieuse, et Mondoville, amené au suprême degré de l'exaltation passionnelle par les souvenirs qui s'éveillent en lui dans cette pieuse enceinte, a l'audace d'exiger de Delphine, pendant la cérémonie même, le serment qu'elle lui appartiendra au plus tôt sans réserves ! « Jure, lui dit-il « à voix basse, de ne plus connaître d'autres liens, d'autres « devoirs que ceux de l'amour ! Fais serment d'être à « ton amant, ou je brise à tes yeux ma tête sur ces degrés « de pierre ! » Certes, il y a là un notable progrès sur les procédés de séduction employés par Saint-Preux dans les rochers de Meillerie. Celui-ci écrivait en suppliant sous la voûte du Ciel ; celui-là parle en maître sous la voûte du temple chrétien. C'est que, grâce au travail d'approche opéré par Jean-Jacques, le mysticisme passionnel est désormais plus assuré du prestige de ses formules et de la docilité de ses auditeurs !

Delphine, portée de son côté au paroxysme du désespoir par cette inqualifiable exigence de son amant, implore ardemment l'inspiration divine : « O Dieu, « éclairez-moi d'une lumière soudaine ! Tous les sou- « venirs, toutes les réflexions de ma vie ne me servent « plus. Il me semble qu'il s'élève en moi des transports « inouïs qu'aucun devoir n'avait prévus. Si tant d'amour « est *une excuse à vos yeux*, si, quand de tels sentiments « peuvent exister, vous n'*exigez* pas des *forces* humaines « de les *combattre*, suspendez cet effroi (héritage rationnel

« et chrétien) que j'éprouve encore pour un serment « *que je crois impie !* Si c'est un crime, anéantissez-moi « à l'instant dans ce temple saint ! » Et, de même qu'à l'heure du mariage de Julie d'Etange, c'est le Dieu chrétien qui se manifeste, c'est lui qui répond seul à cette mise en demeure, tandis que se tait le Dieu-Instinct, l'antisociale divinité de Rousseau. Il n'anéantit pas Delphine, comme elle le lui demande, mais il la contraint au silence par une opportune pâmoison qui la dispensera de répondre à Léonce, soit par une adhésion, soit par un refus.

3. — *Les objections de la morale utilitaire.*

Ce qui fait à nos yeux le haut intérêt psychologique et moral du roman de *Delphine*, c'est que l'auteur ne s'est point borné à décrire le caractère mystique de son héroïne et sa folle confiance dans les qualités *naturelles* de l'homme ; elle lui a fait présenter par ses amies toutes les objections que suggèrent l'expérience et la raison aux principes hasardeux qu'elle prétend mettre en pratique. Aussi bien, dès 1803, le destin avait-il déjà trop éprouvé Mme de Staël pour qu'elle fût demeurée imperturbablement fidèle aux convictions morales dont ses *Lettres sur Rousseau* sont le code. — Déjà nous avons montré son porte-parole, Mme d'Albémar, reniant jusqu'à un certain point, pour combattre les assertions paradoxales de M. de Lebensei, les préceptes de vie que lui inculqua son imprudent époux. Voyons maintenant Delphine définie et jugée par sa plus intime amie, Mme de Vernon, dont nous dirons ensuite le caractère qui forme un si parfait contraste avec le sien. Mme d'Albémar, opine cette personne de tête et d'expérience, est la plus jolie, la plus spirituelle jeune femme qui soit au monde. Par malheur, elle s'imagine que sa conduite ne doit être soumise à aucun genre de *calcul*, ce qui la conduit à se nuire grandement à elle-même, bien qu'elle ne nuise jamais à autrui. — Volontairement, faudrait-il ajouter ici, mais involontairement, c'est autre chose, car ses relations avec Léonce nuiront grandement à Mme de Mondoville, la fille de Mme de Vernon. — Elle voit tout,

reprend cependant cette dernière en continuant son analyse de caractère ; elle devine tout quand il s'agit de considérer les hommes ou les idées d'une façon générale mais, dans ses affaires aussi bien que dans ses affections, c'est une personne de premier mouvement qui n'utilise pas son esprit pour *éclairer ses sentiments* de peur que cet esprit ne détruise en elle *les illusions dont elle a besoin.* — Et voilà qui est profondément vu. — De son « bizarre » époux, Delphine a reçu, en effet, une éducation toute *philosophique*, mais aussi *toute romanesque*, — ce qui est une excellente définition de la prétendue « philosophie » de Rousseau. — Mme de Vernon est d'ailleurs loin de regretter dans son amie cette naïveté qu'elle se prépare à exploiter de toutes manières. Delphine, conclut-elle, n'en est d'ailleurs que plus aimable, et les gens « calmes » ne sont pas fâchés de rencontrer ces caractères exaltés qui *leur offrent toujours quelque prise !*

Sophie de Vernon est peut-être le personnage le plus original dont Mme de Staël ait jamais dessiné dans ses romans le portrait moral. Les contemporains y voulurent reconnaître un déguisement de Talleyrand. Pour notre part, nous ne croyons pas à cette intention chez l'auteur de *Delphine* car les Sophie de Vernon ne devaient pas manquer sous des traits féminins dans les salons du XVIIIe siècle finissant. Si nous connaissions les mondaines dont Germaine Necker subit de bonne heure la malveillance, la critique ou l'hostilité instinctive, sans doute retrouverions-nous dans quelqu'une d'entre elles l'original de la coupable et néfaste Sophie.

Cette séduisante et dangereuse personne a peu réfléchi sur la moralité essentielle des actes humains, mais seulement sur leurs conséquences dans la vie *pratique* et sur leur capacité d'accroître ou de diminuer la puissance sociale de celui qui accomplit ces actes. Elle compte pour très peu le principe, pour tout, le succès, quand il s'agit d'apprécier la conduite d'autrui : nature d'esprit qui fait mieux juger des événements extérieurs de la vie que de ses peines secrètes, dont les tempéraments « sensibles » savent au contraire si bien mesurer l'importance. Delphine incite-t-elle Sophie à formuler son opinion sur quelques-uns de leurs amis communs, celle-ci répondra que la critique comme la louange est un amusement de

l'esprit et que l'important est de ménager les gens en paroles, afin de pouvoir vivre avec eux sur le pied de paix ! Et la vibrante Mme d'Albémar de riposter avec chaleur que le fait d'estimer ou de mépriser lui apparaît au contraire comme un besoin d'une âme droite, comme une leçon nécessaire à fournir, comme un exemple utile à donner ! En toutes choses, la morale affective de l'une s'oppose de la sorte à l'inspiration toute réaliste de l'autre.

L'unique préoccupation de Mme de Vernon est donc de réussir, elle et les siens, dans toutes les entreprises, vastes ou menues, dont se compose la vie du monde et qui conservent ou grandissent la considération ou la fortune dans les familles déjà distinguées par le rang. Bien qu'elle ait été fort jolie et qu'elle n'ait pas aimé son mari, elle n'a point voulu d'amants et jamais sa réputation n'a pu être effleurée du plus léger soupçon. Défiez-vous de ces caractères-là, suggère inutilement à Delphine une certaine Mme de R... qui a pris la jeune veuve sous sa protection lorsque déjà ses généreuses imprudences lui attirent la malveillance de la haute société parisienne !

En effet, Mme de Vernon trahira cruellement la confiance de Mme d'Albémar. Par ses manèges, elle fait échouer son mariage avec Léonce qui l'aime pour assurer ce riche parti à sa propre fille, Mathilde de Vernon que Delphine s'était généreusement chargée de doter. Et lorsqu'elle sera contrainte par les circonstances de faire à sa victime l'aveu de cette perfidie, elle y ajoutera une sorte de confession générale que nous nous arrêterons un instant à méditer. Élevée, dit-elle, par un tuteur qui la traita avec négligence et dédain, elle fut réduite à étouffer prématurément en elle la *sensibilité* dont l'avait douée la nature et à pratiquer sans relâche la dissimulation la plus minutieuse. Plus tard, elle dut accepter un mariage odieux dont elle subit le joug avec un sentiment de haine irréconciliable contre cette société qui n'avait pas pris sa défense et ne lui laissait d'autre ressource que la protestation inutile ou la secrète révolte. Elle choisit la seconde alternative, car elle crut que *le sort des femmes les condamnait à la fausseté* dans notre état social ; elle se confirma dans la conviction que la faiblesse de son

sexe et le peu de fortune qu'elle tenait de ses parents avaient fait d'elle une malheureuse *esclave* et lui permettaient contre ses tyrans toutes les ruses. Elle réfléchit peu sur la morale et ne jugea pas, en tout cas, que ses règles dussent *regarder les opprimés* : conclusion qu'elle explique d'ailleurs à Delphine de façon bien instructive car on aperçoit une fois de plus, par ce commentaire, ce que devient la conscience lorsqu'elle est privée de cadres traditionnels solides : « Je n'étouffai point ma conscience, « dit-elle, car jusqu'au jour où je vous ai trompée, cette « conscience ne m'a *rien reproché!* J'ai pris, pendant « quinze ans, l'habitude de ne devoir aucun de mes plai- « sirs qu'à l'art de cacher mes penchants et mes goûts ; j'ai « fini par me faire un *principe* de cet art même, parce que « je le regardais comme le seul moyen de *défense* qui restât « aux femmes contre l'injustice de leurs maîtres ! »

Elle explique encore que si elle ne voulut point d'amant quoiqu'elle fût jolie et spirituelle, c'est qu'elle redoutait l'empire de l'amour et qu'elle avait acquis dès lors une telle habitude de se contraindre que nulle affection ne pouvait plus s'insinuer dans son cœur sans qu'elle en eût ouvert volontairement et délibérément l'accès à cette affection ! Les inconvénients de la galanterie l'avaient vivement frappée de tout temps. Ne se sentant pas les qualités qui peuvent *excuser les torts d'entraînement*, elle résolut de conserver sa réputation intacte au sein de la société parisienne. Ce n'est pas qu'elle n'eût bien vite jugé à sa très mince valeur une réputation de ce genre et les éléments qui la composent, mais, d'autre part, elle n'a pas cru que les liens d'amour, tels qu'on les peut former dans cette société, valussent beaucoup plus que ce médiocre avantage. Les femmes étant, à son avis, *les victimes de toutes les institutions de la société*, sont dévouées au malheur dès qu'elles s'abandonnent, si peu que ce soit, aux suggestions de leurs sentiments spontanés, dès qu'elles perdent, ne fût-ce que pour un instant, l'empire qu'il leur faut exercer constamment sur elles !

Cependant, lorsqu'une maladie cruelle la conduira rapidement vers le tombeau, la généreuse Delphine, qui lui a dès longtemps pardonné son criminel abus de confiance, la convertira insensiblement à la religion des qualités *naturelles* en lui représentant que la doctrine

pratiquée par elle ne lui a laissé finalement qu'amertume et que remords : « Je croyais, il y a quelque temps, « dira la mourante, que j'avais seule bien entendu la vie « et que tous ceux qui me parlaient de sentiments dévoués « ou de vertus exaltées étaient des charlatans ou des « dupes. Depuis que je vous connais, il m'est venu d'autres « idées par intervalles, mais je ne sais encore si mon *aride* « *système* était entièrement erroné et s'il n'est pas vrai « *qu'avec toute autre personne que vous*, les seules relations « *raisonnables* soient les relations *calculées?* » Elle ne pense pas, au surplus, s'être montrée *méchante* au cours de sa vie, très soigneusement *ordonnée* de façon conforme aux lois de la politique. Si, en effet, elle a usé de dissimulation avec ceux qui avaient le droit de contrôler sa conduite, elle leur a rendu la vie plus agréable par cette dissimulation même ; sauf en ce qui concerne Delphine, bien entendu, puisque celle-ci s'est vue privée par elle de son bonheur terrestre et vouée à la plus tragique existence !

Chose singulière, le premier résultat de la conversion de Sophie à la religion des vertus *naturelles* sera de lui faire repousser les sacrements de l'Eglise sur son lit de mort, en dépit des instances de sa fille, la très catholique Mathilde de Mondoville, en dépit des conseils de Delphine elle-même, cette adepte du philosophisme rousseauisé. « Il me semble, dit celle ci avec le plus par- « fait bon sens et la plus naturelle sensibilité, que vous « devez accorder cette satisfaction à votre fille. Vous « donnerez d'ailleurs un *bon exemple* en vous conformant, « dans ce moment solennel, aux pratiques qui édifient les « catholiques : le commun des hommes y voit une preuve « de respect pour la morale et pour la Divinité ! » C'est le langage de la raison même. Telle fut, en semblable occurrence, la conduite tenue par Mme Dupin de Francueil, la grand'mère de George Sand, qui était née comme Mme de Vernon, vers 1750, avait été élevée comme elle à l'école de l'Encyclopédie et avait quelques traits de son caractère réaliste, avec plus de loyauté toutefois. Mme Dupin accepta l'onction suprême sans y attacher un sens surnaturel, mais pour ne pas contrister sa petite-fille, à ce moment catholique de conviction, et pour ne scandaliser ni ses serviteurs, ni les paysans de Nohant, ses voisins.

Mais Mme de Vernon vient de renoncer solennellement à la dissimulation sous l'influence de Delphine ; elle apportera donc autant d'intransigeance à rejeter l'insincérité dans le présent qu'elle a mis de constance à la pratiquer dans le passé ; elle refusera de se prêter à cette feinte pieuse dont on voudrait la rendre complice. Ainsi, à l'inverse des résultats produits par sa précédente religion utilitaire, son adhésion à la pratique des vertus *naturelles* aura pour résultat de rendre la vie *moins agréable* à ses proches puisqu'elle résiste à Mme d'Albémar et chagrine profondément Mme de Mondoville. Delphine accepte pourtant cette résolution sans insister davantage : « Suivez, ma chère Sophie, lui dit-elle, les impul-« sions de votre *cœur* quand elles sont pures. Toutes « nous élèvent vers un Dieu qui se manifeste à nous « par chacun des bons mouvements de notre âme ! » Elle se contentera de lire à l'agonisante quelques passages tirés des moralistes anciens ou modernes, en choisissant ces morceaux parmi ceux qui lui paraissent le plus propres à soutenir une âme défaillante devant les terreurs de la mort. Elle s'anime même par degrés, en prononçant ces grandes paroles dans lesquelles les âmes *sensibles* et les génies du passé ont déposé leurs inspirations généreuses ; sa main prend, par un geste instinctif, le ciel à témoin de la vérité de ses paroles ; toute son attitude offre une grâce et une majesté inexprimables ! Un tableau vivant pour le salon de Coppet, plutôt qu'un bien efficace viatique pour une âme sur le seuil de l'au-delà redoutable, à la frontière du mystérieux empire.

Cette lecture stoïque portera ses fruits. Lorsque sa fille introduira un prêtre à son chevet malgré ses ordres, Mme de Vernon jettera cette apostrophe emphatique au ministre des autels : « Nul homme ne peut m'apprendre « si Dieu m'a pardonnée. *La voix de ma conscience* m'en « instruira mieux que vous ! Delphine, cet ange que j'ai « offensé, intercédera pour moi auprès de l'Être suprême ! » Mais il ne semble pas que le ciel accueille avec mansuétude ces dispositions, trop visiblement dictées par l'orgueil. Aux derniers instants de son agonie, Sophie doit subir encore une épouvantable scène de son gendre Léonce, qui vient précisément d'être instruit à cette heure même des machinations odieuses par lesquelles elle l'a naguère séparé

de Delphine pour l'unir à sa propre fille ! Elle expirera donc dans un spasme de terreur, sous le coup d'une malédiction furieuse ! Expiation qui dépasse peut-être le crime en horreur !

4. — *Les objections de la morale chrétienne.*

Nous venons d'écouter la première adversaire théorique de Mme d'Albémar, l'utilitaire Mme de Vernon qui se laisse finalement ramener par elle à la morale rousseauiste. Une seconde et plus redoutable contradiction lui viendra de Mathilde de Vernon qui parle au nom de la morale catholique. Devenue Mme Léonce de Mondoville par les louches manœuvres de sa mère, mais sans avoir eu aucune connaissance de ces menées coupables, l'honnête et rigide Mathilde opposera le christianisme rationnel aux propensions quiétistes et rousseauistes de Delphine : « Une personne qui veut tout prévoir par ses « propres lumières, lui dit-elle, et qui règle sa conduite « par ses propres idées, dédaigne trop souvent les maximes « reçues. Ce n'est point aux hommes respectables chargés « de nous enseigner la foi et la morale (aux cadres ecclésias- « tiques de l'Eglise) que vous soumettez votre conduite. « C'est à votre manière de *sentir* et de concevoir les idées « religieuses. Où en serions-nous si toutes les femmes pre- « naient ainsi pour guide *ce qu'elles appellent leurs lumières !* « L'hypocrisie vaudrait encore mieux qu'une pareille « attitude ! Mais combien il vaut mieux n'avoir pas à pen- « ser au suffrage du monde et se trouver disposé, par la « religion même, à tous les sacrifices que l'opinion peut « exiger de nous. Vous le dites vous-même : Vous n'êtes « pas heureuse ; c'est que vous sentez que cette indépen- « dance d'opinion et de conduite qui donne à votre conver- « sation peut-être plus de grâce et de piquant, commence « déjà à faire dire du mal de vous et nuira sûrement, tôt ou « tard, à votre existence dans le monde ! » Il fallait à Mme de Staël un véritable courage intellectuel et une méritoire sincérité vis-à-vis d'elle-même pour jeter sur le papier cette mercuriale dont elle faisait assurément l'application à sa propre vie ! « Que serait la vertu si on « se laissait aller à tous ses mouvements ? » reprendra Mme de

Mondoville dans une autre circonstance. Aphorisme qui résume la morale rationnelle et que Delphine accueille par cette autre déclaration de principes, quintessence de la morale affective : « Eh ! la vertu est-elle donc autre « chose en nous que *la continuité des mouvements géné-* « *reux ?* »

Lorsque, après de longs mois d'ignorance, la femme de Léonce finira par apprendre que Mme d'Albémar, sans devenir la maîtresse de son mari, accepte pourtant de vivre avec lui dans une intimité de toutes les heures, elle lui écrira, avec l'autorité que donne une parfaite droiture de conduite : « Quoi ! Depuis un an, vous voyez « Léonce chaque jour à mon insu et vous prétendez n'être « pas coupable? Quels efforts avez-vous faits pour vaincre « un sentiment criminel? Vous êtes-vous éloignée de mon « époux? Vous a-t-il en vain poursuivie? Vos malheurs « m'ont-ils appris votre amour? Non, c'est le plus simple- « ment, le plus facilement du monde que vous passez votre « vie avec un homme marié, pour qui vous avez une affec- « tion condamnable ! Quelle innocence, juste ciel ! » Oui, c'est là cette sorte d'innocence dont se porte garante la conscience rousseauiste, l'innocence des qualités *naturelles* et de la vertu *spontanée !*

Comme nous l'avons fait pour Mme d'Albémar et pour Mme de Vernon, examinons maintenant quelle éducation a préparé les principes si différents de Mme de Mondoville. Sa mère, ayant été fort malheureuse avec son mari, remarqua de bonne heure dans le caractère de Mathilde enfant une certaine ressemblance avec celui de M. de Vernon, c'est-à-dire peu de sensibilité, une sorte d'âpreté native, un esprit *plus opiniâtre qu'étendu.* Douée, nous le savons, d'un esprit avisé et calculateur, cette mère incroyante pensa tout aussitôt que la religion, une religion *positive et stricte,* serait le seul frein capable de réduire ce caractère trop viril qui, chez un homme, aurait pu contribuer utilement à sa carrière, mais qui deviendrait nécessairement un danger chez une femme, puisque les femmes doivent *toujours plier.*

Elle a donc fait donner à sa fille une éducation sévèrement catholique et la tentative a été couronnée de succès. Sans avoir entièrement changé les dispositions de Mathilde, la religion les a, du moins, dépouillées de leurs incon-

vénients les plus graves. Le *sentiment du devoir* influe désormais sur toutes ses résolutions, sur toutes ses paroles presque, et les défauts qu'elle avait naturellement (par opposition aux naturelles *qualités* d'une Delphine) ne se traduisent plus au dehors que par un reste de froideur ou de sécheresse dans les relations de chaque jour. Certes, son esprit demeure quelque peu borné, mais elle ne se trouve jamais exposée aux critiques du monde *parce qu'elle respecte tous les préjugés et se soumet à toutes les convenances !* « Je m'applaudis, pourra donc proclamer « sa mère, d'avoir trouvé le moyen de soumettre ma fille « à tous les jougs de la destinée féminine, *sans altérer sa « sincérité naturelle.* » N'y a-t-il pas là comme la plus heureuse synthèse de deux attitudes également critiquables de Mmes d'Albémar et de Vernon dans la vie! Et quel plus beau témoignage rendu à la morale du christianisme rationnel et traditionnel qu'une telle affirmation dans une telle bouche ! Ajoutons que la beauté de Mathilde, qui est accomplie, ne lui fait courir aucun risque, parce que ses principes sont d'une inébranlable austérité !

Mais, après cette loyale justice rendue par l'auteur de *Delphine* à un caractère si peu conforme à celui qu'elle a reçu de la nature, voici venir la critique discrète et contenue de ce caractère. Au milieu de la société, Mathilde (qui rappelle en ceci Mme Necker au milieu de son salon parisien) ne songe pas un instant à s'amuser : elle exerce toujours un devoir, jusque dans les actions les plus indifférentes de la vie. C'est ainsi qu'elle se place constamment à côté des personnes les moins aimables et les plus délaissées, arrange les parties, prépare le thé, sonne pour qu'on entretienne le feu, enfin s'occupe d'un salon comme d'un ménage sans donner un instant à l'*entraînement de la conversation.* Et l'auteur de *Delphine* avoue qu'on admirerait à bon droit ce besoin continuel de tout changer en devoir *s'il exigeait de Mathilde le sacrifice de ses goûts :* l'admiration hésite toutefois et se reprend lorsqu'on reconnaît que Mme de Mondoville trouve tout au contraire son plus grand plaisir dans cette existence parfaitement méthodique, et blâme, au fond du cœur, ceux qui ne comprennent pas la vie de la même manière ! Mais, répondrait-on volontiers, c'est là un raisonnement faux : Mathilde a dû commencer par ne se point plaire à cette

constante sollicitude en vue du bien-être matériel et moral de ces hôtes, car l'effort réglé n'est certes pas le vœu de la nature ; les satisfactions qu'elle y trouve désormais sont la récompense et le fruit d'un long entraînement conscient et rationnel de sa volonté, et c'est un tel entraînement qu'il convient au moraliste d'admirer en elle bien que les vestiges en soient désormais effacés : « La seule personne qu'elle observe avec soin, c'est vous, « dira finement Léonce à Delphine en lui parlant de sa « femme, non par jalousie, mais pour se démontrer à « elle-même qu'il n'y a de bonheur que dans le devoir et « que toutes vos qualités, tous vos agréments vous sont « inutiles, parce que vous n'êtes pas dans les mêmes opi- « nions qu'elle ! Elle ne compte dans la vie que les procé- « dés, comme elle ne voit dans la religion que les pratiques. » Mme de Staël s'était vraisemblablement senti observer plus d'une fois de cette sorte. — Mathilde, délaissée par son mari, sera finalement victime des calculs ambitieux et sans scrupules de sa mère ; et sa mort prématurée sera fort digne au total, en dépit des fautes de tact que commettront, près de son lit d'agonie, ceux à qui elle a confié la direction de sa conscience.

5. — *Accueil fait par l'opinion au roman de* Delphine.

Le succès de *Delphine* fut considérable en France, d'autant que le livre avait été considéré comme un roman à clef dès son apparition. Mais de plus sérieux mérites le recommandaient à l'estime des lettres. Mme de Beaumont le traitait de « classique » : elle y voyait l'esprit de Voltaire associé à l'éloquence de Rousseau. A l'étranger, il réussit de façon plus complète encore et prépara, pour une grande part, l'accueil si flatteur que l'Allemagne intellectuelle réserva peu après à son auteur : « La Delphine est bien charmante », diront, dans leur français germanisé, ses hôtes d'outre-Rhin à la voyageuse de 1803. Au point de vue moral, Necker, qui connaissait si parfaitement le caractère de sa fille et pratiquait à son égard une si affectueuse indulgence, avait, tout bien pesé, consenti son approbation au roman : « L'ouvrage que mon « père avait approuvé, écrit Mme de Staël, forte de ce suf-

« frage, dans ses *Dix années d'exil*, les censeurs courtisans « de Bonaparte le condamnèrent comme immoral ! On « pouvait trouver dans le livre cette fougue de jeunesse « et cette ardeur d'être heureuse que dix ans de souffrance « m'ont appris à diriger d'autre manière ! »

Ce fut bien cela en effet que ses détracteurs y relevèrent, mais en le qualifiant de façon moins modérée le plus souvent. Bonaparte déclara l'ouvrage *antisocial*, sans périphrase : et il est vrai que Delphine se reconnaît « en « état de guerre avec la société qui l'entoure ». Encouragé par l'exemple du maître, un critique officiel, Fiévée, osa donc cette appréciation brutale : « Delphine parle de l'a- « mour comme une bacchante, de Dieu comme un quaker, « de la mort comme un grenadier et de la morale comme « un sophiste ! » Feletz, plus mesuré, conclut néanmoins à un *très mauvais ouvrage*, relevé d'esprit et de talent. Chateaubriand, aussi faible critique que grand artiste, comme à son ordinaire, écrivit dans le *Mercure* : « Quoi- « qu'elle essaye de faire valoir des opinions *qui glacent et* « *dessèchent le cœur* (!), on sent percer dans tout son ouvrage « cette bonté que les systèmes philosophiques n'ont pu « altérer et cette générosité que les malheureux n'ont « jamais réclamée en vain ! » Il est difficile de juger plus à contre-sens, on en conviendra. Mais c'est de la sorte que cet autre fils spirituel de Jean-Jacques se croyait le droit de traiter sa sœur en rousseauisme moral, parce que, pour sa part, il jetait désormais sur les mêmes convictions mystiques de fond le vernis d'un catholicisme romantisé. On sait que Joseph de Maistre, qui avait connu Mme de Staël quelques années plus tôt sur la rive du Léman, l'avait jugée de façon partiale encore, mais cependant plus clairvoyante en ces termes : « Je ne con- « nais pas de tête aussi complètement *pervertie !* C'est « l'opération infaillible de la philosophie moderne sur « toute femme quelconque. Mais le cœur n'est pas mau- « vais du tout ! »

Mme Necker de Saussure, la biographe excellente de son illustre cousine, dira beaucoup mieux par la suite ce qu'il convient de dire sur la moralité du roman. Mme d'Albémar, remarque-t-elle, se présente au *conflit* de la vie avec l'unique espoir de désarmer l'adversaire par une bienveillance inaltérable, par le sacrifice incessant d'elle-

même ; les peines que la malignité sociale inflige à son âme ingénue et confiante sont supérieurement analysées dans l'ouvrage. Mais le charme singulier de cette femme, les vertus *naturelles* qui la distinguent ne font que rendre ses imprudences et ses torts plus insupportables à tout lecteur de sang-froid. On souffre, on s'irrite de sa conduite parce qu'on l'aime. On *oublie sans cesse* qu'elle est là *pour nous empêcher de suivre son exemple* et que si, avec des opinions *dangereuses*, elle avait eu de moindres torts, si elle n'avait cruellement expié ses erreurs, *c'est alors qu'il aurait fallu condamner l'ouvrage.*—Oui, certes, acquiescerons-nous, le sort final de Delphine pourrait être un avertissement ; mais ici revient une fois de plus à notre souvenir le jugement de Rousseau dans sa *Lettre à d'Alembert* : « On se dira malgré soi qu'un sentiment si « délicieux console de tout ; on prendra de la peinture ce « qui mène au plaisir ; on en laissera ce qui tourmente ! »

L'admiration de Mme de Staël pour les vertus de premier mouvement, ajoutera sa cousine genevoise dans une autre page de sa pénétrante biographie critique, a été trop exclusive, trop strictement érigée par elle en système. Certes, les qualités naturelles sont les plus aimables de toutes, mais à quoi sert-il de les exalter sans mesure? Faut-il donc entraîner les hommes soit à *s'enorgueillir de ce qu'ils sont,* soit à désespérer de ce *qu'ils peuvent devenir?* Qu'y a-t-il sur la terre de plus digne d'estime que la *volonté vertueuse?* On ne saurait mieux dire ! C'est ici la conception rationnelle et chrétienne de la morale des « œuvres » qui s'oppose à la très mystique morale de l'inspiration et de l'instinct. Mme Necker de Saussure ajoute d'ailleurs que Mme de Staël a fini par connaître cette vérité et l'a exprimée mieux que personne lorsque ses idées ont été mûries par la réflexion et par l'expérience continue de la vie ; alors la religion chrétienne, plus fortement conçue par son cerveau puissant, ne lui est plus apparue seulement à travers l'hérétique interprétation de Rousseau. Longtemps la race humaine s'était partagée sous son regard en deux groupes : celui des êtres « sensibles » parmi lesquels elle réclamait sa place, et celui des êtres « froids » qui ne l'intéressaient guère. Plus tard, toute cette théorie de l'*exaltation* devait être écartée de son esprit pour faire place à une doc-

trine de moralité *consciente* ; son estime pour les dons naturels devait se reporter sur les vertus *acquises* ; la résignation et le courage obtinrent de sa part l'admiration qu'elle avait jusque-là réservée pour les mouvements spontanés de nos facultés sensibles. — Nous estimons qu'il est permis de souscrire dans une large mesure à cette appréciation de l'amitié.

6. — *Le plaidoyer de l'auteur.*

Dessinons en effet avec plus de soin la courbe tracée par les convictions morales de Mme de Staël pendant l'évolution qui la conduisit de la morale rousseauiste vers la morale rationnelle, sous l'influence des leçons de la vie. Au temps des illusions de sa jeunesse, dans son *Traité des passions* elle avait présenté la disposition chrétienne de l'âme, qu'elle nommait alors avec méfiance la « dévotion exaltée », comme presque nécessairement *destructive des qualités naturelles.* Ce que ces qualités offrent en effet d'involontaire et de spontané lui paraissait alors incompatible avec l'obéissance à des règles fixes qui prétendent déterminer tous les actes de l'existence. Dans la dévotion, estimait-elle, on peut être vertueux sans le secours de l'inspiration et de la bonté ; il est même des circonstances où ces tendres mouvements du cœur sont formellement interdits par les principes. Enfin, à l'abri de la religion stricte, certains caractères privés de qualités naturelles se sentent plus à l'aise pour conserver des défauts qui ne blessent aucune des lois dont ils ont adopté le code, et rien ne leur paraît plus légitime que de tout refuser au delà de ce qui est expressément commandé, la justice les dispensant alors de la bienfaisance et la bienfaisance de la générosité.

C'est pourquoi, insistait notre rousseauiste commentatrice des passions humaines, il y a des biens, des services, des condescendances de tous les instants qu'on n'obtient jamais de ceux qui, ayant tout réduit en devoir, n'ont pu arrêter dans leur esprit que les grandes lignes de ce devoir impératif et ne savent obéir qu'à ce qui s'exprime. Il faut donc considérer comme très supérieures aux vertus dictées par la dévotion les qualités naturelles

développées par les principes. — Eh ! mais ces derniers mots changent singulièrement la données du problème, interrompons-nous ici : développées par des principes, ces qualités-là ne sont donc plus naturelles ou natives, mais acquises par l'activité et par l'effort ; c'est l'incessant sophisme des quiétistes et des rousseauistes que de supposer cet effort tout en prétendant s'en passer ! Celui qui n'a jamais besoin de consulter ses devoirs parce *qu'il peut se fier à tous ses mouvements*, poursuit cette continuatrice inconsciente de Mme Guyon, celui qu'on pourrait trouver une créature moins *rationnelle*, tant il paraît agir involontairement et comme *forcé par sa nature*, celui qui exerce toutes les vertus véritables sans se les être nommées d'avance et se prise d'autant moins que, ne faisant jamais *d'effort*, il n'a pas l'idée d'un *triomphe*, celui-là est l'homme *vraiment vertueux*. Usant d'une métaphore expressive du poète Dryden, on pourrait dire que la dévotion élève un mortel jusqu'aux cieux, mais que la moralité naturelle fait descendre un ange sur la terre.

He raised a mortal to the skies ;
She drew an angel down.

Par malheur, objecterons-nous encore, ces anges-là ne se rencontrent pas souvent sur notre terre, sauf dans le rêve extatique d'un Rousseau. Encore leur a-t-il fallu préparer dans le firmament l'angélique attitude qu'ils conserveront sur notre globe terrestre car l'adaptation sociale est toujours une conquête sur l'impérialisme individuel. un *triomphe* personnel ou hérité sur les suggestions de la nature.

Tel était le point de vue du *Traité des passions*, et telle encore, à peu de chose près, demeure l'inspiration de *Delphine*, bien que Mathilde de Mondoville, qui incarne la « dévotion » dans le roman, y soit assurément mieux comprise par l'auteur qu'elle ne l'aurait été quelques années plus tôt. Mme de Staël croyait donc avoir fait œuvre strictement *morale* en contant la destinée de Mme d'Albémar et les critiques que souleva son livre lui causèrent autant de surprise que de chagrin. *Delphine*, nous assurent ses plus intimes confidents, demeura pour elle « un sujet très sensible », et, lorsqu'elle donna une réédition, légèrement modifiée, de l'ouvrage, elle la

fit précéder de *Quelques réflexions sur le but moral de Delphine :* sincère examen de conscience qui mérite de retenir un moment notre attention.

Les qualités naturelles de l'âme, concède-t-elle à ce moment, ont moins de *régularité* que les vertus acquises. Quand elles ne sont pas *guidées par des principes très austères* — encore une fois c'est ici retirer le mot de *naturel* après l'avoir prononcé, c'est exiger une forte discipline morale consciente à la base de ces qualités qu'on prétend natives, — elles causent plus d'ombrage à la foule des gens « médiocres » que certains défauts fort condamnables, mais qui ne troublent pas du moins cette législation des *convenances* à l'abri de laquelle reposent si commodément les amours-propres et les préjugés de chacun. Aussi bien, la supériorité d'esprit et d'âme qui éclate aux yeux dans la personnalité d'une Delphine suffit-elle pour alarmer la société routinière ! Et il faut reconnaître en effet qu'il y aurait inconvénient pour le bonheur de la société à ce que *le plus grand nombre* des femmes se dirigeât par des sentiments *très passionnés* ou même possédât des lumières très étendues ! — C'est ici (comme dans *Corinne*) un traitement d'exception réclamé au profit du génie ; c'est le mysticisme esthétique associé au mysticisme passionnel pour soutenir et pour renforcer celui-ci. — Il n'est donc pas surprenant, poursuit Mme de Staël, qu'à cet égard la société croie devoir condamner ce qui fait exception, *même dans le sens le plus favorable.* Mme d'Albémar, en particulier, se voit condamner *à bon droit* par son milieu ; sa destinée lamentable a été racontée pour servir de *leçon* aux jeunes femmes qui prétendraient marcher sur ses traces.

Toutefois, dans l'intention de l'auteur, la moralité du roman ne se borne pas à ce premier avertissement. Il en renferme un second et il a également pour objet de condamner la rigueur de la société parisienne envers Mme d'Albémar. En effet, les jugements portés par le monde sur les caractères et sur les actions ont trop souvent d'autres bases que les principes de la moralité *véritable;* voilà pourquoi l'historien de Delphine ayant dit d'abord à toutes les femmes : « Si vous ne respectez pas l'opinion, elle vous écrasera », se tourne ensuite vers cette opinion intolérante pour l'exhorter en ces

termes : « Ménagez davantage la supériorité de l'esprit et du cœur ! » — C'est retirer en partie la « leçon » qu'elle s'était fait un mérite d'avoir donnée. Mais les *Réflexions* s'achèvent sur une condamnation assez nette des « principes » de Delphine et de son rousseauiste éducateur et époux. Il faut, proclame Mme de Staël, en terminant son examen de son roman, il faut savoir triompher au besoin des affections les plus excusables, puisque la Providence paraît avoir voulu que nous fussions capables d'*efforts*, puisque les meilleurs mouvements de l'âme peuvent causer beaucoup de peines dès qu'on s'y livre sans ménagements ! Triste vérité que celle-là, certes, et sévère disposition providentielle dont la raison ne nous est pas connue ! Mais vérité incontestable, à tout prendre, et dont nous devons conclure qu'il existe un mérite *supérieur à la bonté même :* ce mérite, c'est *la force guidée par la vertu !* Oui, l'empire que nous savons conquérir sur notre cœur est plus saint, plus religieux même que les qualités naturelles les plus aimables. Et sans doute les pauvres humains n'ont-ils pas mérité le bonheur qu'ils auraient goûté sur cette terre s'il suffisait de s'y abandonner aux impulsions d'une âme douce et tendre pour recueillir tous les plaisirs du sentiment et toutes les jouissances de la morale ! — Ici, la morale de « nos habitants » est enfin rejetée dans la région du rêve dont Jean-Jacques l'a fait sortir au grand détriment des sociétés modernes. La saine doctrine psychologique de la cupidité originelle reparaît à mots couverts, après plus ample expérience des hommes, sous la plume de cette précoce adepte de Rousseau.

On discerne aussi très clairement dans ces lignes le trait qui distingue l'attitude affective adoptée par Mme de Staël de celle que pourra prendre impunément George Sand trente ans plus tard, après les progrès réalisés par le mysticisme passionnel dans l'opinion, lorsque la troisième génération rousseauiste, celle de 1830, viendra succéder à la seconde, celle de 1800, en recueillant son héritage. Ce trait, c'est le moindre orgueil de la première, sa moins tranquille assurance et sécurité dans la psychologie antichrétienne. En effet, l'auteur de *Delphine* qui aime si visiblement son héroïne, parce qu'elle l'a faite en grande partie à son image, ne laisse pas de la condamner en fin de compte

avec beaucoup moins de restrictions que l'auteur de *Valentine* ou de *Lélia* ne condamnera les siennes. Tout au plus persiste-t-elle à s'approprier le suprême argument mystique de Mme d'Albémar qui, devant les reproches rationnels de Mathilde, cherche son refuge dans les bras du Dieu passionnel de Jean-Jacques : « Il existe, soupire-« t-elle pour sa défense, des âmes passionnées, capables « de générosité, de douceur, de dévouement, de bonté, « vertueuses en tout, *si le sort ne leur avait fait un crime « de l'amour !* Plaignez ces destinées malheureuses ! « Ménagez ces caractères profondément sensibles ! Ils « ne ressemblent point au vôtre, mais ils sont peut-être « *un objet de bienveillance pour l'Être suprême,* pour la « Source éternelle de toutes les affections du cœur. » — Ceci nous remémore l'appel de Werther à Dieu le Père, ou le recours de René à son Créateur qui, seul, peut le comprendre ! Et c'est encore une expression fort insinuante, parce qu'elle est suffisamment modérée, du mysticisme passionnel.

CHAPITRE II

« CORINNE » OU LES REVENDICATIONS DU GÉNIE.

Pendant les premiers mois de la grande guerre et de la fraternité d'armes franco-britannique, M. Edmund Gosse, l'éminent critique d'outre-Manche, publia dans la *Revue des Deux Mondes* un article sur *Les relations intellectuelles entre la France et l'Angleterre* qui fut justement remarqué. D'une plume délicate et courtoise, il signalait les malentendus, d'ordre principalement moral, qui ont trop longtemps divisé ces deux nations, accoutumées déjà par les guerres napoléoniennes à une séparation matérielle et intellectuelle presque complète. Pour tout ce qui touche au domaine de l'imagination, écrivait-il, l'indifférence de la critique anglaise à l'égard de la pensée française a été absolue pendant la plus grande partie du XIXe siècle, et le pays d'adoption de Rousseau a traversé *longuement* les phases successives de sa révolution *romantique* sans que jamais les esprits représentatifs de la Grande-Bretagne aient témoigné la moindre sympathie à ce considérable effort artistique !

Bien mieux, la répercussion morale de l'enseignement de Rousseau dans notre littérature n'a longtemps rencontré au delà de la Manche qu'hostilité de principe et animadversion dédaigneuse. M. Gosse nous montrait cette attitude marquée de façon fort instructive dans une série d'articles que le grand romancier Thackeray publia peu après son séjour à Paris, en 1833. Les chefs-d'œuvre du roman français que commençaient de produire à cette date les Balzac et les Sand ne suscitaient, chez le futur auteur de *Vanity Fair*, qu'un profond mépris, dont la source était dans ses convictions puritaines. Disposition d'esprit qui ne supposait nullement chez Thackeray un parti pris d'incompréhension ou de malveillance : il se plaçait simplement au point de vue adopté par les Anglais cultivés de sa génération. — Depuis lors, ajoutait M. Gosse, le Français a persisté à tenir les Anglais pour un peuple de *ténébreux hypocrites ;* l'Anglais s'est entêté à regarder la race française comme incrédule et sans mœurs !

Ainsi rousseauisme et romantisme moral d'une part ; christianisme rationnel ou puritanisme strict de l'autre, tels sont, en psychologie comme en morale, les traits antagonistes qui ont longtemps opposé la littérature française à la littérature anglaise, jusqu'à ce que celle-ci, au cours des trente années dernières, ait commencé de hasarder quelques pas vers la nôtre, concuremment avec l'évolution qui entraînait la constitution britannique sur les voies de la démocratie ; le mysticisme passionnel progressant ainsi de concert avec le mysticisme social.

Or ces divergences entre les conceptions morales des deux nations ont été à leur origine, il y a quelque cent ans, l'objet de l'attention, de la méditation, des commentaires de Mme de Staël que sa situation européenne, ses voyages, ses vastes relations de société mettaient en mesure de les observer et de les mesurer mieux que la plupart de ses contemporains. Jeune, ses parents avaient songé à lui faire épouser William Pitt et ce fut pour ne pas quitter Paris qu'elle préféra le baron de Staël. Dans le salon parisien de sa mère, puis dans sa retraite de Coppet pendant la Révolution, avaient défilé tous les Anglais de marque ; par tradition de famille enfin, la constitution britannique était l'objet de son admiration

raisonnée. C'en était assez pour tourner de ce côté ses puissantes facultés d'observation et de synthèse. *Corinne,* son œuvre maîtresse, a été le fruit de ses méditations sur la morale anglaise opposée à celle des nations latines, ou, plus généralement, cette fois encore, sur la morale rationnelle confrontée avec la morale affective et passionnelle dont Rousseau avait été le plus éloquent promoteur.

I. — *Méridionalisme moral.*

Si, dans son roman de *Delphine,* Mme de Staël s'était peinte sous les traits d'une Parisienne de la haute société, — ce qu'elle était en effet, — comment lui est-il venu à l'esprit de s'incarner quatre ans plus tard, lorsqu'elle écrivit *Corinne,* dans le personnage d'une grande artiste dont l'hérédité est à demi italienne, à demi anglaise, — ce qui est tout à fait imprévu? — Sans doute parce que, d'une part, elle gardait la nostalgie du *selfgovernment* britannique, parce que, d'autre part, l'Allemagne qu'elle venait de parcourir avant de visiter l'Italie l'avait jugée une *femme du Sud* par les traits les plus saillants de sa physionomie morale : jugement qu'elle avait accepté sans répugnance. Chamisso, par exemple, n'a-t-il pas écrit de sa célèbre visiteuse qu'elle réunissait dans sa manière d'être le sérieux des Septentrionaux, *le feu des Méridionaux* et la culture sociale achevée des Français? On sait combien Gœthe et Schiller furent étourdis et quelquefois fatigués par les feux d'artifice de sa conversation éblouissante. Enfin Adam Mueller déclare avoir discerné en elle « un véritable bouillonnement de sang méridional ». — Elle tint compte de ces appréciations concordantes dans le portrait qu'elle voulut tracer à nouveau de sa personnalité morale peu d'années après le premier. Mais ce petit nombre d'années avait compté pour beaucoup dans sa vie en raison des chagrins cuisante qu'il lui apporta, chagrins qui eurent pour conséquence de la conduire rapidement vers sa maturité morale. Cr furent successivement son expulsion de Paris pamesure de police en 1803 ; puis la mort de Necker, surs venue peu de mois après ; enfin sa quasi-rupture avec

Benjamin Constant dès 1805. Avec une humble sincérité, elle pourra écrire à Gérando au début de 1807 : « J'ai « tant pleuré depuis près de quatre ans qu'il faut que je « l'aie mérité ! »

Il est, entre Delphine et Corinne, une différence plus facilement explicable que la précédente. Mme d'Albémar avait été donnée pour une femme d'esprit supérieur, célèbre par l'éclat de sa conversation, pour un « être inspiré, mélange adorable de candeur et de génie » ! Mais l'amie d'Oswald Nelvil sera de plus une femme de lettres consacrée par le succès, une illustration de sa patrie adoptive. C'est que Delphine incarna la baronne de Staël avant le triomphe de son premier roman et avant ce voyage d'Allemagne qui lui révéla sa renommée européenne ; tandis que Corinne, c'est elle encore, mais après qu'elle a pris conscience de cette éminente situation dans l'empire des lettres.

Aussi bien le talent d'improvisatrice poétique qui fait surtout l'attrait de la belle Romaine aux yeux de ses compatriotes est-il une transposition reconnaissable (et plus appuyée que dans *Delphine*) de ce génie du dialogue mondain qui distingua Mme de Staël. En elle, il était si éminent, dit-on, que nul de ses écrits n'a fidèlement reflété l'éclat prodigieux de sa parole ; jusque dans les heures les plus douloureuses, cette conversation gardait assez de prestige pour étonner son entourage : liberté d'esprit apparente qu'elle sentait alors le besoin d'expliquer à ses auditeurs en ces termes : « C'est une « sonate que j'ai exécutée devant vous. Je suis un musi- « cien qui joue la difficulté sans y songer. Je viens de « parler sans que je m'en sois mêlée et je n'ai pas cessé « un seul instant de souffrir ! » — Barbey d'Aurevilly, cet autre virtuose de l'improvisation parlée, reprendra dans la suite cette métaphore à son compte.

Tel est exactement le caractère du talent de Corinne qui, dans sa belle villa de Tivoli, s'est fait peindre en Sibylle de Cumes, en esclave du Dieu de l'inspiration qui l'agite ou la délaisse à son gré : telle est la disposition d'esprit de cette femme spontanément éloquente pour qui l'improvisation est l'équivalent d'une conversation animée avec des êtres capables de la comprendre : « Je « ne puis, dit-elle, aborder aucun des sujets qui me

« touchent sans éprouver cette sorte d'ébranlement qui « est la source de la beauté idéale dans les arts, de la « religion dans les âmes solitaires, de la générosité dans « les héros, du désintéressement parmi les hommes ! » Définition ample et heureuse de l'exaltation mystique : Aussi bien la conversation de Mme de Staël devait-elle ressembler à une *improvisation* sur un sujet proposé par quelqu'un de ses interlocuteurs. « Ma fille, disait Necker avec finesse, a besoin d'un premier mot ! » Et de même que Benjamin Constant sut, mieux que personne, fournir à son amie ce premier mot, Oswald Nelvil qui a tout au moins quelques traits de l'auteur d'*Adolphe*, possédera le privilège d'éveiller infailliblement l'inspiration chez Corinne.

Façonnée de la sorte à l'image de Germaine Necker au point de vue intellectuel, Corinne est également le reflet de sa créatrice au point de vue moral, en 1807. Dans cette âme, si cruellement visitée par la douleur, la rousseauiste religion des qualités *naturelles* a déjà sensiblement évolué pour la rapprocher, à son insu, de convictions plus rationnellement chrétiennes. Elle persiste toutefois à ne se réclamer que d'un christianisme accueillant, tolérant, facile à l'émotion généreuse, et propice aux larmes de tendresse. Or elle a cru trouver cette foi consolante, indulgente aux tempéraments passionnés dans le catholicisme italien. Corinne ne manque pas de suivre avec piété les exercices de la Semaine Sainte tout en continuant d'associer, nous le verrons, à ces pratiques dévotes, un mysticisme esthétique, une religion de la Beauté qui justifie à ses propres yeux son attitude indépendante et ses velléités de protestation sociale.

Remarquons, en outre, qu'à cette discipline de vie, déjà plus rationnelle que celle de Delphine, Mme de Staël qui nous conte les souffrances et les désillusions de son héroïne romaine n'oppose plus, pour la condamner de nouveau, l'hypocrite religion des *convenances* ou des préjugés. C'est avec le strict christianisme de la puritaine Angleterre qu'elle entreprend de la confronter, et elle conduit sa confrontation, si instructive, avec la plus sympathique intelligence des mérites de cette dernière doctrine. Entre deux conceptions pareillement élevées de la vie,

catholicisme de nuance esthétique et protestantisme de caractère moral, se déroulera donc le conflit théorique dont *Corinne* est le récit attachant. La partie descriptive et pittoresque de l'ouvrage a vieilli sans doute ; mais le duel de principes qui met aux prises miss Edgermont et lord Nelvil sera d'actualité dans tous les temps.

« Ce qu'il vous plaît d'appeler en moi de la *magie*, dit « quelque part la belle poétesse italienne à son admirateur « britannique, c'est *un naturel sans contrainte* qui laisse « voir quelquefois des sentiments divers et des pensées « opposées sans travailler à les mettre d'accord ; car cet « accord, quand il existe, est presque toujours *factice* et « la plupart des caractères vrais sont *inconséquents.* Dans « un pays où il n'y a pas de société (au sens français de « ce mot), le *bonté naturelle* a plus d'influence. L'enthou- « siasme pour le talent est, je vous l'avouerai, mylord, « un des premiers motifs qui m'attachent à ce pays. « On n'y trouve point l'imagination blasée, l'esprit « décourageant ni la médiocrité despotique qui savent « si bien, *ailleurs,* tourmenter ou étouffer le génie « *naturel !* »

Voilà le mysticisme esthétique maintenu dans des limites qui le rendent fort acceptable encore ; et voici maintenant l'autre aspect typique du caractère de Corinne, le catholicisme méridional envisagé comme la religion de l'amour : « Jésus-Christ, reprend la Sybille « de Tivoli, n'a-t-il pas dit à la Madeleine qu'il lui serait « beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé? « Ces mots ont été prononcés sous un ciel aussi beau « que le nôtre. Les stoïciens en savaient presque autant « que nous sur les devoirs et sur l'austérité de la conduite ; « mais ce qui n'est dû qu'au christianisme, c'est l'enthou- « siasme religieux qui s'unit à *toutes* les affections de « l'âme ; c'est la puissance d'aimer et de plaindre ; c'est « le *culte du sentiment* et l'indulgence qui favorise si bien « l'essor de l'âme vers le Ciel ! Ah! sans doute que dans « les mystères de notre nature aimer, encore aimer, est « ce qui nous est resté de notre héritage céleste ! »

2. — *Malaises et scrupules d'un Septentrional sous le ciel italien.*

Ces touchantes professions de foi charment dans lord Nelvil, visiteur anglais de Rome, l'homme au cœur sensible et l'enfant du siècle de Rousseau ; elles inquiètent vaguement, en revanche, le citoyen britannique, fils d'une aristocratie gouvernante et consciente de ses responsabilités à longue échéance. Corinne est la plus séduisante des femmes, songe-t-il quand il peut un instant se soustraire à l'influence magique qui émane de la moderne Sibylle ; mais elle n'a pas ce cœur timide, innocent, à soi-même inconnu, qui fait le charme de la jeune Anglaise élevée dans les traditions de sa race ! Or Oswald tient par toutes les fibres de son cœur, à cette race que façonna le christianisme biblique. Ce qu'il cherche le plus souvent autour de lui, pendant ses promenades romaines, c'est la trace d'un sentiment *moral* parce que tous les prestiges de l'art, commentés à son profit par l'éloquente Corinne, ne suffisent pas à le satisfaire. Un sacrifice accompli, quel qu'il soit, un *effort* tenté par la volonté humaine, lui semble plus difficile et plus *beau* que tous les *élans* de la pensée et que toutes les effusions du sentiment. Certes, l'imagination exaltée réalise les miracles du génie, mais la vertu lui paraît plus désirable et, selon lui, il faut se dévouer à son opinion ou à ses croyances pour être réellement *vertueux*. Aussi Corinne, envahie par un pressentiment douloureux, se sent-elle parfois frémir en songeant que l'homme qui l'aime est capable d'immoler les autres et lui-même au culte des opinions, des principes et des devoirs qui ont été imprimés dans son âme par l'hérédité, par l'éducation et par la réflexion personnelle.

Ce n'est pas, en effet, sans avoir à combattre en son sein plus d'un scrupule que lord Nelvil s'abandonne aux enivrements de son amour. Un de ses amis français, l'aimable et galant comte d'Erfeuil, lui a fait observer que Corinne a mille fois plus d'expression dans le regard et de vivacité dans les démonstrations qu'il n'en faut en Angleterre pour faire suspecter la conduite d'une femme. Insinuation qu'Oswald s'est empressé de rejeter

avec indignation loin de sa pensée, mais qui lui est revenue à l'esprit par la suite et même d'assez importune et tenace manière, en sorte qu'il ne pourra s'empêcher de la répéter en termes plus voilés, à son amie : « Ah ! « Corinne, soupirera-t-il, si vous aviez vécu en Angleterre, « comment auriez-vous pu quitter ce sanctuaire de la pudeur « et de la délicatesse pour venir habiter ici où non seulement « la vetu, mais l'amour même est si mal connu? Où « trouverez-vous, dans la poésie de votre race (il la croit « alors Italienne de père et de mère), ce sentiment mélan- « colique et tendre qui anime la nôtre, et, par exemple, « les admirables vers de Thompson peignant le bonheur « de l'amour dans le mariage? Y a-t-il un tel mariage dans « votre pays? Et là où il n'y a pas de bonheur domes- « tique, peut-il exister de lamour? Vous ne trouverez ni « bonheur, ni dignité si vous voulez faire choix d'un époux « au milieu de la société qui vous environne. Me persuaderez- « vous qu'ils soient capables d'amour, ces habitants du « Midi qui fuient avec tant de soin la peine et qui sont « si décidés au bonheur? Ici l'on dirait presque que les « femmes sont le sultan et que les hommes sont le harem ! » Quelle énergique définition des sociétés trop féminisées du Midi !

Corinne croit pouvoir protester d'ailleurs contre cette injuste appréciation de la vie sentimentale au sein des races latines ; elle défend ses demi-frères de race et ses compatriotes d'élection dans un plaidoyer convaincu ; elle excuse et rehausse adroitement leur conception de l'amour facile ; mais elle ne peut nier qu'il existe un manifeste contraste entre cette conception et celle qui prévaut en Angleterre. N'est-elle pas comme l'incarnation vivante de la facilité de l'opinion ultramontaine, cette fille qui, à vingt-six ans, peut jouir à Rome d'une situation sociale privilégiée sans avoir eu besoin de s'expliquer aucunement sur ses origines et sans avoir jamais montré à ses côtés aucun parent ou parente dont elle soit en mesure de se réclamer : dissimulation qui, assurément, serait impossible à Londres. Oswald hésite donc à lui demander sa main et à lui donner son nom ; sans aller jusqu'à douter d'elle, il redoute pour l'avenir une combinaison imprévue des circonstances qui pourrait le rendre coupable *aux yeux des autres*, l'exposer à la

désapprobation de l'Angleterre. Contre le blâme de tout autre pays, il se sent fort ; mais sa vénération pour sa patrie, associée aux souvenirs de son éducation aristocratique, lui fait redouter le verdict de l'opinion insulaire : il y a quelques traits de Léonce de Mondoville dans ce pair d'Angleterre, que l'on sent néanmoins aussi sympathique à l'auteur de *Corinne* que l'amant de Mme d'Albémar l'était peu au romancier de *Delphine.* Lord Nelvil voudrait que celle qu'il aime, timide et réservée comme une Anglaise de bonne race, conservât cependant pour lui seul l'éloquence et le génie qu'elle prodigue au profit du premier venu dans son salon. « Quelque distingué que soit un homme, remarque ici « Mme de Staël assurément avertie sur ce point par de dou- « loureuses expériences personnelles, peut-être ne jouit-il « jamais sans arrière-pensée de la supériorité d'une « femme ! » En effet, si admirablement doué qu'il soit pour sa part, Oswald ne croit pas égaler Corinne et cette conviction lui inspire des craintes sur la durée de leur attachement mutuel.

La jeune femme constate ou devine ces craintes en celui qui l'a déjà conquise tout entière. Elle se décide alors à l'éclairer, par une sincère confession de son passé, sur les contrastes d'humeur qu'il a tant de fois observés en elle avec étonnement. Elle est la fille d'une séduisante Italienne et de lord Edgermont qui fut l'intime ami du père d'Oswald. De bonne heure elle a perdu sa mère ; son père s'est remarié peu après avec une Anglaise qui lui a donné une autre fille, Lucile, dont nous aurons à parler bientôt. Corinne a été élevée sur le continent, puis, vers sa quinzième année, s'est vue rappelée près des siens dans le Northumberland, le plus septentrional des comtés de l'Angleterre, à la frontière de l'Ecosse. Là, elle a dû vivre quelque temps en contact quotidien avec sa belle-mère, la seconde lady Edgermont, un caractère de stricte formation britannique et protestante qui a quelques traits de Mme Necker. C'est une personne plus sévère encore pour elle-même que pour les autres et dont l'esprit se trouve borné plutôt par l'extrême rigueur de ses principes que par un défaut d'intelligence naturelle. Elle voudrait que les facultés artistiques, dont elle est totalement dépourvue pour sa part,

fussent considérées comme une *maladie* chez ceux qui en ont reçu le privilège et Corinne n'a pu supporter que cette femme aux idées étroites prétendît entraver l'épanouissement de ses dons incomparables en ce genre : « Il n'y a « rien de si facile, expose-t-elle à Oswald avec un accent de « rétrospective amertume, que de se donner un air très « moral en condamnant tout ce qui tient à une âme *élevée.* « Le devoir, la plus noble destination de l'homme, peut « être dénaturé comme toute autre idée et devenir une arme « offensive dont les esprits étroits, les gens médiocres et « contents de l'être se servent pour imposer silence au « talent, pour se débarrasser de l'enthousiasme, du génie, « enfin de tous leurs ennemis ! On dirait, à les entendre, que le « devoir consiste dans le sacrifice des facultés distinguées « que l'on possède et que l'esprit soit un tort qu'il faut « expier en menant précisément la même vie que ceux « qui en manquent ! » Plaidoyer qui reflète, lui aussi, plus d'une personnelle blessure chez l'auteur éloquent de *Corinne.*

Accueillie avec si peu de sympathie vraie en ce canton reculé de l'Angleterre, la jeune fille, telle Mme de Staël pendant son exil à Coppet, a pu craindre de perdre à jamais ses talents. Elle se demande même comment ses dons d'artiste ont survécu au froid mortel dont ils subirent, à cette époque de sa vie, la morsure. Car il n'est pas vrai, déclare-t-elle sous l'empire d'une pénible réminiscence et pour prévenir une objection de son auditeur, il n'est pas vrai qu'il soit possible de mépriser l'opinion des êtres médiocres ! Ces gens pénètrent dans le fond de notre pensée en dépit de nous ; ils nous attendent à ces moments, trop nombreux dans toute vie d'exception, où la supériorité même devient un chagrin pour qui la possède, et, tout aussitôt, ils nous jettent un : Eh bien ! fort tranquille, fort modéré en apparence, qui, néanmoins, est le mot le plus dur qu'il soit possible d'entendre. L'envie est encore possible à supporter sans révolte dans les pays où elle a pour principe l'admiration qu'inspirent les talents. Mais quel plus grand malheur que de vivre là où les supériorités font naître la jalousie sans jamais provoquer l'enthousiasme !

3. — *Le verdict de l'opinion britannique.*

Un Anglais de passage à Rome a fait la connaissance de Corinne sous les auspices de lord Nelvil et il a bientôt deviné les sentiments que ce dernier nourrit à l'égard de la belle étrangère. Aussi, après avoir exprimé, à titre de précaution oratoire, une sincère admiration pour les talents de la jeune artiste, a-t-il prémuni sérieusement son compatriote contre les entraînements de son cœur. « Une telle femme, lui a-t-il dit, n'est pas faite « pour vivre dans le pays de Galles (où Nelvil a son do- « maine patrimonial). *Que fait-on de cela à la maison ?* « Et la maison est tout chez nous, vous le savez ; pour les « femmes du moins ! » A ces mots, Oswald, replacé pendant quelques instants sous l'impérieuse influence des traditions de sa race, a vu surgir dans sa mémoire la silhouette adorée de sa mère qu'il perdit au temps de son adolescence ; c'est avec un profond respect qu'il s'est rappelé les vertus de cette femme d'élite et surtout le caractère *timide et réservé* de ces vertus. Puis encore, à cette première image, pour lui si émouvante, est venue s'associer dans son souvenir celle de la jeune fille que son père lui a souhaitée pour épouse et qui n'est autre que Lucile Edgermont, la demi-sœur de Corinne.

Aussi, lorsque la grande improvisatrice reprendra, peu après, en présence de son ami, son habituelle apologie de la religion considérée comme une effusion d'amour, lord Nelvil croira-t-il pouvoir proclamer ses préférences pour un christianisme de plus rationnelle inspiration. Il plaide à peu près la thèse que soutenait à ce moment Bonald. « Si j'aime *la raison dans la* « *religion*, dira-t-il, c'est parce 'que je vois la Divinité « dans la raison aussi bien que dans l'enthousiasme ! « L'enthousiasme poétique qui vous donne tant de char- « me, Corinne, n'est pas, j'ose le dire, la dévotion la plus « salutaire. Comment pourrait-on se préparer par cette « disposition aux sacrifices sans nombre qu'exige de nous « le devoir? Il n'y avait de révélation que par les élans « de l'âme quand la destinée humaine, présente et future, « ne s'offrait à l'esprit qu'à travers des nuages. Mais pour « nous à qui le christianisme l'a rendue positive et claire,

« le sentiment peut être notre *récompense*, il ne doit pas « être notre seul guide. Vous décrivez l'existence des bienheureux (congénères de « nos habitants ») et non pas celle « des mortels. La vie est *un combat et non pas un hymne*. « Si nous n'étions pas condamnés à *réprimer*, en ce monde, « les *mauvais* penchants des autres et de nous-mêmes, il n'y « aurait, en effet, d'autre distinction à faire qu'entre les âmes « froides et les âmes exaltées. Mais l'homme est une créature « *plus âpre et plus redoutable que votre cœur ne vous le peint*, et « la raison dans la piété, l'autorité dans le devoir sont un « *frein nécessaire* à ses orgueilleux égarements ! » Voilà, n'est-il pas vrai, un admirable exposé de la psychologie expérimentale, rationnelle et chrétienne. « Sans doute, « conclut Oswald, le repentir est une belle chose et j'ai « besoin plus que personne de croire à son efficacité. Mais « le repentir qui se répète *fatigue l'âme*. Ce sentiment « *ne régénère qu'une fois !* » Toutes formules morales excellentes et qui nous montrent l'auteur du *Traité des passions* ou même celui de *Delphine* singulièrement mûri par l'épreuve !

Ces paroles, de vaste portée, font pressentir l'antagonisme de principes qui va rendre le bonheur des amoureux impossible. Il fallait, insiste le peintre si clairvoyant de Corinne, juger cette femme en poète, en *artiste* pour comprendre et pardonner le sacrifice qu'elle avait fait de son rang, de sa famille, de son pays, de son nom, *à l'enthousiasme du talent et des beaux-arts*. Or Oswald Nelvil possédait certes tout l'esprit nécessaire pour goûter l'imagination et pour admirer le génie, mais il croyait que les principes de la vie sociale devaient l'emporter sur toute autre considération et que la vraie destinée des femmes, aussi bien que celle des hommes d'ailleurs, n'est pas dans l'épanouissement à tout prix de leurs facultés esthétiques, mais dans l'accomplissement des devoirs particuliers à leurs fonctions. Un siècle d'évolution politique semble n'avoir pas trop dangereusement ébranlé sur ce point les viriles convictions de l'Angleterre. Que l'on se reporte plutôt à la belle préface récemment écrite par Rudyard Kipling pour le livre excellent de M. André Chevrillon sur *L'Angleterre et la guerre*. « Savoir, intelligence « pure, écrit le fabuliste de la Jungle, les qualités de « cet ordre l'Angleterre ne les a jamais estimées au rang

« de ses premières valeurs... On dira que M. Chevrillon « insiste trop sur le caractère *puritain et religieux* (rationnel- « lement chrétien) de l'âme anglaise... Ce sont ces vertus « même, plutôt qu'aucune raison de l'intelligence qui « mirent hier ce peuple en mouvement pour le droit. » Les mœurs de l'Angleterre, concluait déjà Mme de Staël après avoir résumé les convictions de lord Nelvil, les habitudes et les opinions d'un pays où l'on se trouve si bien du respect le plus scrupuleux pour les devoirs comme pour les lois, avaient marqué sa pensée d'une indélébile empreinte.

Nelvil est officier de carrière ; c'est un congé de convalescence qui l'a conduit sur le sol italien. Il se sentira bien autrement divisé contre lui-même lorsque ses obligations militaires l'auront contraint de retourner dans sa patrie. En effet, dès qu'il a revu ce pays « où les hommes ont tant de dignité et les femmes tant de modestie », où le bonheur domestique est la source du bonheur public, les tableaux séduisants du Midi, les poétiques impressions de son séjour romain pâlissent dans son souvenir pour faire place au sentiment profond de la liberté et de la morale. Il blâme malgré lui Corinne de n'avoir senti que l'ennui dans une contrée qu'il retrouve et si noble et si sage : insensiblement, il abandonne le désir inquiet d'un romanesque bonheur pour revenir à l'orgueil des vrais biens de la vie, l'indépendance et la sécurité ! Oui, Corinne a jugé trop hâtivement la patrie d'Oswald, qui, si elle l'avait voulu, serait restée la sienne. La sévérité de lady Edgermont, la vie d'une petite ville de province lui ont trop complètement dissimulé tout ce qu'il y a de grand et de bon dans cette conception de la vie qu'elle a condamnée.

Tout, d'ailleurs, dans la tonique atmosphère du Nord concourt à détourner Oswald des projets d'avenir qu'il avait caressés loin de son pays. Il a revu cette Lucile Edgermont que son père lui désigna jadis comme une désirable compagne : c'est une ingénue exquise au moral, et c'est, en outre, au physique, la plus belle personne de l'Angleterre ! Il a revu lady Edgermont qui jugera devant lui Corinne en ces termes. « Je ne fais aucun cas des talents « qui détournent une femme de ses véritables devoirs. Il « y a des actrices, des musiciens, des artistes enfin pour

« amuser le monde. Mais, pour des femmes de notre rang, « la seule destinée convenable c'est de se consacrer à son « époux et de bien élever ses enfants. »

Il entendra même critiquer son amie romaine par une voix d'outre-tombe qui lui est plus que toute autre vénérable, car il sera mis tardivement en possession d'une lettre écrite autrefois par son père à lord Edgermont. Celui-ci, nous l'avons dit, avait souhaité Oswald pour gendre, en laissant à son vieil ami le soin de choisir entre ses deux filles. Le précédent lord Nelvil a voulu étudier par lui-même le caractère de Corinne, alors en Angleterre, afin de savoir si elle pourrait faire le bonheur de son fils. Or, après mûr examen, il lui a préféré sa sœur Lucile. « Corinne, écrivait le vieux gentilhomme, a le besoin « de plaire, de captiver, de faire effet. Elle a plus de talents « encore que d'amour-propre, mais ces talents, si rares, « doivent nécessairement exciter le désir de les développer « et je ne sais pas quel théâtre pourrait suffire à cette « activité d'esprit, à cette impétuosité d'imagination, « à ce *caractère ardent* enfin qui se fait sentir en toutes « ses paroles ! Un homme né dans notre heureuse patrie « doit être un Anglais avant tout ; il faut qu'il remplisse « ses devoirs de citoyen puisqu'il a le bonheur de l'être. « Uni à Corinne, mon fils perdrait bientôt cet esprit « national, ces préjugés, si vous voulez, qui nous unissent « entre nous et font de notre nation un corps, une asso- « ciation libre, mais indissoluble qui ne peut périr qu'avec « le dernier de nous. »

Voilà des avertissements trop autorisés pour n'être pas entendus d'Oswald. Corinne elle-même ne pourra s'empêcher de rendre hommage aux préoccupations élevées qu'ils traduisent. Après avoir visité de nouveau la Grande-Bretagne sur les pas de cet Oswald inconstant qui lui échappe, elle jettera sur le papier l'expression de ses regrets : « O respectable pays qui deviez être ma « patrie, pourquoi vous ai-je quitté ? Qu'importait plus « ou moins de gloire personnelle au milieu de tant de « vertus? Et quelle gloire valait, ô Nelvil, celle d'être ta « digne épouse? »

4. — *L'exception du génie.*

Toutefois Corinne ne laisse pas de plaider à l'occasion sa cause et d'expliquer une fois de plus, ne fût-ce qu'à elle-même, pourquoi elle n'a pu devenir une épouse selon le type idéal que nous venons de dessiner à grands traits. N'oublions pas que, sur le sol italien, Oswald lui-même avait d'abord accepté de la juger comme elle entend l'être, c'est-à-dire comme en dehors de la règle commune. Est-il permis de faire des lois pour une personne *unique?* se disait-il à ce moment. Une supériorité si grande, si simple et si vraie ne mérite-t-elle pas un traitement de faveur? Des mesures générales sont-elles applicables à une personne qui réunit en elle tant de prestiges divers et dont le génie, rehaussé par la sensibilité, forme l'incomparable parure? Tout en argumentant de la sorte, au profit de sa passion, il continuait de *sentir* que Corinne n'était pas la femme timide, doutant de tout hors de ses devoirs ou de ses sentiments, qu'il avait d'avance choisie dans son imagination pour l'associer à son existence ; en désespoir de cause, il s'efforçait alors de la considérer comme un miracle réalisé par la Nature en sa faveur et se refusait le droit de discuter les conditions de ce miracle. « Ah ! qu'il aurait tort, lui disait-il avec conviction, celui qui voudrait altérer en rien votre admirable *naturel !* »

Elle-même l'encourageait de son mieux dans ces tolérances et dans ces abdications. Sa célèbre improvisation du cap Misène, qui précède le récit de sa vie et marque le début de ses malheurs, se termine par un hymne au mysticisme esthétique, cette noble religion de son âme, et par une invocation au Dieu de la beauté, son allié surhumain. « Le vulgaire, chante-t-elle, prend pour de la « folie le talent, ce malaise d'une âme qui ne respire pas « dans ce monde assez d'air, assez d'enthousiasme, assez « d'espoir. Les poètes sont les bannis d'une autre région et « l'universelle bonté ne devait pas ordonner toutes choses « pour le petit nombre des élus ou des proscrits ! Je ne « sais quelle force involontaire précipite le génie dans le « malheur... Mon âme recèle un Dieu qu'elle ne peut con- « tenir, etc... »

Aussi, après son retour en Angleterre, Oswald demeure-

t-il quelques mois sous le charme de ce caractère élevé dont il ne se détachera que lentement. La vertu britannique ne lui fait pas oublier la générosité, la franchise, la bonté, la tendresse de son amie d'outre-mer et d'outre-monts, Aux dédaigneuses appréciations de lady Edgermont. il ripostera que, seules, les femmes communes méritent d'être jugées selon les règles communes. Or, pour sa part, il se refuse à confondre dans le vulgaire une artiste douée comme aucune femme ne l'a jamais été, un ange d'esprit et de bonté, un génie admirable et néanmoins un caractère sensible et timide, une imagination sublime, une générosité sans bornes, une personne qui peut bien avoir des torts parce qu'une supériorité si étonnante ne s'accorde pas toujours avec les nécessités de la vie ordinaire, mais dont l'âme est si noble que cette âme l'élève *au-dessus de ses fautes* et qu'une seule de ses actions ou de ses paroles suffit à les effacer toutes.

Ajoutons que Corinne mourra fidèle à sa religion esthétique puisque, dans sa suprême improvisation poétique, dans les effusions dernières de son âme qu'elle n'a plus la force de prononcer des lèvres, mais qu'elle fait lire à haute voix près de son lit d'agonie, elle aura cet admirable témoignage de gratitude pour sa patrie d'adoption, qui est aussi la patrie des arts, accueillante et indulgente aux originalités du génie. « Vous m'avez permis la gloire, « ô vous, nation libérale qui ne bannissez pas les femmes « de son temple, vous qui ne sacrifiez point des talents « immortels aux jalousies passagères, vous qui toujours « applaudissez à l'essor du génie, *ce vainqueur sans vain- « cus, ce conquérant sans dépouilles qui puise dans l'éter- « nité pour enrichir le temps !* » C'est ainsi qu'elle célèbre, dans un magnifique langage, les bienfaits gratuits de son Dieu !

Ajoutons que Corinne n'a pas les faiblesses, au moins apparentes, de Delphine, et garde sans cesse à l'égard d'Oswald une attitude qui la met à l'abri de tout reproche. D'autre part, ce lord est libre d'engagements aussi bien qu'elle : elle accepte donc son amour avec une parfaite dignité et se sacrifie par la suite à son bonheur avec un stoïque héroïsme sans avoir rien à racheter vis-à-vis de lui. — Mme Necker de Saussure a écrit que *Corinne* avait fait connaître enfin le caractère de Mme de Staël au public.

Mais nous dirions plutôt, pour notre part, que ce livre glorieux manifesta publiquement ce qu'était *devenue* Mme de Staël sous l'influence des événements décisifs qui se pressèrent dans son existence entre la publication de son premier roman et celle du second. Depuis ce moment, poursuit cependant sa cousine, elle n'a plus recueilli de ses travaux que des satisfactions, l'envie (nous dirions simplement : l'opinion) lui ayant pardonné sous le nom de Corinne les dons et les manières d'exception qui avaient si longtemps suscité la critique. Ce succès lui procura donc enfin ce qu'elle avait longtemps désiré : une admiration mêlée de sympathie, presque de *faible*, car elle avait avant tout besoin d'intéresser et souhaitait qu'on devinât ses peines pour lui en tenir compte. En traçant la silhouette de la moderne Sybille, elle a dessiné son portrait idéal et donné le ton à ceux qui entreprendraient de la louer (1).

(1) Nous ne nous dissimulons nullement qu'il y a quelque excès d'optimisme dans la peinture de la haute société anglaise par la plume de Mme de Staël. A titre d'antithèse, on pourra relire le portrait, par Balzac, d'Arabelle, marquise de Dudley, la cynique rivale de Mme de Mortsauf, ce pur *Lys dans la vallée*. Mais la mesure fut dépassée cette fois en sens inverse. — Ce qui nous intéresse au surplus dans *Corinne*, c'est l'opposition de deux morales, bien plutôt que celle de deux nations qui seraient diversement inspirées dans leur conception de la vie sociale.

LIVRE IV

MANFRED

Nous avons dit la courte carrière de François-René de Chateaubriand sous son nom de baptême et dans toute la liberté de ses allures natives. Après avoir poussé quelques cris de révolte dans le secret de sa mansarde londonienne et publié l'*Essai sur les révolutions* sans attirer sur lui l'attention du public, ce typique représentant de la seconde génération rousseauiste, cet assaillant de la forteresse sociale, ce candidat à l'alliance diabolique qui cherchait son Méphistophélès, s'en était allé, toute réflexion faite, collaborer à la restauration du temple chrétien qui avait abrité son enfance. Sans doute il avait reparu de temps à autre derrière le masque de François-Auguste, pour se mettre en scène avec quelque complaisance ; non sans se condamner pourtant, au moins en paroles, non sans s'immoler, en sacrifice expiatoire, sur l'autel de la morale traditionnelle.

Mais voici qu'à vingt années de distance, René semble renaître à la vie sur ce sol anglais qui lui a servi quelque temps d'asile et donné le courage de s'exprimer un moment sans scrupules et sans réserves. Il y reparaît cette fois indigène, avec certains traits essentiels du caractère britannique, dans la personne de George Gordon Byron, baron Byron de Rochdale. — Mêmes origines sociales à peu de chose près chez ces deux successifs interprètes du mysticisme passionnel ; noblesse ancienne, et néanmoins situation sociale médiocre ou diminuée dans les deux familles ; d'où, vis-à-vis de la société tout d'abord indifférente ou même dédaigneuse à leur égard, quelque chose des amertumes de Jean-Jacques qui, à un beaucoup plus bas degré de l'échelle

sociale, connut néanmoins d'analogues impressions de déchéance. — Qu'on se rappelle plutôt ce jeune Bernard qui figure dans le premier livre des *Confessions* et qui, resté un garçon du *haut* de Genève, donne à son cousin Rousseau, chétif apprenti horloger, le sentiment qu'il n'est plus qu'un artisan du faubourg Saint-Gervais ! — Enfin mêmes débuts éclatants dans le monde des lettres avec *Atala* d'une part, avec *Childe Harold* de l'autre ; et succès conquis en partie par d'analogues prestiges d'exotisme (ici paysage américain, là paysage oriental), ainsi que par une même conception rousseauiste de la passion et de la vie.

Mais, à la différence du René français, le René anglais persistera jusqu'à son dernier jour à marcher dans sa voie le visage découvert. La fortune bientôt venue à lui, — fortune réelle quoique embarrassée, — le privilège législatif hérité lui assurent de très bonne heure la pleine indépendance de ses idées comme de ses actes ; si le cours des années doit le faire à son tour plutôt sympathique au catholicisme, il n'ira jamais jusqu'à hasarder une conversion, qui, dans son pays, ne lui procurerait aucun avantage social, bien au contraire. Il persistera dans ses convictions initiales ; il ressuscitera le personnage de René pour en donner une analyse psychologique plus ample et plus pénétrante, pour lui prêter le langage de la plus éloquente poésie. Bientôt, il se trouvera en mesure d'*opposer* ce nouveau René, sous un costume quelque peu rajeuni, à l'homme qui avait été son premier interprète, à François-Auguste de Chateaubriand, devenu l'apôtre d'un romantisme plus respectueux de la tradition chrétienne. Car on sait combien Byron favorisera par ses triomphes lyriques, l'éclosion du romantisme à peu près totalement déchristianisé qui, après la révolution de Juillet, fut celui de la troisième génération rousseauiste en France : le romantisme des Rolla, des Lélia, des Stello et des Olympio. — Nous allons étudier de près ce type de puissante carrure dans lequel l'auteur de Faust, vieilli, s'empressa de reconnaître et de saluer un digne successeur.

CHAPITRE PREMIER

OBSESSIONS ET POSSESSIONS.

On a le plus souvent attribué la mélancolie, très évidemment morbide et névropathique, qui tourmenta sa vie durant, George Gordon Byron, à l'influence de son hérédité paternelle. On l'a expliquée par ce grand-oncle bizarre, ou même maniaque, dont il hérita la pairie, ainsi que par son grand-père et son père que leur entourage désigna l'un après l'autre par le surnom de « fou ». — Il nous a pourtant avertis lui-même et à plusieurs reprises, de ne pas chercher dans cette direction la source de sa névrose. Tout en donnant sans ambages la mort de son père pour le résultat d'un suicide, il a constamment dépeint le caractère du capitaine Byron comme aimable, enjoué ou même léger et dissipé : tel en un mot que ne fut jamais le sien. Il nous paraît avoir bien plutôt confirmé par les traits de sa personne morale cette constatation de l'expérience qui nous montre si souvent les fils reproduisant les traits physiques et moraux de leur mère, tandis que les filles ressemblent plutôt à leur père ; en sorte qu'à travers deux générations successives, un garçon a quelque chance de rappeler son aïeul maternel, une femme, sa grand'mère paternelle. Nous dirigerons nos investigations de ce côté.

I. — *Le faix héréditaire.*

Méditons avant tout ce passage d'une lettre du lord à son ami Moore (1), lettre qui est datée du 20 septembre 1821, c'est-à-dire des derniers temps de sa courte vie : « Je nomme *constitutionnelle* la mélancolie dont je « souffre parce que je la crois de cette nature. Vous « savez, ou vous ne savez pas que mon grand-père « maternel, homme agréable et bien doué, m'a-t-on dit,

(1) Thomas Moore. — *Lettres de lord Byron et Mémoires sur sa vie*, IV, 390. — Nous utiliserons fréquemment cet ouvrage et nous le citerons dans sa traduction française en cinq volumes par Paulin Paris (Paris, 1830).

« fut vivement soupçonné de suicide ; on le trouva noyé « dans l'Avon à Bath ; et qu'un autre de mes proches « parents *de la même ligne* (ligne maternelle par conséquent) s'empoisonna et ne fut sauvé que par les contre-« poisons ! » Nul doute que ce dernier trait ne se rapporte à sa mère elle-même, car l'allusion concorde avec une anecdote fameuse qui nous montre la mère et le fils adolescent, après l'une des violentes disputes qui s'élevaient fréquemment entre eux, prenant tour à tour et à la dérobée le chemin de la pharmacie voisine pour avertir l'apothicaire de ne pas vendre de poison à un client qui viendrait lui en demander peut-être ! Sans doute Mrs. Byron avait-elle justifié cette précaution de la part de son fils par quelque résolution prise antérieurement dans une circonstance analogue, tandis qu'elle le sentait fort capable, lui aussi, de se porter à des décisions extrêmes en semblable occurrence.

Mais revenons à la lettre de Byron : « Dans le premier « cas, poursuit-il (dans le cas de son aïeul), il n'y avait « pas de motif apparent (au suicide) vu que mon grand-« père était riche, considéré, doué de hautes facultés « intellectuelles, à peine âgé de quarante ans et pur de « tout vice dégradant. Dans le second cas, au contraire, « il y eut un motif, *mais il ne me convient pas d'en parler.* « Cet accident arriva quand j'étais trop jeune pour en « être instruit et je n'en ai entendu parler que plusieurs « années après. » A la suite d'une scène dans le ménage Byron, vraisemblablement. « On m'a toujours dit que « *je ressemblais à mon aïeul maternel plus qu'à la famille « de mon père*, mais surtout *par le sombre côté de son « caractère*, car il était aussi ce qu'on appelle une bonne « nature d'homme, et je ne le suis pas ! »

C'est donc du côté des Gordon de Gight, ses parents maternels, qu'il conviendrait de chercher les antécédents héréditaires du poète. Il ne nous trace dans les lignes ci-dessus reproduites qu'une sommaire mais suggestive silhouette de son grand-père Gordon. Nous en savons davantage sur sa mère, une femme aux passions violentes, emportées, extrêmes, une vraie fille des Highlands rocheux, une quasi-sauvage. Elle descendait en ligne directe des rois Stuarts par une de ses arrière-grand'-mères et tirait vanité de ses origines. Elle parlait même

avec une nuance de dédain de la branche cadette de la maison Gordon, celle qui porte le titre ducal, si considérable pourtant dans la pairie britannique ; elle affectait d'appeler ces cousins grands seigneurs les Seyton-Gordon, pour marquer la supériorité de sa naissance. Plus tard elle disputait volontiers avec son fils George, — fier de son extraction normande et de sa filiation paternelle établie de mâle en mâle depuis la conquête du duc Guillaume, — sur la valeur comparée de leurs deux arbres généalogiques. — Walter Scott racontait aussi à propos de Mrs. Byron un souvenir de sa jeunesse qui est fort caractéristique. Un soir, au théâtre d'Edimbourg, il était venu applaudir une actrice illustre qui joua de la façon la plus impressionnante un drame d'amour romantique : or miss Gordon se trouvait également dans l'assistance ; elle eut une crise de nerfs et il fallut l'emporter tandis qu'elle appelait, avec des cris inarticulés, « *son* Byron » ! Car elle fit un mariage d'inclination, contre le gré des siens et l'on voit avec quelle passion elle cédait à l'entraînement de son cœur. Son mariage eut le destin trop fréquent des unions de cette sorte et ne fut pas heureux. Le docteur Glennie que l'éducation de George mit en rapports avec elle a prononcé sur son compte un jugement sévère qui a l'accent de la sincérité : « Mrs. Byron « était restée, dit ce grave personnage, totalement étran« gère à la société et aux manières anglaises ; son exté« rieur était peu prévenant, son intelligence assez bornée « et son esprit singulièrement peu cultivé. Elle avait « conservé tous les préjugés, opinions et habitudes du « Nord ! » De même le tuteur de noblesse qui fut désigné pour son fils mineur par la Chambre des Lords lorsque l'enfant devint pair du royaume, le comte de Carlisle, oncle à la mode de Bretagne du jeune George, eut avec cette fruste personne des relations si difficiles qu'il se désintéressa le plus qu'il put de l'éducation de son pupille. « Je ne veux plus rien avoir à démêler avec Mrs. Byron, » répondait-il invariablement au Dr Glennie, quand celui-ci reclamait son intervention. Et, pendant de longues années, il ne pensa pas beaucoup mieux de George lui-même, puisqu'au Dr Drury, principal du collège de Harrow, il représenta les perspectives de fortune de son neveu comme assez médiocres et parut

étonné plutôt que satisfait d'apprendre qu'il se révélait bien doué.

Si pourtant les apparences étaient peu favorables à Mrs. Byron, le fond de sa personnalité devait être meilleur et même plus cultivé qu'on ne l'a dit. Ce fut elle qui nota tout d'abord la ressemblance de son fils avec Rousseau et qui insista plus d'une fois sur cette remarque psychologique profonde. Elle s'est constamment et intelligemment intéressée à ses débuts dans les lettres ; enfin elle l'aima sincèrement à sa manière et il la regretta plus qu'il ne l'avait prévu quand elle le laissa, à vingt-trois ans, à peu près seul au monde. Elle l'avait pourtant blessé profondément à plusieurs reprises en lui reprochant sa difformité de naissance, cette jambe trop courte et ce pied déformé dont le poète souffrit si cruellement toute sa vie dans son amour-propre : reproche d'autant moins excusable, à l'avis de l'estropié, que, pour sa part, il imputait cette malformation de naissance à la « pruderie exagérée » de sa mère. Ce qu'il faut sans doute interpréter de la sorte : elle aurait refusé de recevoir des soins masculins et véritablement compétents à l'heure de ses couches.

Il est permis d'attribuer aussi une influence, au moins indirecte, sur la formation mentale de Byron à son grand-oncle, cinquième baron Byron de Rochdale et possesseur avant lui du fief familial de Newstead. A la suite d'une querelle de jeu, ce gentilhomme avait tué, dans un duel irrégulier qui put être qualifié d'assassinat, un de ses voisins du nom de Chaworth. Il fut déféré de ce fait à la juridiction de la Chambre des Lords et renvoyé absous, faute de preuves suffisantes à sa charge, mais l'opinion publique lui fut moins indulgente et ne lui pardonna jamais cet acte de violence. Son petit-neveu expliquait pourtant par un autre motif que par cet ostracisme la bizarrerie de sa vieillesse : il aurait été exaspéré et rendu misanthrope par un mariage inégal que son fils unique contracta malgré sa défense. Quoi qu'il en soit, il mena dans la vieille abbaye de Newstead une vie d'isolement farouche qui donna lieu à toutes sortes de légendes ; il rasa les bois séculaires qui avoisinaient sa demeure et fit de ce beau paysage du Nottinghamshire une sorte de désert. Le biographe de Byron, Moore, raconte aussi

qu'il avait placé dans son parc deux statues de satyres grimaçants dans lesquelles les paysans du voisinage virent d'authentiques effigies du Diable, car le vieux lord avait, à leur avis, toutes les allures d'un suppôt de Satan ! Au total les excentricités, parfois sinistres, que la voix publique prêtait à ce personnage, frappèrent grandement l'imagination du bambin de dix ans qui entra dans sa demeure en seigneur et maître au lendemain de sa mort. C'est assurément l'une des sources du « satanisme » byronien.

2. — *Imprudente hygiène physique et morale.*

Les premières années de George Gordon Byron se passèrent dans la ville d'Aberdeen, à l'extrême nord de l'Ecosse. La situation de sa mère y était voisine de la gêne. Après les dilapidations de son mari, Mrs. Byron n'avait en effet conservé que cent cinquante livres de revenu, soit quatre mille francs à peine, en monnaie française. Avec la pairie, il hérita d'une fortune territoriale très embarrassée qui permit toutefois de le placer au collège de Harrow-on-the-Hill, dont il conserva les meilleurs souvenirs ; à étudier de près son caractère, on a même souvent l'impression qu'il est resté toute sa vie un écolier de Harrow, par ses prédilections et par ses tendances. Il passa ensuite quelques mois à l'Université de Cambridge, mais ses études furent décousues et, au total, peu brillantes, bien qu'il soit demeuré assez bon humaniste. Comme tant d'esprits supérieurs, il se forma surtout par la lecture, une lecture insatiable et prodigieusement diverse. La Bible lui devint d'abord familière, puis il aborda les ouvrages consacrés à l'Orient méditerranéen, cette seconde patrie de son âme ; après quoi, il passa aux traités d'histoire et enfin aux romans dont il dévora plusieurs milliers, s'il faut l'en croire. Il a dressé un catalogue sommaire des auteurs dont il avait étudié les écrits avant sa quinzième année : cela est tout simplement vertigineux ! — Et pourtant ses intimes eux-mêmes n'avaient aucun soupçon de cette vaste enquête livresque, parce que, dit-il avec l'humour nonchalant qui est un des traits de son caractère, ses lectures

avaient lieu de préférence à des heures où personne ne lit : pendant ses repas par exemple, et surtout la nuit, qu'il y consacrait souvent tout entière !

Sa santé souffrit de bonne heure de ces bizarreries de régime, — ainsi que de beaucoup d'autres, sans doute. — Adolescent, il fut un moment envahi par un embonpoint précoce qui gâtait sa tournure et alourdissait les traits réguliers de son visage. Son amour-propre lui conseilla donc bientôt de réagir contre cette fâcheuse disposition physique par la diète la plus courageuse, mais aussi la plus capricieuse et la moins rationnelle, en sorte qu'à la longue un régime si mal pondéré mina sa robuste constitution native. Dans la seule année 1808, il passa, dit-il, du poids de cent quatre-vingts livres à celui de cent trente qui était beaucoup trop faible pour un homme de sa taille ; il ne mangeait à ce moment qu'un peu de riz et ne buvait que de l'eau coupée de vinaigre (1) ! Enfin son idéal en tout temps fut de veiller la nuit et de dormir le jour !

Il était inévitable que son équilibre nerveux, assez mal assuré déjà par ses dispositions héréditaires, fût sérieusement compromis par ces diverses excentricités hygiéniques. Il parle souvent dans sa correspondance des rêves d'épouvante qui assiégeaient son sommeil et du profond abattement qui l'accablait à son réveil. Nous savons aussi par lui que sa main tremblait violemment quand il tirait au pistolet, ce qui ne l'empêchait pas d'être fort adroit à cet exercice parce qu'il avait appris à corriger par l'expérience et par le calcul la fâcheuse instabilité de son guidon. Moore nous a dit ses maux nerveux, frissons prolongés, dépressions tenaces, évidemment causés par une nutrition insuffisante, mais qu'il attribuait avec obstination à la pléthore, cédant peut-être à une illusion d'orgueil qui est familière aux mystiques, à ceux du romantisme en particulier, et qui consiste à expliquer la maladie, surtout le mal nerveux, par un excès de santé.

Si maintenant nous abordons l'examen de sa consti-

(1) Pour éviter ensuite de revenir à l'obésité qu'il avait vaincue, il se mesurait presque chaque matin le tour de la taille et le tour du poignet. Chaque fois qu'il constatait le moindre accroissement de ces mesures, il prenait une forte dose de quelque matière purgative !

tution mentale, nous constaterons en lui le dédoublement de la personnalité le plus déconcertant dont l'histoire des hommes de génie nous ait conservé le souvenir. George Byron était essentiellement un timide et se faisait donc, le plus souvent, mal juger au premier abord. Pourtant, cette timidité une fois vaincue en lui, soit par les circonstances, soit, tout simplement, par l'accoutumance, il devenait fort séduisant, car son cœur était profondément sensible, bien qu'il détestât le mot de sensibilité pour l'abus qu'en a fait le XVIII[e] siècle. « La vérité, « a-t-il écrit sur le tard, dans une sorte de protestation « contre lui-même, c'est que j'ai essayé toute ma vie de « *m'endurcir* le cœur, sans y réussir entièrement, quoique « je sois en bon chemin pour y parvenir ! » Walter Scott qui fit sa connaissance personnelle en 1815 et qui, le jugeant auparavant d'après ses ouvrages, s'était préparé, dit-il, à contempler un être *d'habitudes étranges* et de caractère violent, se vit avec surprise en présence d'un homme extrêmement affable et même remarquablement bon. Sa bienveillance naturelle allait jusqu'à la naïveté parfois, ainsi qu'en témoigne l'admiration peu justifiée qu'il professa pour les « dandys » fameux de sa génération, pour les Brummel, les Alvanley, les Mildmay, lesPierrepoint qui se groupaient dans les salons du Watier-Club. Leur imperturbable sang-froid éblouissait littéralement cet artiste, esclave de ses nerfs impérieux ; il les enviait comme Stendhal, son disciple, envia les heureux tempéraments sanguins, ces caractères *forward* qui menaient à la victoire les armées napoléoniennes !

Résumons ce premier apercu de sa personnalité morale par quelques lignes tirées d'une de ses lettres à Moore, en 1817. « Vous savez fort bien que je n'ai jamais été et « ne suis pas même à présent l'homme sombre et misan- « thrope que trop de gens se figurent, mais au contraire « un joyeux compagnon, fort à son aise avec ses amis « intimes et aussi loquace, aussi enjoué que s'il était un « homme beaucoup mieux doué que je ne suis. Mais je « vois maintenant que jamais je ne pourrai effacer de « l'imagination du public *le cadre de deuil qui m'entoure !*

3. — *La personnalité seconde du poète.*

Venons donc à ce cadre de deuil qui, quoi qu'il en pensât ou qu'il en dît, ne s'était pourtant pas placé sans aucune raison autour de ses traits dans l'imagination de ses contemporains. Une sombre auréole convenait parfaitement en effet à l'autre face de la double personnalité de Byron, à celle qui transparut à peu près seule dans ses écrits publics, au moins pendant la plus grande partie de sa carrière. Oui, il y avait un abîme entre lord Byron, homme du monde, ce personnage spirituel, cordial, généreux, et le même Byron écrivain, cet être sombre, fatal, satanique. A plusieurs reprises, il nous a permis de sonder la profondeur redoutable de cet abîme. Le poète en lui est l'homme de l'affectivité déchaînée, l'homme dans lequel l'Inconscient génial est seul à parler sous le rythme entraînant du vers. A ce degré, la puissance lyrique tient de l'état somnambulique et la rédaction d'un poème ressemble à une séance d'écriture automatique. On exprime, en de tels instants, ce qu'on ne voudrait pas dire à l'état de veille, ce que la conscience claire refoule sans cesse vers l'intérieur du moi par appréhension des jugements sociaux. C'est « l'état second » qui se traduisait naguère par les possessions ou semi-possessions démoniaques ; il n'est pas surprenant qu'il parle quelquefois aujourd'hui le même langage, à peu de chose près ; et c'est, nous le dirons, en s'abandonnant à cette propension de son tempérament que Byron a intronisé le mysticisme diabolique au cœur même de l'école rousseauiste. René aurait tenté quelque chose d'analogue s'il n'avait été prématurément réduit au silence par un retour au gouvernail de la personnalité rationnelle dans la mentalité de Chateaubriand. Il n'a pu que préparer les voies devant un plus audacieux continuateur. « La « poésie, écrit Byron, est dans l'homme une faculté ou « plutôt *une âme distincte*, et n'a pas plus de rapports « avec l'individu de tous les jours que *l'inspiration de la « pythonisse* ne lui demeure après qu'elle s'est éloignée « de son trépied ! » Ou encore : « Je ne puis faire comprendre « aux gens que la poésie est l'expression de la passion et « qu'il n'existe pas plus une vie toute de passion qu'un

« *tremblement de terre* continuel ou une fièvre éternelle! »

Un écrivain disposé de la sorte se met tout entier dans ses œuvres ; et, inversement, son œuvre est toujours l'expression de sa personnalité par quelque côté : « *I could « not write upon anything without some personal expérience « and foundation.* Je n'ai jamais pu écrire sur quoi que « ce fût sans expérience personnelle et sans prendre appui « dans la réalité »! confesse Byron. Aveu que nous devons retenir pour l'avoir présent à la mémoire quand nous relirons *Manfred* ou *Caïn.* Bien plus, même en dehors de ses heures d'inspiration proprement dite, Byron semble obéir parfois à une sorte de hantise de la confession publique. Ses amis, — et Moore tout le premier, — ont remarqué l'indiscrétion, singulière et peu digne d'un gentilhomme aussi strict sur les questions d'honneur, qui le poussait à répéter aux gens les jugements défavorables qui avaient été portés sur eux par des tiers, en sa présence. Son excuse, c'est qu'il faisait pour eux comme pour lui-même, ayant le plus souvent confié au public les appréciations de son moi supérieur sur sa personnalité seconde, celle de la passion sans scrupule et sans frein. C'est à cette disposition de son âme que nous devrons de pénétrer, jusqu'à un certain point, dans le secret de sa vie affective étrange. « En fumant jusqu'à l'engourdissement, dira-t-il par « exemple à la fin de 1813, j'ai *chassé* de ma tête le plan « d'un nouveau poème. » Il s'agit certainement d'un poème dont les confidences involontaires auraient pu avoir des suites *fâcheuses*, pour lui-même et pour son encourage, nous le verrons mieux tout à l'heure. « Je voudrais pou« voir me *délivrer* aussi facilement de la nécessité de penser, « poursuit-il en effet, ou plutôt de la confusion de mes « pensées ! »

Il a proclamé une autre fois que son art s'était toujours emparé de lui comme un *accès de rage*, qui se renouvellerait par intervalles. Il ajoute qu'il devenait dément si, en pareille occurrence, il ne se mettait pas aussitôt à écrire, pour alléger son esprit trop chargé de sensations violentes. Enfin il explique qu'il a choisi le plus souvent de s'exprimer en vers parce que son Inconscient, entravé par les règles prosodiques, osait des aveux *un peu* moins dangereusement sincères. « J'avais commencé une comé« die, a-t-il noté dans son curieux *Mémorandum* des der-

« niers mois de 1813, sur lequel nous aurons bientôt à « revenir. Je l'ai brûlée parce que la fable se rapprochait « *trop* de la réalité. Mon roman a eu le même sort pour la « même raison. *En vers, je puis m'éloigner un peu des « faits !* Mais la pensée revient toujours à travers, *oui « à travers* », répète-t-il dans une sorte de rêve. Ne croirait-on pas entendre Lady Macbeth poursuivie par l'apparition somnambulique? Il méditait alors son poème sur *La fiancée d'Abydos* et nous dirons ce que signifiait son appréhension de lui-même en cette circonstance.

Cette expression rythmée de l'orage affectif dans l'âme du poète se fait avec la facilité, avec la rapidité incroyable de l'écriture automatique. *La fiancée d'Abydos* fut composée en quatre nuits, « pour distraire ma pensée de X... » note Byron dans son journal intime en faisant allusion à cette personne innommable qui a tant influé sur sa destinée, comme nous le verrons. « Sans cela, « ajoute-t-il aussitôt, je n'aurais jamais rédigé cet ouvrage, « et si je n'avais fait alors une chose ou une autre, je serais « devenu fou à force de me ronger le cœur. Mauvaise « nourriture ! » *Le Corsaire*, écrit également *avec amour*, si nous en croyons l'auteur et *beaucoup d'après la vie réelle*, a été achevé en dix jours *dans un véritable accès de fièvre*. Enfin quand la critique anglaise reprochera plus tard à son *Caïn* d'être une œuvre trop travaillée, qui sent la lime, le poète haussera les épaules. « Vous savez fort bien, « mandera-t-il d'Italie à son éditeur Murray, que j'ai « toujours écrit aussi vite que j'ai pu tracer les carac- « tères sur le papier, Toutes mes fautes viennent de « la négligence et non pas du travail. On disait la « même chose de *Lara* que je composai en me désha- « billant à mon retour des bals et mascarades de l'an « de cocagne 1814, pendant *l'été des souverains*. » Ce fut le nom donné à la *season* de Londres en cette année qui vit la première chute de Napoléon et l'affluence, au delà de la Manche, des adversaires princiers du colosse abattu. Or *La fiancée d'Abydos, le Corsaire, Lara, Caïn* sont précisément les aveux détournés du drame passionnel qui forme à notre avis le nœud de la destinée byronienne : il ne manque guère que *Manfred* à cette énumération pour la compléter.

La personnalité seconde parle à peu près seule dans

ces poèmes qui ont fait la réputation du lord et, chez lui, cette personnalité est évidemment de caractère sombre autant qu'amer. Déjà il nous l'a fait entendre, en nous apprenant qu'il n'a hérité de son grand-père Gordon que le plus mélancoliquea spect de son caractère. Il a mainte fois noté, en outre, que l'abus du vin ou des spiritueux le rendait sombre et farouche jusqu'à la férocité ; silencieux toutefois, porté à la solitude, mais non pas agressif ou querelleur, tant qu'on ne lui adressait pas la parole. Le laudanum produit un effet analogue sur ses nerfs. Enfin la narcose poétique, l'inspiration irrésistible et soudaine agit sur lui à peu près de même encore, ainsi que nous l'apprend le caractère le plus habituel de ses vers. Lorsque Robert Southey, poète-lauréat et adversaire déclaré de Byron, l'aura désigné dans une préface retentissante, comme le chef de l'école *satanique* en littérature, le lord, qui s'est senti touché au point secrètement vulnérable de son être moral, aura un violent accès de colère contre tout et contre tous et terminera par cette image forcenée une lettre à son éditeur : « Je ne sais pas ce qui « m'empêcherait de faire de vos côtes à tous autant de « grils ardents pour y brûler vos cœurs, si telle était ma fan- « taisie ! »

En fils de son siècle, en disciple plus ou moins conscient de Rousseau, il justifie d'ailleurs par un prétexte, devant sa conscience claire, les aveugles emportements de ses facultés inconscientes ; il se plaint que la vertu ait été prématurément, cruellement méconnue et froissée dans sa personne morale. Sa première production imprimée, les *Heures de paresse*, exprime plus d'une fois ce sentiment, et. par exemple, dans la pièce adressée au jeune duc de Dorset. « Ah ! moi-même, quoique la nature m'ait « créé fier et impérieux, quoique je sois l'enfant chéri de « l'imprudence, marchant de faute en faute et prédestiné « à une chute certaine, cependant je veux tomber seul ! « Bien qu'aucun précepte ne puisse désormais dompter « mon cœur hautain, j'aime les vertus auxquelles je ne « puis prétendre ! » Puis, dans son épitre à un ami sur sa grande déception d'amour juvénile, sur le mariage de miss Chaworth : « J'ai vu ma fiancée devenir la fiancée « d'une autre homme... Si quelque jour, quand sera fané « le printemps de l'Angleterre, tu entends parler d'un être

« dont les sombres forfaits rivalisent avec les plus hideux « de l'époque, d'un être sur qui demeurent sans pouvoir « la pitié, l'amour, l'espérance de la gloire, la louange des « gens de bien ; d'un être qui, dans l'orgueil de son ambi- « tion farouche, ne reculera peut-être pas devant le sang ; « d'un être que l'histoire comptera quelque jour parmi « *les plus redoutables anarchistes du siècle*, reconnais alors « cet être, réfléchis et, constatant l'effet, garde-toi d'oublier « *la cause !* » N'y a-t-il pas là une inspiration étrangement prophétique chez l'adolescent prédestiné? Enfin à sa demi-sœur Augusta Leigh, il a dit, dans des vers célèbres, le mot décisif, celui qui résume son attitude morale à travers la vie : « Le jour qui me donna la vie me donna du « même coup ce qui devait empoisonner ce don : *une « volonté d'égarement !* »

Tout ceci s'adresse au public. Ses notes personnelles au jour le jour, les *Mémoranda* qu'il réserve pour lui seul seront, naturellement, plus explicites encore sur les sources de cette noire disposition de son âme. Ecoutons ces tentatives de confidence entrecoupées, haletantes. « Enfant, dans mes heures sombres, j'avais toujours « quelque chose de démoniaque ! Mon caractère s'est « certainement amélioré plus tard, à tout le moins *en appa- « rence.* Pourtant je regretterai en frémissant, jusqu'à ma « dernière heure, les suites de ce caractère *combiné avec « mes passions*. Un événement... laissons celui-là ! Il en « est d'autres auxquels il n'est pas beaucoup plus sage « de penser · et, pourtant, je leur donne la préférence... « Mais je déteste m'arrêter sur ces incidents... C'est quand « je suis sans paroles, quand je sens mon front et mes joues « pâlir que je deviens incapable de me dominer ! Et alors !... » Que de choses derrière ces velléités, péniblement étouffées, d'aveu total !

Il a enfin proposé quelque part cette définition, — trop évidemment vécue — de la souffrance qui naît du déséquilibre nerveux. « *La folie* des sages a un caractère bien pro- « fond, et c'est un don redoutable que le pénétrant regard « de la mélancolie. Qu'est-elle autre chose, en effet, que *le « télescope de la vérité* (psychologique) qui dépouille la dis- « tance de ses illusions, nous *fait voir la vie de près dans « toute sa nudité* et ne rend la froide réalité que trop réelle ! » C'est la paraphrase de la définition connue des « vapeurs »,

c'est-à-dire de la névrose du XVIIIe siècle : une maladie terrible qui nous force à voir les choses (sociales) *comme elles sont*. Mais en réalité, une telle vision les déforme en sens inverse de la vision normale, parce qu'elle en *exagère* les aspects hostiles et la signification de concurrence : elle procède en effet de la dépression nerveuse qui rend le malade moins capable de réaction opportune et mesurée contre les latentes ou patentes agressions du dehors. Dans son poème du *Songe*, Byron se plaindra que, doté de cette affreuse clairvoyance, il ait dû goûter la douleur mêlée à tous les mets qui lui ont été servis durant le banquet de la vie, jusqu'au jour où il a connu l'accoutumance. Alors, devenu semblable à cet antique roi du Pont dont les poisons avaient fini par former la quotidienne nourriture, il est parvenu à vivre, lui aussi, de ce qui donne la mort aux autres hommes !

4. — *Le type byronien.*

Il nous paraît que le personnage de Lara reste celui dans lequel s'est le plus complètement exprimée la personnalité de Byron poète lyrique, cet être accouplé d'étrange sorte à Byron pair d'Angleterre, comme François-René le fut à François-Auguste de Chateaubriand ; ou encore comme le Hyde de Stevenson l'est du Dr Jekyll, dans le conte moral si pathétique du grand romancier anglais. Rappelons quelques traits de ce caractère.

Lara est devenu sombre et solitaire pour avoir été trop jeune le maître sans contrôle de sa destinée terrestre. Son âme était entrée dans la vie fière et hautaine ; ses fautes avaient été celles que l'amour du plaisir permet d'excuser dans la jeunesse. Mais il a voulu connaître le vaste monde ; et, quand il est revenu parmi ses pairs après une longue absence, son aspect a paru de glace et ses manières insolites. D'étranges sensations semblaient éclairer de l'intérieur son visage livide. Son cœur flétri, qui a refusé de se briser dans l'orage, ne se réveille plus que pour maudire ! Inoubliable est, dans le poème illustre qui chante les aventures de ce personnage, le récit de son accès de terreur solitaire, à minuit, au fond de son château féodal. Le cri qu'il a proféré soudain au cours de cette

crise affective n'avait plus rien d'humain ; et, quand ses serviteurs sont accourus, pleins d'effroi, à son appel, ils ont trouvé la menace et l'imprécation figées sur ses traits dans une immobilité terrifiante. Comment ne pas songer ici à certain rêve d'angoisse dont le poète a vaguement indiqué les images dans son *Mémorandum* de l'automne 1813. « Mais elle ne m'a pas rattrapé ! Je voudrais « que les morts se tinssent tranquilles ! » Il s'agit probablement du spectre de sa mère, apparu pour lui reprocher quelque grave transgression de la loi sociale. « Ah ! pour« suit-il, comme mon sang se glaçait ! Mais si je fais encore « ce rêve, j'essayerai si *tous les sommeils ont de pareilles « visions !* » Il s'agit évidemment d'un recours éventuel au suicide ! Projet qui dit assez la profondeur de l'ébranlement nerveux suscité par le sinistre cauchemar !

Revenons à Lara. Cet homme, aux sombres pensers, avait coutume de se créer *par goût* des périls auxquels il échappait ensuite *par hasard*, mais dont le souvenir restait néanmoins pour lui une source d'exaltation et de regrets. Affligé d'une capacité d'*amour* plus grande que le commun des mortels, ses premières exigences de vertu, en lui et autour de lui, ont *dépassé les limites de la réalité.* Si donc il s'est vu réprouvé, c'est pour avoir trop désiré le ciel. A une jeunesse naïve et pleine d'illusions succéda pour lui une virilité orageuse et sceptique. Contraint par la vie réelle de regretter le temps perdu à la poursuite d'un vain fantôme d'impossible perfection, il est demeuré face à face avec ses passions déchaînées. Conservant toutefois son orgueil et refusant de s'accuser lui-même, il a choisi d'attribuer aux irrésistibles impulsions de la nature la plus grande part de la déconsidération qu'il s'est attirée par sa conduite ; il a rejeté toutes ses fautes sur l'enveloppe de chair que cette toute-puissante Nature a donnée pour prison à son âme, — on reconnaît les échos du quiétisme et du rousseauisme — jusqu'au jour où il en est venu à *confondre le mal avec le bien* et à considérer comme des arrêts du destin les impulsions de sa volonté mauvaise. — C'est ici la conscience chrétienne qui se réveille derrière la conscience rousseauiste et qui s'exprime alors, sur le passé tout au moins, avec une belle sincérité dans le poème.

Parfois cependant, on voyait Lara sacrifier son

intérêt à celui d'autrui. Non qu'il obéît en pareil cas à la pitié ou au sentiment du devoir : seule une étrange perversité de la pensée le poussait alors à faire, avec un secret orgueil, ce que nul n'aurait voulu faire à sa place. Aux heures de la tentation, cette même tendance de son caractère le jetait facilement dans la voie du crime tant il se plaisait à planer au-dessus des humains parmi lesquels il était condamné à vivre, dût-il tomber bien au-dessous d'eux à la suite d'un imprudent essor ; tant il avait à cœur de se distinguer, soit en bien, *soit en mal*, de quiconque partageait ici-bas sa condition mortelle, cette condition qui lui inspirait le plus souvent tant de dégoût. En un mot, c'était dans son *cœur*, mais non pas dans sa tête (c'est-à-dire dans son affectivité, non dans sa pensée claire) que résidait la source de sa *démence*. Rarement on le voyait s'égarer dans ses discours ; *rarement* il dévoilait ses secrètes impulsions de manière à choquer ses auditeurs ; rarement, mais quelquefois, pourtant ! — Arrêtons-nous sur ce trait qui achève de dessiner sous nos yeux le byronien typique, celui dont tous les autres héros du poète seront plus ou moins les pareils parce que tous reflètent pareillement la personnalité de leur créateur.

Quels fruits devait porter dans la vie du lord ce morbide besoin de se distinguer du vulgaire, de devenir *autre* que ses semblables, à quelque prix que ce fût? Il avait revêtu chez lui, de façon précoce, cette forme spécifiquement romantique qui est le culte de *l'outlaw*, ou du bandit pittoresque. Schiller avait mis les « brigands » à la mode quelques années avant la naissance de Byron. Au seuil de l'adolescence, celui-ci eut l'occasion de lire en anglais une nouvelle imitée de l'allemand qui le frappa si vivement qu'il l'a paraphrasée, beaucoup plus tard, dans sa médiocre comédie intitulée *Werner ou l'Héritage*. Son Werner n'est guère qu'une réédition de Karl Moor, le chef des brigands de Schiller, et l'écolier d'Aberdeen projetait déjà de marcher quelque jour sur les traces de ces attrayants personnages. « Tôt ou tard, disait-il à ses com-
« pagnons de jeu, je lèverai un corps de troupe, les hommes
« en seront habillés de noir et montés sur des chevaux
« noirs. On les appellera *les noirs de Byron* et vous enten-
« drez parler de leurs exploits ! » Le héros de la *Fiancée d'Aby-*

dos, celui du *Corsaire*, enfin celui de *Lara* ont une destinée de cette sorte. « Si je vis dix années encore, écrit le poète « à Moore en 1817, vous verrez pourtant que tout n'est « pas fini pour moi, je ne dis pas en fait de littérature, car « cela ne compte pour rien à mes yeux, et, si étrange que « cela vous paraisse, *je ne crois pas que ce soit là ma voca-* « *tion véritable !* Mais vous verrez que, le temps et la for- « tune aidant, je ferai quelque chose ! » Champion volontaire de l'indépendance grecque, rêva-t-il de restaurer à son profit l'Empire d'Orient, ainsi qu'on l'a prétendu ? C'eût été une assez plausible invasion de ses facultés poétiques dans la sphère de son activité pratique. Mais, quoi qu'il en soit, son expédition de Morée fut assurément une lointaine conséquence de ses ambitions enfantines, et ses sauvages gardes souliotes de Missolonghi, une transposition approximative des « Noirs de Byron » dans le domaine du réel.

Il arrive néanmoins trop souvent dans la vie que nos semblables se refusent à nous procurer, par leur coopération disciplinée, la puissance. Alors, et de temps immémorial, l'esprit humain s'est-il accoutumé à tendre vers les satisfactions du pouvoir par l'alliance avec l'Au-delà puissant, avec Dieu, garant de l'ordre social, s'il paraît disposé à répandre sa grâce et quelque chose de sa force sur l'ambitieux qui l'en adjure ; sinon, et à défaut du Principe bon qui se dérobe, avec les Esprits ses adversaires, avec les artisans du mal social, avec ceux que le christianisme a nommés diaboliques. Cette dernière alliance peut se conclure explicitement par le pacte, selon la conception trop matérialisée du moyen âge qui se reflète dans le Faust de Gœthe ; ou bien, comme les héros byroniens le préfèrent, se manifester par de simples relations de parité ou d'analogie, se réduire à des conseils donnés et à des exemples fournis par l'Archange révolté. — Voyons cette conception mystique se glisser de bonne heure, puis mûrir avec les années dans l'esprit de Byron.

Nous avons déjà dit l'influence du séjour de Newstead sur sa pensée enfantine au lendemain de la mort de son grand-oncle. Sa patrie, la légendaire Ecosse, où chaque castel, presque chaque carrefour possède son fantôme familier avait bercé son enfance de fantastiques traditions. De

nos jours encore, comme jadis dans la Thessalie d'Apulée, les revenants s'y mêlent aux vivants et ce sont les témoignages venus de ces montagnes qui grossissent surtout les archives de la célèbre Société britannique pour les recherches de psychologie, à laquelle Crookes, Lodge, W. James, et autres néomystiques ont demandé leurs arguments philosophiques. — Byron, nous dit son ami Moore, n'était pas exempt de superstition parce que les leçons de sa mère avaient profondément imprimé dans son cerveau une telle conception de la vie. Mrs. Byron croyait en effet aveuglément aux prodiges de la seconde vue et les étranges récits qu'elle faisait de cette faculté mystérieuse étonnèrent maintes fois ses amis anglais, doués d'une crédulité moins robuste. En 1803, à quinze ans, le jeune George dit un soir en toute gravité à Mary Chaworth, l'objet de sa flamme juvénile : « La nuit « dernière, en m'en retournant à Newstead, j'ai vu un « *bogle !* » Ce terme écossais équivaut à celui de revenant ; et il refusa de retourner coucher ce soir-là dans sa demeure seigneuriale. — Aux dernières pages de son *Don Juan*, il a mis en scène le fantôme traditionnel de cette antique abbaye de Newstead, le *moine* obstiné qui ne voulut pas quitter le monastère lorsque Henri VIII le sécularisa au profit de son fidèle, sir John Byron, et qui, depuis lors, n'a cessé de s'y montrer dans les circonstances solennelles, comme la Dame blanche sur les tours du château d'Avenel : esprit non point protecteur et propice toutefois, mais plutôt funeste et menaçant, en raison de la spoliation dont ses frères en religion ont été les victimes de la part des chevaliers Byron : aussi le sixième baron de ce nom a-t-il ajouté en note à ce passage de son grand poème d'âge mûr : « Pour certaines raisons, « ma croyance aux fantômes est sérieuse. Je suis con- « vaincu qu'il est un lieu où les revenants font leurs « apparitions. Quel est ce lieu? Je ne le dirai point, car « je souhaiterais plutôt d'en pouvoir perdre le souvenir. »

Ce lieu-là, c'est Newstead, à n'en point douter, Newstead où, durant les années de son adolescence, le nouveau seigneur de la gothique abbaye crut pouvoir jouer impunément avec des souvenirs funèbres qui l'effrayaient et l'attiraient tout ensemble. De ces folies, dont il est difficile de pénétrer le caractère exact, naquit la tenace

légende des « orgies » du Nottinghamshire, légende qui pesa de quelque poids dans la balance, lorsque l'opinion anglaise eut à se prononcer sur l'existence intime du lord écrivain, peu de temps après le mariage malencontreux de celui-ci. Là, avec ses camarades de Harrow et de Cambridge, au milieu de sa ménagerie d'animaux familiers, le jeune châtelain buvait le vin de Bourgogne dans un crâne humain : geste symbolique qui fut recueilli avec piété par sa postérité spirituelle au temps du romantisme français, comme on le sait. Les convives de ces festins nocturnes s'affublaient de cagoules monacales ; ils évoquaient sans doute, en termes éloquents, les hôtes anciens de ces murailles. Après quoi, la réaction qui succède à l'ivresse leur procurait des visions pénibles. Pour sa part Byron contait que la nuit une figure noire et sans forme distincte venait parfois le visiter dans son lit ; puis, après l'avoir quelque temps contemplé avec des yeux de flamme, semblait se replier sur elle-même et se résorber dans l'air ! Un mois avant sa néfaste décision conjugale, à l'heure la plus agitée de sa carrière passionnelle, il crut voir le Moine-fantôme en personne. De là les hallucinations de Manfred et cette hantise de l'apparition fatale qui est un des caractères de la poésie byronienne, comme de tout mysticisme diabolique au surplus.

§ 5. — *L'état d'esprit de Childe Harold.*

Ainsi disposé par la nature et par l'éducation, Byron débute dans la vie par une triple blessure affective qui le frappe aux points les plus vulnérables de son tempérament, à la fois émotif et orgueilleux : déception passionnelle, artistique et sociale.

Il a éperdument aimé miss Mary Chaworth, la petite-fille de ce Chaworth qui avait été la victime de son irascible grand-oncle. Mais la jeune personne a dédaigné ce collégien gras et timide ; elle lui a préféré un vigoureux chasseur de renards, haut en couleur, assuré dans ses propos, un certain Musters qu'elle épousera peu après en lui apportant le nom de Chaworth ; et George de rester navré jusqu'au fond de l'âme par cette décep-

tion humiliante. C'est une aventure analogue à celle dont naquit le *Werther* de Gœthe ; mais le grand seigneur britannique, au fond dédaigneux du métier des lettres, ne sait pas guérir ses blessures affectives en y cherchant matière à de profitables succès artistiques, comme a fait le jeune bourgeois de Francfort. De sa désillusion de jeunesse, il a eu la pudeur de ne pas tirer sans retard un roman ; il est vrai que certains critiques contemporains y veulent voir la source secrète et constante de son inspiration poétique ; nous discuterons plus loin cette thèse qui ne nous paraît exacte que dans une très faible mesure.

Peu après, il publie ses premiers vers, les *Heures de paresse;* et, tout aussitôt, dans le périodique le plus influent de la Grande-Bretagne, la *Revue d'Edimbourg*, son œuvre est traitée avec le plus insultant dédain. Sa blessure d'amour-propre est cruelle ; il en trahit la profondeur par l'amertume de la riposte, par cette satire cinglante qu'il intitula : *Poètes anglais et Critiques écossais.* Mais son indignation a servi son inspiration comme le constatait déjà le dicton latin et, cette fois, l'applaudissement retentit, spontané, unanime, trop tard pour le réconforter toutefois, car il a déjà fui, ulcéré, vers l'Orient méditerranéen.

Enfin, lors de sa majorité, sa situation sociale vraie se révèle soudain à lui comme n'étant nullement en rapport avec ses prétentions nobiliaires ou même avec ses privilèges légaux. Jusque-là, le caractère difficile et l'apparente inculture de sa mère ne lui avaient donné pour familiers (sauf quelques relations de collège) que des gens de modeste condition, des flatteurs ou du moins des complaisants. Et, d'autre part, les médiocres souvenirs laissés par les récents représentants de son nom faisaient de lui comme un étranger dans le sein de cette noblesse anglaise dont il se considérait pourtant, à bon droit, comme un des représentants les plus qualifiés. Or cette situation anormale fut soudain rendue concrète à ses yeux par un fait que nous a raconté Moore. Lorsqu'il eut atteint l'âge de prendre séance à la Chambre des Pairs, il voulut accomplir les formalités nécessaires à l'exercice ultérieur de ses droits parlementaires ; or son tuteur noble, lord Carlisle, avisé par lui d'un si légitime

désir, fit le plus froid accueil à cette ouverture. Au lieu de proposer son patronage et son appui au jeune lord, il lui envoya une note sèche et technique sur la façon de procéder en semblable occurrence. Il refusa même de donner personnellement au Chancelier de la Couronne *aucun détail sur la famille* de son parent ; car on chicanait ce dernier à propos du mariage de son grand-père, l'amiral Byron, dont il avait quelque peine à fournir la preuve authentique. Au total George résuma son impression vis-à-vis de sa mère en lui écrivant que le comte de Carlisle avait agi d'une manière « infâme » à son égard, en cette circonstance solennelle de sa vie.

Il se présenta donc à la barre de la Chambre haute, le 13 mars 1809, dans un état d'isolement auquel un homme de son rang *ne s'était jamais vu réduit en pareille occasion*, nous dit Moore. N'ayant pu trouver un seul lord pour l'introduire ou du moins pour l'accueillir, il ne dut qu'au hasard d'être accompagné jusqu'au seuil de la salle des séances par un parent très éloigné, un M. Dallas, qui lui était complètement inconnu un an auparavant : « Je m'aperçus, a écrit depuis cet unique « témoin de la scène, qu'il sentait vivement la fausseté « de sa situation et je partageai ses sentiments. On lisait « sur son visage l'indignation combattue par la morti- « fication. Il me parut encore plus pâle que d'ordinaire ! » Aussi toucha-t-il à peine la main du chancelier d'Angleterre qui le reçut avec quelques formules de courtoisie et il expliqua ensuite la raideur de son attitude par le souci de sauvegarder la liberté de ses opinions.

Nous avons indiqué déjà que ces blessures réitérées de son amour-propre étaient faites pour l'engager dans la voie morale sur laquelle Rousseau lui avait montré le chemin. Aussi bien les traits de caractère qui invitent à rapprocher ces deux hommes ont-ils été dès longtemps constatés et signalés par les observateurs perspicaces, puisque Byron a été surnommé de son vivant « le Rousseau des Anglais. » Nous avons dit que sa mère, Mrs. Byron, eut le mérite, assez inattendu, d'avoir remarqué la première cette ressemblance entre deux êtres d'ailleurs si différents par le cadre et par les conditions de leur existence. « Avant que j'eusse vingt ans, a écrit le « lord en personne, ma mère voulait absolument que je

« ressemblasse à Rousseau. Mme de Staël en disait *autant* « en 1813 ! » Et l'on sait si cette dernière parlait en connaissance de cause ! « Enfin, ajoute-t-il, il y a quelque « chose comme cela dans la *Revue d'Edimbourg*, dans un « article écrit sur le quatrième chant de *Childe Harold !* » C'est en effet dans ce chant, postérieur de quelques années à la publication des premiers, que Rousseau est célébré par le poète avec une piété toute filiale. — Toutefois Byron n'accepte pas le rapprochement qui s'est imposé à tant d'observateurs diversement qualifiés : sur vingt points de détail, il souligne des divergences entre la destinée du citoyen de Genève et la sienne ; et cela sans grand effort, comme bien on pense, puisque patrie, éducation, situation les séparent. Mais l'essentiel de la personnalité ne réside pas dans ces contingences, et, dès le 7 octobre 1808, il avait répondu aux suggestions de sa mère : « Je ne sache point que je ressemble à Rousseau. « Je n'ai nulle ambition de rappeler un si illustre fou. « Mais ce que je sais, c'est *que je vivrai à sa manière*, et « le plus solitairement qu'il me sera possible de le faire ! »

Tel est le programme qu'il commença d'exécuter quelques semaines plus tard, au printemps de 1809, par son long et lointain voyage oriental. Dans quel état d'esprit se mit-il en chemin? Il faut le demander aux beaux vers du premier chant de *Childe Harold :* on y apprend que jadis vécut en Albion un jeune seigneur pour qui la vertu restait sans attrait, qui passait le jour dans les plus honteux désordres avant d'affliger les oreilles de la nuit par la plus scandaleuse gaîté. Il avait connu de pires disgrâces que celles qui procèdent de l'adversité, car il avait senti de bonne heure *le dégoût qui naît de la satiété* en toutes choses. Sa bien-aimée s'était refusée à lui, trop heureuse au surplus d'échapper par cette résolution à un homme dont les embrassements eussent été capables de souiller la Chasteté en personne et qui l'aurait abandonnée sans retard pour courir à des satisfactions vulgaires. Parfois, une larme semblait se glisser sous sa paupière quand il évoquait ce passé de désordres et de déceptions, mais l'orgueil venait aussitôt figer les pleurs dans son orbite. Désespérant de réveiller en lui la fibre du plaisir, il en venait à souhaiter les émotions de l'infortune. — C'est ici le « Levez-vous, orages

« désirés ! » de René. — Enfin, pour changer à tout prix le cadre de sa triste existence, il n'eût pas reculé devant un voyage au séjour terrifiant des morts !

Childe Harold évoque alors, en des vers admirables, le souvenir du manoir de ses pères dont il vient d'abandonner pour longtemps le séjour : vénérable et vaste édifice, monastique retraite qui se trouve, dit-il, prostituée désormais aux moins nobles usages puisqu'entre ses murs où la superstition papiste a fait autrefois son repaire, on entend maintenant rire et chanter les filles de Paphos. Et voici la confidence des heures sombres qui furent la rançon de ces heures folles. Parfois, nous dit le poète, le reflet d'une étrange angoisse passait sur le front de Harold au milieu des plus bruyants transports de son apparente gaîté. L'on eût dit, en de tels moments, que sa conscience se sentît soudain troublée par le souvenir de quelque haine mortelle ou de quelque passion sans espoir. Cette interprétation était-elle justifiée, cependant? C'est ce que tout le monde ignorait dans son entourage et ce, qu'au surplus, nul ne se préoccupait de savoir, car son âme n'était pas de celles qui, naïves et sans art, semblent disposées à s'épancher pour soulager leur douleur.

Son fardeau était encore alourdi par ce mutisme. Jeune et charmant, comme il l'était, il trouvait néanmoins au fond de ses jouissances les plus exquises une amertume indicible ! Le vice, qui creuse de ses mains sa propre tombe, avait dès longtemps et pour toujours enseveli ses espoirs de bonheur ; victime de la satiété, une sombre haine de la vie avait, sur son front livide, tracé la sentence de Caïn le Maudit. Comment sourire encore quand on succombe sous le poids de sa destinée terrestre? — Aussi lorsque Harold rime l'*Ode à Inès* qui figure vers la fin du premier chant de son *Pèlerinage*, est-ce afin de secouer le cruel *démon qui l'oppresse ;* et le morceau est de couleur assez infernale en effet, car on y trouve décrit l'ennui sans trêve, la tristesse fatale, l'obsession démoniaque dont le Childe se sent poursuivi en tous lieux, parce que l'enfer est au fond de son cœur.

Voilà la première esquisse du type byronien, type de névrosé lypémaniaque ou de mystique diabolique en

germe. C'est ainsi que s'exprimait, durant sa visite aux pays du soleil, la personnalité seconde de Byron : pour lui seul dans le principe, à vrai dire, car il projetait de garder ces beaux vers en portefeuille et de publier à son retour une médiocre imitation ies satires d'Horace. Mais son parent Dallas, dont nous avons déjà rencontré le nom, l'amena, non sans peine, à se présenter plutôt devant le public avec cet éclatant *Childe Harold* qui le fit célèbre en une heure. Toutefois, — et le trait est à retenir, — il redoutait fort à ce moment qu'on ne lui attribuât les sensations que son héros avait décrites ; tant il se sentait, dans sa personnalité consciente, différent du singulier « démon » qui s'exprimait malgré lui dans ses vers ! Mais le manuscrit qu'il entendait d'abord réserver pour lui seul nommait son héros *Childe Burun*, du nom de son premier ancêtre sur le sol anglais, Ralph de Burun, compagnon de Guillaume le Conquérant ; et, quoiqu'il eût modifié ce nom révélateur, ce fut bien comme une confession à peine voilée que ses lecteurs interprétèrent son œuvre : conviction qui ne nuisit aucunement à son succès, bien au contraire.

Pourtant, après son retour, et avant l'éclat de ce succès, quelques semaines se passèrent qui furent pour lui profondément moroses. Il venait de perdre sa mère qu'il ne put revoir avant sa fin. Ses affaires se trouvaient embarrassées à ce point que son tapissier opérait une saisie dans son château de Newstead pour se couvrir d'une créance de quinze cents livres sterling. Indifférent à toutes choses, isolé plus que jamais et sans désir réel de voir cesser cet isolement, le corps affaibli par les fatigues de son expédition lointaine et par les fièvres de l'Orient, il se sentait malade et chagrin. La violente satire qu'il avait écrite avant de partir non seulement contre les critiques de ses premiers vers, mais encore contre toutes les autorités sociales de son pays, avait eu son heure de vogue. Il la trouvait oubliée de tout le monde, dit-il, *sauf de ceux qu'elle avait offensés* ! Et tel est l'ordinaire résultat de semblables factums. Aussi se sentait-il devenir nerveux comme une petite maîtresse : « En vérité, je suis bien malheureux, écrit-il « alors dans son journal. Je passe mes jours dans l'in- « différence, mes nuits dans l'insomnie ; je vais très

« rarement dans le monde, et, quand on vient me trouver, « je m'enfuis. Je crois que je finirai par mourir fou ! » Quelle diversion imprévue et puissante pourra le tirer de sa noire humeur?

CHAPITRE II

UNE AMÉLIE QUI N'A PU SE RÉFUGIER AU CLOITRE.

Les deux premiers chants de *Childe Harold* paraissent en librairie le 5 mars 1812. Dès le lendemain, lord Byron est l'homme à la mode, bientôt le « lion » de la *season* londonienne. Pour peu de temps toutefois, car il écrira plus tard sur un ton de dédain affecté : « Pendant mon « *règne* du printemps de 1812, je n'ai regretté qu'une chose, « ç'a été de le voir durer six semaines au lieu de quinze « jours, et j'ai abdiqué avec grand plaisir ! » Il ajoute que le couple Edgeworth, père et fille, puis l'année suivante, Mme de Staël, échappée enfin de Coppet, et les Cosaques victorieux de Napoléon le détrônèrent, en monopolisant à leur tour les attentions de la haute société britannique.

Il n'en avait pas moins pénétré de vive force au cœur même de cette société exclusive, qui l'avait d'abord tenu à distance, et il n'en fut jamais entièrement exclu depuis lors. Toutefois cet hommage tardif et contraint ne put, si nous en croyons son ami Moore, apaiser sa rancune ou plutôt son appétit de vengeance à l'égard du genre humain tout entier. En effet nous le trouvons bientôt revenu à l'état d'esprit de Childe Harold, ou même à celui de Tibère, dont il projettera plus tard de chanter la sinistre misanthropie : « Je crois, écrira-t-il alors, que « je pourrais tirer quelque chose du sombre isolement « de ce tyran vieilli, et même de son séjour à Caprée, « en adoucissant quelques détails et en soulignant *le « désespoir qui a dû le conduire vers ces vicieuses distrac- « tions*. Seul un noir esprit, torturé par la désespérance, a « pu recourir, pour se libérer, à ces solitaires horreurs ! »

Il semble aujourd'hui trop vraisemblable que, peu de mois après son succès littéraire, mondain et même passionnel de 1812, — ce fut le temps de ses amours avec la fantasque Lady Caroline Lamb, — il eut, de son côté

recours à de « solitaires horreurs » pour se procurer ces agitations puissantes de crainte et de satisfaction alternées qui, seules, réussissent à galvaniser les systèmes nerveux épuisés. Nous n'abordons qu'à regret cette partie de notre enquête psychologique sur les ressorts secrets du mysticisme romantique ; mais, dans cette crise passionnelle obscure, réside sans nul doute le secret de l'œuvre byronienne, de sa puissance de contagion européenne et par conséquent des ultérieures destinées de la religion rousseauiste dans le monde.

I. — *Augusta Byron-Leigh et son rôle dans la destinée de son frère.*

Avant 1813, on ne peut guère discerner dans la vie affective de Byron autre chose de suspect que certaines anomalies probables de la sensibilité sur lesquelles nous ne nous arrêterons pas (1). Mais au printemps de cette année qui vit l'entier épanouissement de son génie avec la publication ou la conception de ses œuvres maîtresses, *le Giaour, la Fiancée d'Abydos*, *le Corsaire*, il semble, à scruter attentivement le texte de ces chants illustres, qu'un nouveau sujet d'agitation et de remords se soit introduit dans sa vie. — Rappelons, avant d'aller plus loin, que son père, le prodigue et léger capitaine Byron, avait séduit, enlevé, puis épousé en premières noces, après qu'elle eut obtenu des tribunaux le divorce, une grande dame écossaise, la marquise de Carmarthen. De ce mariage — antérieur à celui qu'il contracta par la suite avec miss Gordon de Gight, — l'officier avait eu une fille, Augusta Byron, laquelle fut élevée dans sa famille maternelle, puis mariée très médiocrement au colonel Leigh. Elle ne connut qu'assez tard son demi-frère, sensiblement plus jeune qu'elle, mais l'affection qui se noua dès lors entre eux prit bientôt un caractère extrêmement intime ou même

(1) On en trouve la trace dans certains vers de ses *Heures de paresse* qui rappellent les sonnets de Shakespeare et dans certaines bizarreries de sa jeunesse ; puis encore dans un legs, fort singulier, du testament qu'il rédigea au retour de son voyage oriental ; ses biographes ont expliqué ces diverses étrangetés par des arguments qui supposent quelque naïveté chez leurs lecteurs.

passionné, car Mrs. Leigh devint la confidente et comme la directrice spirituelle de lord Byron. Conformément à la probable loi d'hérédité que nous avons énoncée plus haut, Augusta devait ressembler à son père : elle avait, dit-on, dans le caractère quelque chose d'aimable, de facile à vivre qui la distinguait à son avantage de sa belle-mère, la seconde Mrs. Byron. De celle-ci, George tenait, au contraire, l'affectivité effrénée dont nous avons déjà fourni quelques preuves.

Indiquons encore que Mrs. Beecher Stowe, cette Américaine auteur du roman fameux contre l'esclavage qui s'intitule *La Case de l'oncle Tom*, visita l'Angleterre vers le milieu du XIXe siècle, y connut lady Byron dans sa vieillesse, recueillit ses confidences et osa la première imprimer que l'affection de George pour sa sœur Augusta était devenue une passion illicite. Mais cette affirmation, alors insuffisamment appuyée de preuves, fut aussitôt écartée (non pas réfutée) par les dévots de ce que nous appelons volontiers l'hagiographie romantique, disposition d'esprit mystique qui restera l'un des caractères du XIXe siècle rousseauisé : elle n'a, pour ainsi dire, pas laissé de traces dans les études byroniennes jusqu'aux premières années du XXe siècle. C'est ainsi que la comtesse d'Haussonville, née Broglie, ayant étudié avec soin et conté fort agréablement la vie du poète quelque vingt ans après les révélations de Mrs. Stowe, n'y fait pas la plus lointaine allusion. L'ouvrage considérable et fort érudit de M. Estève sur *Byron et le romantisme français*, qui est de 1907, n'en tient pareillement aucun compte. Et pourtant, dès 1905, avait paru sous le titre d'*Astarté*, — c'est le nom de la mystérieuse héroïne du poème de *Manfred*, — et sous la signature de lord Lovelace, petit-fils de Byron par sa mère, une ample étude sur ces faits, étude qui fournit, selon nous, à tout esprit de bonne foi des preuves irréfutables de l'assertion de lady Byron et de sa confidente américaine.

La publication de lord Lovelace eut aussitôt son écho dans les revues allemandes, bien qu'elle ait été retirée du commerce de la librairie peu de temps après son apparition, car l'entourage de l'auteur lui avait sans doute fait comprendre, un peu tard que son rôle n'était pas de défendre, par des arguments à ce point scabreux,

la mémoire de sa grand'mère aux dépens de celle de son aïeul. Mais un certain nombre d'exemplaires d'*Astarté* n'en avaient pas moins circulé dans le public et Augustin Filon, si versé dans la littérature anglaise contemporaine, a pu donner à la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1912, sous ce titre significatif, *le Crime de lord Byron,* un résumé de ce livre révélateur et ses conclusions personnelles sur l'état de la question à cette date. Nous nous aiderons fréquemment de son travail dans l'exposé des faits que nous allons entreprendre à notre tour.

Donc, au printemps de 1813, le poète s'enferme dans sa résidence de Newstead, renonçant à un voyage qu'il avait accepté de faire en Italie avec lord et lady Oxford. Quelques mois plus tard, au début de 1814, il commet l'étrange imprudence d'annoncer à quelques amis qu'une femme va mettre au monde un enfant dont il est le père. Si cet enfant est une fille, ajoute-t-il, elle recevra le nom de Médora, celui de l'héroïne du *Corsaire* qu'il vient de donner au public avec le plus éclatant succès. Or, en avril 1814, Mrs. Leigh, déjà mère de nombreux enfants, le devient d'une petite fille qui est aussitôt nommée Médora. — Nous dirons plus loin que la maternité réelle d'Augusta Byron a été contestée et qu'on a bâti tout un roman sur l'hypothèse d'une supposition d'enfant dans cette circonstance. — Pourtant les intimes du poète s'étonnent seuls à ce moment; mais ils commencent peut-être à répandre quelques rumeurs fâcheuses.

Parmi ceux-là se distingue sans doute lady Caroline Lamb qui aime toujours Byron, qui se sent délaissée de lui et subit tous les tourments de la jalousie. Cependant l'opinion ne s'émeut pas encore, car il est assez naturel, après tout, que la nièce du grand écrivain reçoive un nom auquel il vient de donner la célébrité. — Indiquons ici que cette enfant était réservée à une destinée lamentable dont on trouvera le détail, à la fois honteux et navrant, dans l'article de Filon. Lord Byron fut son père, même à l'avis des historiens qui présentent Mary Musters Chaworth comme sa véritable mère : elle hérita trop évidemment de ce père le défaut de sens moral et l'incapacité de contrôle sur les élans de sa personnalité affective,

2. — *Confidences poétiques involontaires en 1813 et 1814.*

Nous avons déjà fait pressentir que le poète de *Childe Harold* eut grand'peine à contenir pendant toute cette période de sa vie la démangeaison d'aveux qui agitait sa personnalité seconde, et que, sous la forme du vers seulement, il parvenait à masquer jusqu'à un certain point ces aveux involontaires. Recueillons donc, dans les chefs-d'œuvre à cette heure réalisés coup sur coup par son exaltation passionnelle extrême, les probables échos des agitations de son âme. — Le premier poème qu'il ait publié après son *Pèlerinage*, c'est *Le Giaour*, qui parut en mai 1813. Or, soit pendant le cours de l'impression du livre, soit dans les éditions qui se succédèrent rapidement après la première, Byron augmenta son œuvre de cinq cents vers environ, c'est-à-dire de plus du tiers de l'ouvrage total. Parmi ces additions de la dernière heure, dont on aura soin de remarquer la date, se trouvent les pages qui décrivent le remords dans l'âme du Giaour et ce sont celles-là qui seront, pour nous, suggestives.

Rappelons que ce mot de giaour est un terme de mépris par lequel les musulmans désignent les chrétiens, véritables idolâtres à leurs yeux. Celui que chante Byron est un jeune Vénitien, qui, séjournant dans la Morée, a conçu un violent amour pour l'une des femmes du riche Turc Hassan, la belle Léila. L'intrigue a été découverte : la coupable fut aussitôt enfermée dans un sac et noyée, selon l'usage oriental à cette époque. Le Giaour a pu s'enfuir en toute hâte, mais il brûle du désir de venger sa bien-aimée. A cet effet, il réunit une troupe de Klephtes ou brigands sans scrupules ; il attaque alors Hassan sur la grand'route et le tue en combat singulier pendant que ses compagnons dispersent l'escorte du voyageur. On voit que l'anecdote est aussi banale que violente et relevée seulement par la mise en scène orientale qui en fait tout le ragoût.

A ce récit, déjà fort truculent, le poète ajouta au dernier moment, comme nous l'avons dit, et développa encore par la suite un épilogue qui nous paraît tout à

fait incompréhensible s'il ne traduit pas des sentiments personnels, avides de se manifester au dehors à tout prix, sous un déguisement protecteur. Ces vers décrivent les remords du Giaour qui, après avoir puni Hassan de sa barbarie, s'est réfugié parmi des moines grecs, des « caloyers » pour s'y livrer à la plus rude pénitence. Mais, pourquoi ces remords, grand Dieu ? Pourquoi cette expiation absolument disproportionnée à son objet ? Est-ce donc un crime impardonnable pour un jeune Italien que d'aimer une belle infidèle, esclave d'un odieux tyran, puis, celle-ci ayant été cruellement mise à mort, de venger son trépas sur le coupable de cet assassinat légal ? Voyons pourtant sous quels traits véritablement sataniques nous est présenté, après ces événements, l'amoureux qui en a été le héros. Le regard qui brille sous sa cagoule de moine a quelque chose de sombre ou de surnaturel et tout son passé se trahit dans la flamme que darde cet œil, dilaté par la vision intérieure de ses forfaits. On découvre en ce regard quelque chose d'inexprimable qui annonce une âme indomptée, hautaine, faite pour la domination et consciente de sa force native. Rarement il condescend à sourire, et, quand un sourire passe cependant sur ses traits contractés, c'est une sorte de rictus qui exprime toute l'ironie de la souffrance inavouée ; on voit alors avec épouvante sa lèvre pâle se soulever, trembler un instant, puis retomber à l'immobilité comme si c'était, cette fois, pour jamais !

Pourtant l'expression terrifiante de son visage n'est pas tellement immuable que le bien n'y vienne briller par éclairs au sein du mal, trahissant une âme que n'a point entièrement dégradée les crimes dont elle s'est rendue coupable. Le vulgaire n'aperçoit en lui que l'aspect sinistre, reflet de ses transgressions audacieuses et de la réprobation méritée qui les punit ; un observateur plus attentif saurait découvrir sous ces apparences déplorables une âme noble, une naissance illustre ! Quoique départis en vains, quoique altérés par la douleur et souillés par le crime, de tels dons parlent en faveur de celui qui les a reçus. — Et voilà, dessinée de façon plus précise et plus insistante désormais que dans *Childe Harold*, l'attitude *fatale*, l'allure *d'archange déchu* qui est proprement le sceau du byronisme. « Saints du ciel, écartez-le du sanctuaire,

« ajoute en effet le poète, car la colère divine pourrait « se manifester à son égard par quelque effrayant pro- « dige ; si, en effet, *l'esprit des ténèbres décida jamais « d'emprunter la forme humaine,* c'est assurément celle-là « qu'il a dû revêtir ! Car une telle physionomie n'ap- « partient ni à la terre ni au ciel ! »

Enfin le Giaour lui-même donnera cours en ces termes aux sentiments inouïs qui le torturent, sans qu'on en puisse aucunement pénétrer le motif : « Je ne sais point « parler la langue des amants transis, encenser la beauté « et bénir les chaînes dont elle nous charge. Mais si l'alté- « ration subite des traits du visage (rappelons-nous « ici ce que Byron nous a dit de ses propres crises de « violente émotion), si les veines brûlantes, les lèvres « convulsives et pourtant incapables de plaintes, si un « cœur toujours près d'éclater, un cerveau sans cesse en « démence, des actes hardis, un fer vengeur, si tout cela « peut être indice ou symptôme d'amour, eh bien, voilà « la sorte d'amour qui fut la mienne ! »

A la rigueur, ces lignes brûlantes pourraient évoquer la passion et la déception ancienne du poète dans ses rapports avec Mary Chaworth, mais devons-nous en penser autant de celles qui suivent? « Qu'on ne s'étonne « pas si ceux qui ont perdu le bonheur dans le présent et « l'espoir dans l'avenir ne peuvent plus lutter paisible- « ment contre la douleur, si, dans leur emportement, « ils accusent leur destinée, et si, dans leur frénésie, ils « *commettent ces actes terribles* qui ne font qu'ajouter à la « souffrance... Oui, quand même je serais disposé à prendre « en considération tes pieux discours, ce qui est fait, peux- « tu donc le *défaire*?... Ce n'est pas le paradis que je veux, « mais seulement le repos ! » Comment expliquer ces véritables convulsions de la conscience torturée par un souvenir indicible?

Quelques mois encore, et voici paraître, en décembre 1813, *la Fiancée d'Abydos* : « Je crois, a écrit Byron dans « son *Mémorandum* le plus fameux, celui des dernières « semaines de cette année fatidique, je crois que je me suis « sauvé la vie en composant *Zuleika*. (C'était le titre « d'abord choisi pour cet ouvrage), car *je ne l'ai entrepris « que pour détourner mes pensées de ce nom cher et sacré que « je ne révélerai jamais.* Et pourtant, ma main brûle d'en

« tracer les lettres ! » Puis, un peu plus loin, dans le même document, se place la phrase que nous avons mentionnée déjà : « Cela a été écrit en quatre nuits pour distraire mes « pensées de X... Sans cela, je ne l'aurais jamais composé, « et, si je n'avais fait une chose ou une autre, je serais « devenu fou à force de me ronger le cœur ! Mauvaise « nourriture ! »

Or *la Fiancée d'Abydos* raconte l'amour d'un frère pour sa demi-sœur du côté paternel ! Du moins en est-il ainsi dans la conviction des deux amants et pendant tout le premier chant du poème ; au cours du second, nous apprendrons qu'il s'agissait, en réalité, de cousins germains d'abord trompés sur la véritable extraction de l'un deux. — Rappelons en effet que le féroce pacha Giaffir a fait assassiner son frère, puis a élevé son neveu Sélim à ses côtés en se faisant passer aux yeux de l'enfant pour son père, afin qu'une pensée de vengeance ne puisse jamais surgir dans l'esprit de cet orphelin. Selim aimera bientôt la belle Zuleika, fille de Giaffir, qui lui rendra son amour et tous deux croiront d'abord s'aimer d'une affection fraternelle. Mais, devant la menace d'un grave péril qui menace Sélim, Zuleika sent qu'elle l'aime en époux désiré. Heureusement la vérité se révèle à temps pour justifier aux yeux des deux jeunes gens le penchant de leurs cœurs. Mais le choix d'un pareil sujet en de telles circonstances ne donne-t-il pas singulièrement à réfléchir?

En janvier 1814, est publié *le Corsaire* dont il fut vendu, dit-on, quatorze mille exemplaires en la même journée. Médora Leigh naîtra trois mois plus tard. Comment nous est présenté cependant Conrad, le héros de ce nouveau poème? Comme un homme de solitude et de mystère une fois de plus, comme un infortuné qui a désappris, lui aussi, le sourire! La crispation continue de sa lèvre hautaine ne révèle que de méprisantes pensées et l'abîme de son âme enferme assurément des sentiments indéfinissables ou terribles. On perçoit comme un écho de l'enfer dans son rire qui soulève autour de lui des émotions de rage et de crainte ! Quand son cœur flétri se sent déchiré par le corrosif souvenir d'un passé qu'il abhorre, des impressions convulsives font perler à son front une sueur de glace. Il se sait criminel, mais regarde les autres hommes comme aussi mauvais que lui-même, les plus sages n'étant à ses yeux

que des hypocrites empressés à voiler de leur manteau ce que de moins fourbes osent étaler au grand jour. L'énigmatique Médora est sa compagne dans l'île fortifiée où sa puissance ne connaît pas de bornes et voici la significative assurance qu'il lui donne de son amour : « Ma tendresse pour toi, ma haine pour les hommes sont « tellement inséparables l'une de l'autre que *je cesse de « t'aimer si je cesse de les haïr.* Mais tu n'as rien à craindre « de ce côté, car le passé te garantit suffisamment l'avenir ! »

Au second chant, nous retrouvons Conrad prisonnier du pacha Seyd dont il a imprudemment attaqué la forteresse : il est destiné par son vainqueur à subir le supplice affreux du pal. Il médite cependant, au fond de son cachot, sur sa destinée étrange, ce qui amène sous la plume du poète une nouvelle et puissante évocation du remords. C'est, dit-il, un démon intérieur qui ne s'est pas exprimé bien clairement lors de la faute, mais qui, aussitôt le mal consommé, nous assure qu'il nous avait prévenu tout d'abord ! Trop tardive admonition ! A ce moment l'âme se voit contrainte d'embrasser d'un seul coup d'œil la multitude des souvenirs qui viennent l'assaillir en foule et débordent, par des milliers d'issues, hors de sa mémoire afin de la torturer. Elle retrouve des gestes, des paroles, des impressions jamais totalement oubliées, mais dont jamais non plus ne s'était renouvelée de façon aussi obstinée la hantise. Et la torture se poursuit de la sorte pour elle jusqu'à ce que l'orgueil, exaspéré enfin sous la blessure, se réveille de sa torpeur, arrache à l'âme ce cruel miroir et le brise ! C'est l'orgueil qui a le pouvoir de voiler le passé, comme le courage possède celui d'en braver les lourdes conséquences.

Au troisième chant, après la fin tragique de Médora, le remords parlera de nouveau au cœur de Conrad. Face à face avec lui-même, il médite une fois encore sur les fautes irrémissibles qui le suivent et sur le sort vengeur qui le menace ; il sait qu'il est trop tard pour réparer les unes et pour se soustraire à l'autre !

3. — *Mariage et catastrophe.*

Venons au mariage de Byron, si intimement lié, par ses péripéties étranges, au mystérieux amour qui le pré-

cède immédiatement dans la vie du poète et dont nous venons de faire pressentir le caractère. Vers la fin de 1812, les amis que Byron s'était faits, enfin, dans la société londonienne, par sa royauté mondaine du printemps précédent, cherchaient à le marier richement pour lui permettre de payer ses dettes et de se ranger. Une femme de mérite, à laquelle il devait rendre un public et chaleureux hommage lorsqu'elle mourut quelques années plus tard, lady Melbourne, belle-mère de cette Caroline Lamb, qui a joué tout au contraire un rôle néfaste en son existence, forma dès lors le projet de l'unir à l'une de ses nièces, Miss Mary-Anne Milbanke. Cette jeune personne était la fille unique d'un riche propriétaire foncier, sir Ralph Milbanke, et, par sa mère, l'héritière probable de la pairie et de la fortune de lord Wentworth ; un fort beau parti, en conséquence. Sondée dès ce moment sur ses intentions, elle refusa l'auteur de *Childe Harold*, mais parut s'intéresser à son progrès moral et entra même en correspondance avec lui afin de le ramener à des sentiments moins subversifs que ceux dont ses premiers écrits semblaient le reflet. Le *Mémorandum* de Byron pour l'année 1813 nous apprend qu'il la tenait en haute estime à cette heure : « Reçu, écrit-il par exemple, une jolie lettre d'Annabella « (c'est ainsi qu'il la nommait)... femme vraiment supé« rieure et très peu gâtée, ce qui est exceptionnel dans « une héritière, une fille de vingt ans, une future pairesse « de son propre chef, une enfant unique, une savante qui « n'a jamais été contrariée en rien. Elle est poète, mathé« maticienne, métaphysicienne et cependant très bonne, « généreuse, douce et n'a que très peu de prétentions. La « tête d'une autre tournerait avec la moitié de ce qu'elle « a acquis et le dixième de ce que la nature et la puissance « (sociale héréditaire) lui ont gratuitement conféré ! » N'oublions plus ce jugement encore impartial et qui est si favorable à lady Byron. Elle est en effet devenue le bouc émissaire de l'hagiographie romantique pour n'avoir pas supporté les vices de son époux ; il est bon de l'avoir vue appréciée par lui, en toute liberté d'esprit, de la sorte. Il nous paraît frappant aussi que quelques lignes plus loin, le poète revienne dans son journal sur les aventures qui se sont, dit-il, si rapidement succédé dans sa vie, au cours de l'été 1813 et qui seront plus tard

la cause de sa catastrophe conjugale. Il y parle en effet de « *nos* étranges aventures, *le seul héritage de notre famille* qui n'ait pas été diminué à notre détriment ! » Ce pluriel est significatif, sa cohéritière unique étant sa sœur, Mrs. Augusta Leigh ! Et la petite Médora ne naîtra pourtant que quelques mois plus tard. Ce n'est donc pas son adoption par Mrs. Leigh sur la prière du poète qui nous donnera la clef de ces demi-confidences.

La correspondance de direction que miss Milbanke avait entamée avec lord Byron eut pour effet de la mieux disposer à son égard ; les négociations matrimoniales furent reprises par des amis communs à la fin de 1814 et menées cette fois rapidement à bonne fin. Les lettres dans lesquelles Byron annonce ses fiançailles à ses intimes sont charmantes, car le ton en est désinvolte, badin, légèrement sceptique même, mais trahit pourtant une assez tendre émotion dans le fond. Il plaisante l'habit bleu qu'il devra revêtir pour la cérémonie nuptiale et qu'il ne peut pas souffrir ; il plaisante aussi, mais gracieusement, son futur beau-père, comme fera le gendre de M. Poirier. C'est Byron le gentilhomme qui parle dans ces pages, nullement Byron le poète, trop souvent esclave de sa Muse effrénée ; il est évident que sa personnalité seconde n'a nulle part à cette nouvelle orientation de sa vie. Par malheur elle exigera bientôt sa revanche.

On assure que, dans la chaise de poste qui emporta le jeune ménage aussitôt après la bénédiction conjugale, le mari aurait nommé sa femme « Miss Milbanke » en lui adressant la parole. Bien plus, il se serait répandu soudain en récriminations, en paroles amères qui sont aussi des paroles pour nous bien significatives : « Pourquoi ne m'avez-vous pas accepté il y a deux ans ? « Alors nous aurions pu être heureux l'un par l'autre. « *Aujourd'hui, vous avez épousé un démon !* » Assertion qu'il est permis de rapprocher d'une parole railleuse qu'il jetait au début de la même année dans une lettre à Moore : « Vous avez probablement lu quelques-unes « des attaques de la presse contre moi. *On assure que « c'est une femme qui m'a démonisé !* »

La jeune mariée, qui, en Anglo-Saxonne de bonne race, sait rester maîtresse de ses nerfs, accueille d'ailleurs avec sang-froid cette inqualifiable sortie : « Vous

« n'êtes pas, répond-elle simplement à son peu courtois « compagnon de route et d'existence, aussi mauvais que « vous croyez l'être ! » Mais la demi-confidence qui se voilait sous les stupéfiantes paroles ne pouvait être entièrement perdue pour une femme de ce caractère : cette scène, qui devait être suivie de beaucoup d'autres du même genre, lui laissa dans l'esprit, indique Augustin Filon avec perspicacité, l'impression d'une chose énorme, effroyable qui avait dû trouver place dans la vie de son époux au cours des deux années précédentes ; de là naquit en elle tout un système de soupçons ou d'obsessions qui, confirmés par l'observation quotidienne, finirent par se cristalliser dans une conviction définitive, celle dont, quarante ans plus tard, elle devait faire à Mrs. Beecher Stowe la confidence.

Quelques mois se passent toutefois sans que rien transpire au dehors des intermittentes dissensions du ménage. Le poète écrit *Le siège de Corinthe*, puis *Parisina*, dont le manuscrit fut recopié par sa femme. Mais neuf fois pendant cet intervalle d'environ un an, ses meubles sont saisis par ministère d'huissier et le désordre de ses affaires impose une situation précaire, presque gênée à lady Byron, habituée au plus large, au plus agréable train de maison. Il fréquente beaucoup le théâtre de Drury Lane dont il est actionnaire et dont il s'est même laissé nommer administrateur ; il en visite assidûment les coulisses et fait parler de ses bonnes fortunes. — Le 8 décembre 1815 naît sa fille légitime Ada Byron, qui deviendra lady Lovelace ; et, dès les premiers jours de 1816, aussitôt rétablie de ses couches, lady Byron s'éloigne de son mari pour ne jamais lui revenir !

Il a toujours affirmé qu'il ignorait *totalement* les causes d'une décision qui fut pour lui un coup de foudre ; et il est possible, en effet, que la véritable raison n'ait jamais été formulée *nettement* vis-à-vis de lui. Mais put-il n'en avoir pas le soupçon? Lady Byron avait d'abord articulé contre son mari seize griefs afin de justifier sa décision de retraite ; les hommes de loi les examinèrent et furent d'avis qu'aucun d'entre eux n'excluait la possibilité d'une reprise de la vie commune. Mais alors l'offensée se décida à formuler un *nouveau* reproche que nous ignorons et celui-là modifia du tout au tout l'attitude de

ses conseillers juridiques : il ne fut plus question de négocier un rapprochement entre les époux.

De son côté, Byron sembla d'abord disposé à revendiquer ses droits et à faire réintégrer par contrainte le domicile conjugal à la fugitive. Mais dès qu'on l'eut menacé du grief supplémentaire, il capitula sans protestation et sans délai. Sur la promesse que ce grief ne serait pas porté devant les magistrats, il signa, pour sa part, la demande en séparation, séparation qui put, dans ces conditions, être obtenue d'un commun accord et sans donner lieu à aucun débat public. Tout cela n'est-il pas significatif? — Le résultat désiré était atteint, en ce sens que le scandale fut quelque peu mitigé par ce mutisme réciproque. Nous avons dit que lady Caroline Lamb avait probablement répandu, par esprit de vengeance, mais dans un groupe restreint seulement, la même accusation que lady Byron accepta de taire. Le gros du public en resta donc, pour expliquer les événements dont il était le témoin, aux anciennes orgies de Newstead (que les commérages se chargèrent d'amplifier à ce moment), et aux échos de coulisses de Drury Lane, qui prêtaient au poète un véritable harem !

Ici se place une circonstance qui semblerait innocenter Mrs. Leigh au premier abord. Lady Byron reste quelques années en termes cordiaux et même en fréquente correspondance avec sa belle-sœur ; mais on sait aujourd'hui que ce fut sur le conseil exprès de ses avocats et afin d'arracher avec le temps à la coupable un aveu qui pouvait être utile si Byron venait à réclamer de nouveau ses droits d'époux. Attitude à nos yeux peu loyale, mais qui s'explique peut-être par celle que Miss Milbanke avait tout d'abord adoptée vis-à-vis de son futur époux après lui avoir refusé sa main : de son hérédité protestante, elle tenait le goût de la prédication et la vocation de directrice spirituelle ; sans doute crut-elle pouvoir sauver l'âme de Mrs. Leigh, après avoir échoué dans une tentative analogue sur celle de Byron. — Il semble d'ailleurs qu'après quelques mois de patience, dès le 17 septembre 1816, elle ait obtenu en effet une confession assez peu voilée de la coupable : confession que celle-ci put atténuer ou même retirer quand le temps eut fait son œuvre de prescription, mais qui n'en avait pas moins été faite.

4. — *La protestation du banni.*

On sait que, en présence de l'orage soulevé contre lui par la décision de sa femme, le poète céda la place à celle-ci et s'expatria pour toujours. Quels purent être cependant ses sentiments intimes après cet écroulement subit de son existence sociale et, pendant quelque temps tout au moins, devant la menace d'un châtiment d'opinion plus terrible encore si la vérité totale venait à être connue, si certaines paroles étaient publiquement prononcées? Ces sentiments furent ceux de la colère et de la rancune, surtout quand il se sentit à peu près rassuré sur la possibilité d'une révélation qui avait trop tardé désormais pour être encore à redouter : « On a fait de moi sans que « je l'eusse souhaité une espèce d'idole populaire, écrira- « t-il à son éditeur Murray le 6 septembre 1819. Après « quoi, sans raison ni jugement, sans autre mobile que « le bon plaisir et le caprice, ils ont renversé la statue de « son piédestal. Elle ne s'est pas brisée dans sa chute et « il semble qu'ils veuillent l'y replacer maintenant. « Mais ils n'y réussiront pas ! »

C'est surtout dans la réponse qu'il fit aux critiques du *Blackwood's Magazine*, sur les premiers chants de son Don Juan, qu'on le voit commenter ses impressions des premières semaines de 1816. — Quiconque, explique-t-il, se sent proscrit non par une faction politique ou par une décision légale, mais par l'opinion universellement exprimée de ses concitoyens, n'a plus aucune espérance d'obtenir sa grâce et doit se résigner à l'exil sans retour. — Or ce cas est désormais le sien! S'il a quitté Londres, c'est qu'on l'avait averti de ne plus se rendre au théâtre pour n'y être pas sifflé, et de n'aller point exercer ses droits de législateur à la Chambre des Pairs sous peine d'être insulté sur la route. Son plus intime ami lui a confié par la suite que, le jour de son départ, il avait appréhendé constamment qu'il ne fût l'objet de voies de fait, si la foule venait à le reconnaître dans sa voiture de poste !

Pour sa part, il jugea ces appréhensions outrées tout d'abord. Mais, dès qu'il eut franchi la Manche, il dut

reconnaître que ses familiers n'avaient nullement exagéré l'animosité de l'opinion anglaise à son endroit. A la vérité, ajoute-t-il, il n'en vint pas, comme Rousseau, à s'imaginer que le genre humain tout entier s'était conjuré pour le perdre, mais il s'aperçut que son contact était devenu odieux à ses compatriotes et il se trouva fort surpris d'avoir été condamné de la sorte sans acte d'accusation formel et sans plaidoyer défensif de sa part. Non seulement on n'articulait contre lui aucun grief bien défini (nous en savons les raisons), mais il suffisait, dit-il, qu'un bavard lui attribuât le crime le plus monstrueux pour être aussitôt cru sur parole et tenu pour fort bien renseigné ! Parvenu en Suisse, à l'ombre des monts, près de l'azur profond des lacs, il fut poursuivi et rejoint par la même réprobation unanime ; dans le salon de Coppet, une Anglaise se trouva mal en le voyant entrer ! Il franchit les Alpes, gagna la Lombardie et y retrouva des impressions analogues. C'est alors, achève-t-il, qu'il résolut de pousser plus loin encore, et, comme le cerf aux abois cherche son refuge au sein de l'onde, d'aller s'établir dans les flots mêmes de l'Adriatique, à Venise. Il connut de la sorte la vérité de cette parole que l'auteur de *Delphine* lui avait adressée lors de sa visite au Léman : « Vous n'auriez pas dû entrer en guerre « avec la société : c'est trop fort pour un individu isolé. « Je l'ai tenté moi aussi dans ma jeunesse, mais cela ne « saurait réussir ! »

Quant à lady Byron, elle s'enferma dans un silence sibyllin sur les origines de son infortune conjugale. Lorsque, peu de temps après la mort du poète, Thomas Moore eut publié son ample biographie, si riche en documents précieux, — mais non sans avoir brûlé au préalable la plupart des *Mémoranda* de son ami — la veuve de ce dernier crut devoir défendre la mémoire de son père et de sa mère, sir Ralph et lady Milbanke, contre les insinuations du panégyriste. Elle revendiqua pour elle seule toute la responsabilité des événements de 1816, mais ne prononça pas un mot de justification personnelle : « Puis-je raisonnablement m'attendre, écrivait-elle alors « à un homme de lettres qui avait parlé publiquement « à peu près dans le sens de Moore, que vous, ou tout « autre, consentiez à me croire, à moins que je ne vous

« fasse toucher du doigt les causes de ce qui s'est passé?
« *Or c'est ce que je ne puis faire !* »

Byron montra moins de réserve et ne se priva pas de récriminer pour sa part ; par exemple, dans ces morceaux fameux intitulés *Poésies familières* qu'il eut le grand tort de répandre dans le public presque aussitôt après le scandale. L'ancienne institutrice d'Annabella qui était restée sa dame de compagnie après son mariage y est accusée d'avoir fait naître la discorde entre les époux et se voit traînée dans la boue pour ce prétendu méfait par une Muse d'ordinaire appliquée à de moins vulgaires besognes. Après quoi, le poète ose l'invective directe à sa compagne : « J'ai eu bien des ennemis, mais aucun de si « néfaste que toi ! C'est ainsi que, sur la foi que t'accor- « dait l'opinion, sur la folle renommée de mon orageuse « jeunesse, sur *des choses qui n'étaient pas* et sur des « choses qui sont, tu as construit un monument *auquel* « *le crime a servi de ciment* ! Clytemnestre de ton époux « au moral, tu as immolé d'un glaive dont je ne m'étais « pas méfié ma réputation, ma paix, mon espérance et « jusqu'à cette vie plus douce qui, sans la froide trahison « de ton cœur, eût pu renaître encore de ce tombeau. « Aussitôt que tu fus entrée dans ces voies tortueuses, « cette sincérité qui distinguait ta jeunesse cessa d'ac- « compagner tes pas, et parfois, ton cœur méconnaissant « désormais ses propres crimes, l'imposture, les allégations « inconciliables entre elles, l'acquiescement à ce qui, « de manière ou d'autre, peut conduire au terme désiré, « tout cela trouva place dans ta règle de vie. Les moyens « étaient dignes du but et le but est atteint : *je n'aurais* « *pas voulu faire ce que tu as fait !* »

Bien qu'il ait affecté de détourner sa pensée de ce sombre épisode et se soit dit « saturé d'horreurs » par les incriminations de sa femme, il revenait sans cesse sur ce sujet, tout au contraire, avec les gens qu'il supposait capables de le renseigner quelque peu sur l'état d'esprit de lady Byron et sur les dispositions de l'opinion publique à son égard. Lorsque Moore vint le voir à Venise en 1819, leur principal sujet de conversation fut le naufrage de sa barque conjugale : il se déclarait avide de savoir *tout ce qu'on avait pu dire de pis* sur sa conduite ! — Hantise significative, n'est-il pas vrai ! — Enfin,

dans ses travaux littéraires de cette époque, il montrera la même préoccupation obsédante, et, par exemple, dans ce fragment de roman fantastique qu'il esquissa sur les bords du Léman dès 1816, influencé par Shelley et par Lewis ; puis, davantage encore, dans une autre ébauche romanesque (1), tracée à Venise en 1817 et envoyée par lui à Moore en septembre 1821. Là, il parle par la bouche d'un gentilhomme andalou : « Tandis que je me ren-« dais chez mon beau-père pour y rejoindre ma femme, « écrit ce personnage que sa femme vient de quitter « brusquement, on me prévint que j'y trouverais la plus « tendre des épouses et la camisole de force ! » Allusion à l'examen que lady Byron fit faire de son époux, par des médecins aliénistes après sa retraite chez ses parents. « Mon cas, poursuit l'Espagnol, fut présumé comprendre « tous les crimes possibles et même quelques-uns *impos-« sibles*. Peu s'en fallut qu'un auto-da-fé ne fût annoncé « comme résultat de l'affaire. Mais qu'on ne dise pas que « nous sommes abandonnés de nos amis dans l'adversité, « car il m'arriva tout le contraire ! Les miens se pressèrent « autour de moi pour me condamner, m'admonester, me « consoler par leur désapprobation ! Ils secouèrent la « tête, m'exhortèrent, me plaignirent les larmes aux « yeux et puis... ils allèrent dîner ! » Les lettres de Byron nous apprennent qu'il jugeait bien de la sorte la conduite de ses intimes à son égard en 1816.

Toutefois son plus terrible réquisitoire contre Annabella figure en tête du plus considérable de ses poèmes, *Don Juan :* c'est le portrait de doña Inès, la mère du héros. Relisons quelques-uns de ces vers brûlants : « Inès « fit venir des apothicaires et des médecins pour essayer « de prouver que son mari était fou. Mais comme il avait « pourtant des intervalles lucides, elle décida ensuite « qu'il n'était que vicieux. Cependant, quand on lui « demanda ses preuves, on ne put obtenir d'elle aucune « explication (allusion au grief *exceptionnel*, invoqué, « mais non précisé, du moins, vis-à-vis de son époux « par lady Byron)... si ce n'est que, dans ce qu'elle croyait « devoir faire, elle était mue par le sentiment de son

(1) Nous savons que, de son aveu, il évitait plus facilement la trop grande sincérité sur ses passions dans ses poèmes que dans ses romans en prose et c'est pourquoi il ne menait jamais ces derniers à leur terme.

« devoir envers Dieu et envers les hommes : attitude qui « ne laissa pas de paraître fort singulière ! » — Un peu plus loin, doña Inès hasardera, d'un air détaché, cette déclaration sur son différend matrimonial : « Si nos dissen-« timents remettent sur le tapis de vieilles histoires « (les orgies de Newstead) avec l'*addition d'un ou deux* « *mensonges*, on ne peut m'en blâmer. Ce n'est de la faute « de personne. Ces histoires sont de notoriété tradition-« nelle et, d'ailleurs, leur résurrection fait ressortir par « contraste notre perfection glorieuse. C'est justement « ce que nous désirons. Enfin la science profite d'une « pareille exhumation, les scandales morts étant d'excel-« lents sujets de dissection ! » Toute l'Europe fut de la sorte initiée aux rancunes du délaissé de 1816.

5. — *L'involontaire aveu de l'obsédé. — Manfred !*

Après les réminiscences de son désastreux mariage, cherchons dans l'œuvre de Byron les échos de la transgression mystérieuse qui l'a, de son propre aveu, *démonisé* entre 1812 et 1814. Le moins ambigu, comme le plus retentissant de ces échos, c'est le poème dramatique de *Manfred ;* et voilà pourquoi lord Lovelace, publiant récemment son réquisitoire contre son aïeul au profit de sa grand'mère, avait choisi pour titre *Astarté*, le nom de la mystérieuse compagne du comte Manfred. Étudiant en 1910 l'œuvre de Barbey d'Aurevilly, un byronien de la première et de la dernière heure, nous avons souligné déjà tout ce qui, dans le drame lyrique de Byron, peut être considéré comme une apologie de l'inceste. Deux ans plus tard, Filon répétait dans la *Revue des Deux Mondes* que les vers de *Manfred* expriment ou plutôt *affichent* les sentiments du poète pour sa demi-sœur *dans toute leur intensité, en défiant le monde avec une sorte de rage!* Revenons donc un instant sur cette source historique d'inappréciable valeur.

Dans sa lettre du 15 février 1817 à son éditeur Murray, Byron a donné une analyse volontairement négligente et insignifiante de l'ouvrage qu'il venait alors d'achever. C'est, dit-il, une espèce de poème ou de drame en dialogues, d'un genre sombre, métaphysique et indéfinis-

sable. Presque tous les personnages, à l'exception de deux ou trois, sont des esprits de la terre, de l'air et des eaux. L'action se passe dans les Alpes ; le héros est une sorte de magicien tourmenté par des remords *dont la cause n'est qu'à demi expliquée !* Il erre en invoquant des esprits qui lui apparaissent et qui ne lui servent de rien ! Il pénètre jusque dans la demeure du Principe mauvais lui-même afin d'y évoquer une ombre qui se montre en effet, mais lui donne une réponse *ambiguë et désagréable* ! Enfin, au troisième acte, ses serviteurs le trouvent expirant dans une tour où il a dès longtemps pratiqué son art magique. « Je doute fort que cela puisse « être publié, ajoutera le poète un peu plus tard. C'est « trop dans mon *ancien genre !* » Eh ! oui, dans le genre du *Giaour*, du *Corsaire* et de *Lara*, parce que l'inspiration, ou plutôt l'obsession fondamentale, est identique et se trouve même renforcée par les récentes et cruelles appréhensions de l'auteur : « Je suis diablement attaché à ma « manière, conclut celui-ci, et cependant, il serait grand « temps de la quitter ! Mais que pouvais-je faire? Si je « n'avais donné un aliment à l'activité de mon imagina- « tion, il aurait fallu succomber aux tourments qu'elle « me fait éprouver et à ceux de la réalité ! » Donc toujours la même nécessité d'expansion à tout prix pour l'affectivité torturée d'angoisses : ainsi était née quatre ans auparavant *la Fiancée d'Abydos*, sous la pression de la même effervescence passionnelle, tant bien que mal contenue par la même appréhension sociale.

Tout ceci nous invite à interroger avec attention le texte de cette nouvelle confidence. — Nous entendons d'abord le comte Manfred, un puissant magicien, occupé à évoquer les esprits du vaste Univers par un charme irrésistible qui est d'origine infernale, et, en outre, par l'influence de la *terrible malédiction* qui pèse sur son âme effrénée ! De ces esprits, il espère obtenir un oubli de double caractère : oubli de lui-même, s'ils sont capables de le lui procurer ; oubli de ce qui est au dedans de lui, *mais qu'il ne peut dire !* — Cette première tentative reste vaine, car une voix menaçante lui confirme au contraire la perpétuité de ses tourments : « Dans le sein « du plus profond sommeil, ton esprit ne dormira point ! « Il est des ombres qui, pour toi, ne s'évanouiront jamais,

« des pensées que tu ne pourras bannir. De par ta confra-
« ternité avec Caïn (nous verrons plus loin le sens de
« cette identification caractéristique), je te condamne et
« te destine à être *ton enfer à toi-même*... à ne pouvoir ni
« dormir, ni mourir ! »

Au second acte, sur les bords de la coupe de vin que lui tend un chasseur de chamois, Manfred, halluciné, croit distinguer du sang et voici l'exclamation imprévue que lui arrache son erreur : « Je te dis que c'est du sang,
« *mon sang à moi*, la source pure qui coulait dans les
« veines de *mes pères* et dans les *nôtres*, quand nous
« étions jeunes, que nous ne formions qu'un seul cœur
« et *que nous nous aimions comme nous n'aurions pas dû*
« *nous aimer !* » Après quoi il revient à peindre ses souffrances, fruits de ses égarements : « Mes actions ont
« rendu mes nuits et mes jours impérissables, illimités,
« uniformes comme les grains de sable sur le rivage désert,
« stérile et froid où les vagues viennent briser leur effort.
« Plût au ciel que je fusse fou, car, en ce cas, les choses
« que je vois ne seraient plus que le rêve d'un insensé.
« Ce que je puis supporter de la sorte en vivant — car je
« le supporte au total, quoique misérablement — d'autres
« ne le pourraient endurer même en rêve ; ils en mour-
« raient au cours de leur sommeil. Mes offenses sont
« tombées sur ceux qui m'aimaient, sur ceux que j'aimais
« le plus, être tour à tour extrême dans le bien et dans
« le mal dont les impulsions ont été fatales aux autres
« autant qu'à lui-même ! »

A ce moment se place sur les lèvres de Manfred une profession de foi toute rousseauiste, au sein de ce paysage alpestre qui en a si fréquemment suscité de pareilles. Il ne se sent, dit-il, avec les humains aucune conformité d'aspirations ni de sensations ; sa joie est dans la solitude, sur les monts couverts de neige, dans le rapide tourbillon de la vague ; ou encore, la nuit, devant la lune impassible et parmi les feuilles que le vent d'automne soulève en murmurant sa chanson du soir. C'est ainsi qu'il demeure toujours seul, sans un ami, sans une maîtresse :
« *Et pourtant il en était une*, murmure-t-il encore. Elle
« me ressemblait ; elle avait, disait-on, mes yeux, mes
« cheveux, mes traits, tout, jusqu'au son de ma voix !
« Mais tout cela gardait chez elle un caractère plus *doux*

« et se montrait tempéré par la grâce. Elle avait comme « moi les pensées rêveuses et solitaires, la soif de con-« naître les choses cachées et un esprit capable d'em-« brasser l'univers. A cela, elle ajoutait des facultés plus « aimables que les miennes : la pitié, le sourire, les larmes « que je n'avais point en partage, enfin la *tendresse*, « sentiment que j'éprouvais seulement à son égard et « l'humilité que je ne connus jamais ! Ses défauts étaient « les miens. Ses vertus n'appartenaient qu'à elle seule ! » Devant ce portrait, on songe à ce singulier propos d'un contemporain de Mrs. Augusta Leigh qui, résumant son impression sur sa personnalité, la comparait à une « nonne ».

Manfred se rend ensuite dans le séjour d'Arimane, dieu du Mal, un Satan qui serait resté l'égal en puissance de la Divinité du Bien. Mais il refuse de s'incliner devant le maître de céans et adjure seulement les serviteurs de cet Esprit souverain d'évoquer à son profit l'ombre d'Astarté, de même qu'Orphée vint réclamer son Eurydice aux enfers. Par malheur Astarté ne paraît que voilée d'un brouillard et ne prononce que d'incohérentes paroles : « Tu m'as trop aimé, dit alors l'évocateur de « cette ombre vaine, et moi je t'ai trop aimée à mon tour. « Nous n'étions pas destinés à nous torturer de la sorte « l'un par l'autre, *et nous avons été bien coupables d'aimer « comme nous avons aimé !* Dis que tu ne me hais pas, que « je suis puni pour nous deux, que tu seras du nombre « des esprits bienheureux et que je mourrai, car, jusqu'ici, « tout ce qu'il y a d'odieux ici-bas conspire pour me « retenir dans les liens maudits de l'existence ! » Astarté disparaît subitement à ces mots et les esprits qui forment la cour d'Arimane sont contraints d'admirer le stoïcisme de Manfred : « Voyez comme il se maîtrise et rend sa « souffrance tributaire de sa volonté souveraine. S'il « eût été l'un de nous, il aurait possédé sans doute une « bien effrayante puissance ! » — Enfin, au dernier acte, il sera encore incidemment question d'Astarté, l'ancienne compagne de Manfred « la seule, de toutes les créatures « vivantes qu'il parut aimer, *comme en effet les liens du « sang lui en faisaient un devoir*, Astarté, c'était sa... « Mais, *chut!* qui va là ? » etc... Ainsi s'achève dans une suspension voulue et tragique de son cours, la phrase qui

allait sans doute formuler l'aveu total ! — Byron, dit Filon, a daté de Venise en 1819, une lettre qui ne laisse pas douter que la femme à qui il l'écrit ne lui ait appartenu. L'adresse en a été soigneusement effacée, mais on lit dans cette page une phrase révélatrice : « Paolo et « Francesca (de Rimini, beau-frère et belle-sœur) furent « assurément bien coupables, *moins que nous deux cepen-* « *dant !* »

6. — *Précédents invoqués et plaidoyers esquissés.*

Le drame de *Sardanapale*, qui est de 1821, sera de nouveau une sorte de miroir façonné par le poète pour y refléter à loisir son âme orageuse, mais il semble qu'à cette contemplation, il ait mis cette fois quelque complaisance. Le cours du temps commence à cicatriser sa blessure et il peut se croire désormais à peu près hors de danger lorsque sa mémoire évoque la sombre aventure de 1816. Il n'en est plus à maudire et à menacer comme au temps de *Manfred*, mais plutôt à se justifier à ses propres yeux ou du moins à se distraire. Ses souvenirs d'adolescence reparaissent au premier plan dans ses créations poétiques : il songe à Mary Chaworth plus volontiers qu'à Augusta Leigh et rousseauise de son mieux ses folies de jeunesse. C'est en effet d'une trop instinctive mansuétude et d'une trop facile bonté, c'est de l'*incapacité de faire souffrir* que procéderont, pour le voluptueux Sardanapale qu'il met en scène, les revers accumulés et la ruine finale. Ce despote de l'Orient se retrouve pourtant héroïque aux heures où la lutte s'impose ; mais il ne sait pas prolonger, comme il le faudrait, son effort défensif. Son beau-frère Salémène et sa favorite ionienne, Myrrha, — qui rappelle la Gulnare du *Corsaire* et la Kaled de *Lara* — se fatiguent en vain à lui conseiller une énergie mieux soutenue. La suprême ressource de son orgueil, ce sera de s'ensevelir vivant sous les cendres de son palais et de laisser par sa mort un souvenir inoubliable au monde — ce qui pourrait passer pour un pressentiment des événements de Missolonghi chez le poète. — L'épouse de Sardanapale, la reine Zarina, est une lady Byron trompée et délaissée, mais respectée,

aimée peut-être, malgré les infidélités que lui fait son volage époux, ce qui correspond assez bien aux sentiments de l'auteur tel qu'on les peut imaginer à cette époque de sa vie : « Ma douce Zarina, dit le monarque, « toi que j'ai offensée, sache que je suis *l'esclave des cir-* « *constances et de mes impulsions.* Emporté au gré des « vents capricieux, déplacé sur le trône aussi bien que « dans la vie, je ne sais ce que j'aurais pu devenir, mais « je sens que je ne suis pas ce que je devrais être. J'ai « encensé des charmes moindres que les tiens par cette « seule raison que mon amour pour toi était un devoir « et que je déteste tout ce qui a l'apparence d'une chaîne. « Personne n'estima plus que moi tes vertus, bien que je « n'aie pas su en faire mon profit ! »

Mais le drame de *Caïn* qui est également de 1821 témoigne au contraire d'un retour du poète vers ses impressions de 1816, comme il l'a lui-même indiqué dans sa correspondance ; ces impressions sont toutefois beaucoup moins véhémentes et la hantise de l'inceste ne se retrouve dans ces pages que sous une forme atténuée, apaisée, pour ainsi dire théorique, comme on va le voir. En effet le Caïn de Byron est l'époux de sa *sœur* Adah : circonstance inévitable d'ailleurs si l'on accepte, au sens propre, le récit biblique des origines de l'humanité, mais qui provoque dès le premier acte une singulière explication entre Adah et Lucifer ; car le prince des Ténèbres vient de reparaître sur terre pour tenter Caïn après Eve et voici le dialogue dont nous fait témoins le poète :

ADAH. — J'aime Caïn.

LUCIFER. — Plus que ton père et ta mère?

ADAH. — Oui. Est-ce là aussi un *péché?*

LUCIFER. — Non, *pas encore !* Mais, un jour, c'en sera un pour vos enfants !

ADAH. — Quoi ! ma fille ne pourra-t-elle aimer son frère Enoch?

LUCIFER. — Non, pas comme tu aimes Caïn.

ADAH. — Oh ! mon Dieu ! Quoi? Ils ne s'aimeront pas et leur tendresse ne donnera pas le jour à des êtres destinés à s'aimer comme eux? Mon sein ne les a-t-il pas allaités tous deux? Leur père n'est-il pas né des mêmes flancs, à la même heure que moi? Ne nous sommes-nous pas aimés, et, en multipliant notre race, n'avons-nous

pas multiplié des êtres qui s'aimeront l'un l'autre comme nous les aimons et comme *je t'aime, ô Caïn!* Ne va pas avec cet Esprit ! Il n'est pas des nôtres.

LUCIFER. — Le péché dont je vous parle *n'est pas mon ouvrage* et ne saurait être un péché en vous, quoiqu'il puisse en être un *dans ceux qui vous remplaceront ici-bas!*

ADAH. — Quel est le péché qui *n'est pas un péché en lui-même?* Le crime et la vertu peuvent-ils donc dépendre des circonstances qui nous entourent? S'il en est ainsi nous sommes les *esclaves* de... (Jehovah).

LUCIFER. — Des êtres plus grands que vous sont bien esclaves ! (Il veut parler des anges fidèles dont il blâme la servilité à l'égard du Très-Haut.) Et de plus grands qu'eux et que vous (à savoir les anges révoltés, dont il est le chef) le seraient pareillement, *s'ils ne préféraient l'indépendance au sein des tortures à ce lâche tourment* d'aduler sans cesse celui qui est tout-puissant par des hymnes, par le son des harpes et par des prières *commandées!* Hommages qui lui sont rendus uniquement en raison de sa puissance, non par amour pour lui, mais dans des vues d'*égoïsme* et de *crainte!*

Bien frappante effusion des secrètes pensées de l'auteur, n'est-il pas vrai, que cet étrange colloque? Ainsi l'inceste ne deviendra péché que par un *caprice* du Très-Haut, et c'est une lâcheté d'être à ce point les *esclaves* de ce despote céleste que ses fantaisies soient acceptées comme des lois. Il conviendrait d'ailleurs de l'aimer pour lui-même, non pour les récompenses ou châtiments qu'il peut dispenser à sa créature ! — Ce qui est le précepte de tout mysticisme chrétien exalté, celui du Quiétisme en particulier.

Plus loin, nous verrons encore Caïn insister longuement sur sa passion pour l'être qu'il aime *le plus* en ce monde, c'est-à-dire pour sa sœur et épouse Adah. Et Lucifer ayant fait mine de la juger moins belle que d'autres femmes, le fils d'Adam ripostera plein de conviction : « Tu penses de la sorte parce que tu n'es pas son *frère*. — « Ainsi, reprend l'Esprit du Mal, tu préfères entre tous « les êtres celui qui a partagé avec toi le lait de ta mère « et donné le sien à tes enfants? — Assurément ! » — Enfin nous rencontrerons dans ce drame que les faits ci-dessus énoncés éclairent d'une lumière nouvelle,

des vers d'un magnifique lyrisme sur Enoch, le fruit de ces amours adelphogamiques, vers qu'un critique éminent (sir Edgerton Bridge) proclamait les plus admirables de toute la poésie anglaise, avec quelques passages de Shakespeare ! — Et l'on ne peut s'empêcher de penser que Byron les écrivit en songeant à la petite Médora Leigh.

C'est ici, au surplus, dans la poésie byronienne, le dernier écho nettement reconnaissable du *crime de lord Byron*, pour parler comme Augustin Filon. En chantant *Don Juan*, et sauf les allusions à lady Byron que nous avons relevées plus haut dans les toutes premières pages du poème, le lord se distraira définitivement des préoccupations qui accablaient son Manfred. — Mais, qu'un crime passionnel ait été à la base de l'état d'esprit d'où procèdent les héros véritablement byroniens, c'est ce qu'un Gœthe, par exemple, avait discerné tout d'abord. L'auteur de *Faust* supposait pourtant, sur la foi de quelques commérages rapportés d'Italie, que ce crime avait été commis dans les rues nocturnes de Florence, sur un mari jaloux qui aurait provoqué le poète : ce qui n'a pas été confirmé par le plus faible indice depuis lors. L'inceste est désormais infiniment plus vraisemblable.

Il rencontre pourtant des incrédules sur le sol britannique. Un érudit anglais de talent, M. Richard Edgcumbe, a répondu aux révélations de lord Lovelace en construisant un singulier roman. Mary Chaworth, devenue Mrs. Musters-Chaworth après avoir dédaigné Byron, serait retournée, vers 1813, au poète désormais glorieux et en aurait eu une fille, la petite Médora. Alors Augusta Byron-Leigh se serait dévouée héroïquement pour sauver l'honneur de cette femme en acceptant comme sien aux yeux du monde l'enfant de son frère ! Fasse concorder qui pourra cette hypothèse avec toutes les indications en sens contraires que nous avons accumulées ci-dessus. Il est d'ailleurs un texte que nous devons à Moore, et qui suffirait à nous la rendre suspecte. Nous voulons parler d'une réponse envoyée d'Italie par Byron à son éditeur Murray ; celui-ci se préoccupait à ce moment de réunir des documents en vue d'une biographie du poète, qu'il voulait placer en tête de ses Œuvres complètes. Interrogé par son libraire, le lord lui signale donc

tous les gens avec lesquels il se souvient d'avoir entretenu correspondance et qui pourraient avoir conservé quelques-unes de ses lettres de jadis. Après avoir terminé cette énumération, il ajoute, avec tranquillité : « Il y en a « aussi quelques-unes, en très petit nombre, adressées « à Mrs. Chaworth, mais celles-là sont probablement « détruites, ou en tous cas, introuvables ! » Le héros du ténébreux roman construit par M. Edgcumbe aurait-il, de gaîté de cœur, mis un étranger sur la piste d'une telle correspondance? C'est ce que nous n'admettrons jamais pour notre part !

CHAPITRE III

LES PARTICULARITÉS DU MYSTICISME PASSIONNEL DANS L'ŒUVRE BYRONIENNE.

Bien que Byron se soit, sans répugnance, assimilé à un « démon », bien qu'il ait donné volontiers des traits sataniques à ses personnages, bien qu'il ait fait de Don Juan le classique signataire du pacte de damnation, son porte-parole dans son œuvre poétique la plus ample et la plus nuancée, on ne saurait dire qu'il réalise pour sa part le type du mysticisme diabolique tel que l'a conçu le moyen âge chrétien, tel que le *Faust* de Marlowe, par exemple. Mais déjà celui de Gœthe venait de montrer que l'homme romantique n'accepte plus pour appuyer son impérialisme vital, une convention d'esclavage futur qui serait trop pesante à son orgueil. Non, comme le Saint-Preux de Rousseau, comme le Werther, le Meister et surtout le Faust du lyrique allemand, comme le René de Chateaubriand, les héros de Byron prétendent demeurer les protégés, presque les favoris de Dieu tout en pactisant avec le Diable sous l'empire de l'impulsion passionnelle ou de la nostalgie névropathique. Ils se révèlent bien en ceci les fils spirituels des mystiques chrétiens, dévoyés du siècle précédent et surtout de Jean-Jacques. Ce sont leurs relations, de nature assez complexe, avec le principe antisocial que nous allons préciser de notre mieux, maintenant.

I. — *Moins pactisant que compétiteur.*

Remarquons d'abord que Byron est toujours demeuré déiste à la façon de Rousseau. Dès 1806, il formulait en ces termes son oraison au Dieu-Nature : « O mon Père, « je ne cherche les lois d'aucun prophète ; tes lois, à toi, « n'apparaissent-elles pas dans les œuvres de la nature? « Qu'à ta volonté je m'élève ou je m'abaisse, je ne m'en « confie pas moins dans ton patronage souverain ! » Plus tard, son ami Shelley, bien plus profondément déchristianisé, s'étonnera de sa foi tenace : « Si j'avais « sur lui de l'influence, écrira l'auteur d'*Alastor*, je « l'emploierais certainement à déraciner de sa grande « âme les erreurs du christianisme qui, en dépit « de sa raison, *semblent renaître perpétuellement dans « sa pensée* où elles demeurent en embuscade, attendant « les heures de malaise et de chagrin pour se produire « au jour ! » Enfin, un joli épisode de la fin de sa vie témoigne de son respect conservé pour la foi de son enfance. Une jeune femme anglaise mourut de la poitrine après avoir grandement admiré ses œuvres, et, en expirant, elle implora du ciel, en faveur du poète révolté, le bienfait de la foi. Pour exécuter sa dernière volonté, son mari informa par lettre l'exilé volontaire de cette touchante intention et de ce pieux souhait. Byron accueillit très cordialement l'une et l'autre et il y répondit par de belles pages, à la fois modérées et élevées. Il déclare estimer très haut le bienfait de la foi, mais fait remarquer qu'il est impossible de croire ce qu'on veut, quand on le veut, et il termine en reprenant à son compte avec une humilité vraie le mot du classique latin : *Video meliora, proboque ; deteriora sequor !*

Ajoutons qu'il eut en Italie une seconde fille naturelle, Allegra, et qu'il la fit élever dans la religion catholique, à ses yeux la meilleure des confessions chrétiennes ; peut-être le souvenir de *Corinne* ne fut-il pas étranger à cette décision. « Quand j'aurai franchi le cap de la tren- « taine, écrivait-il un jour, je deviendrai dévot. J'en sens « déjà la plus pressante vocation quand je suis dans « une église catholique et que j'entends le son des orgues ! »

Walter Scott jugeait son tempérament de la sorte lorsqu'il lui assurait qu'il ne le croyait nullement destiné à une vulgaire conversion méthodiste : conversion que ses propensions mystiques évidentes avaient conduit certains de ses amis à pronostiquer pour son avenir : « Je « serais plutôt porté à croire, lui disait le romancier « écossais, que vous chercherez un asile dans le sein de « l'Eglise catholique et que vous vous distinguerez par «l'austérité de votre pénitence. »

C'est ce qui n'arriva point au surplus : Byron et ses héros en restèrent à l'attitude filiale mais indépendante ou même provocante à l'égard de Dieu, à la familiarité scrutatrice, mais au total dédaigneuse ou même méprisante à l'endroit du démon. Dans ses poèmes, ce sont les gens du commun qui, seuls, expliquent par un pacte diabolique les étranges provocations de ses personnages à l'opinion publique : ainsi jugent, par exemple, de Lara ses serviteurs lorsque ce gentilhomme s'enferme dans son cabinet de magicien. En réalité, vis-à-vis de Satan, ces créatures de l'imagination byronienne seraient plutôt des émules ou même des compétiteurs ; leur tendance à la révolte individualiste les rapproche du Maudit ; ils entretiennent avec celui-ci des relations d'égalité que marque une nuance de curiosité de leur part, une nuance de coquetterie de la sienne. Mais ils n'oublient pas que, pour l'homme en général, et pour le gentilhomme en particulier, subsiste toujours, fût-ce à l'heure suprême, la possibilité du recours au Dieu chrétien, son allié céleste, qui l'a racheté de son sang. Immense supériorité des fils d'Adam sur l'Archange à jamais précipité dans les abîmes ! Les catholiques méridionaux se réservent, en outre, de recourir à la Madone qui sauve son dévot, même endurci dans le crime, s'il l'implore à son dernier soupir. A cette foi dans la Maternité Rédemptrice, les protestants préfèrent celle qui se tourne vers la Paternité divinisée : ce sont deux lignes de retraite parallèles après une offensive trop imprudemment menée contre la société tyrannique.

Tout cela transparaît assez clairement dans *Caïn*, le seul poème byronien où Lucifer joue un rôle explicite et ne se contente pas de figurer à la cantonade. L'auteur lui-même a suggéré de son drame biblique l'interprétation que voici : le fils d'Adam y figure surtout, dit-il, comme un

orgueilleux, comme un esprit tourmenté par une insatiable volonté de puissance. Lucifer a vite reconnu que s'il promettait à cet homme un royaume ou des richesses selon les clauses traditionnelles du Pacte infâme, il le rendrait plus fier encore et garderait sur lui moins de prises. La tactique du Malin à l'égard de Caïn sera donc de le rabaisser plutôt dans sa propre estime, de lui faire toucher du doigt son néant par le spectacle de l'immense Univers. Il parvient de la sorte à créer en sa victime une disposition *qui le pousse par une irritation intérieure à la catastrophe* (c'est-à-dire au meurtre d'Abel qui forme le nœud du drame). Caïn tuera son frère, non par jalousie ancienne et implacable, comme dans le récit biblique, ce qui le rendrait méprisable, mais par un afflux de brusque colère, *par fureur contre la disproportion qu'il perçoit soudain entre son état réel et ses aspirations sans limites,* fureur qui se déchaînerait plus volontiers encore contre la vie en général et contre l'Auteur de la vie que contre la créature vivante ! Son remords immédiat est le fruit de sa réflexion sur un acte presque impulsif ; si cet acte avait été prémédité, le repentir eût été plus tardif. — Et sans doute une si subtile analyse psychologique repose-t-elle sur de personnels souvenirs. Nous y verrions volontiers pour notre part une transposition du crime passionnel de 1813 et une confession de l'état d'esprit dans lequel il a été consommé.

Dans *le Difforme transformé,* ce fragment qui est encore l'histoire d'un pactisant démoniaque, le Diable, sous le nom de l'Inconnu, vient proposer à un être difforme (allusion à la boiterie native de Byron) la figure et le prestige du héros dont il voudra faire choix dans l'histoire, Alexandre, César ou tout autre privilégié du génie. Celui qui est sollicité de la sorte interroge alors son Tentateur : « Fais-moi connaître ton pacte, dit-il. « Devrai-je le signer avec du sang? — Non, riposte l'In- « connu, tu n'auras d'autre engagement que ta volonté, « d'autre *acte* (ou d'autre charte) que tes actions. » Tant les enfants de la fantaisie byronienne demeurent jaloux de leur indépendance dans leurs mystiques relations avec l'au-delà ! Il est probable que Manfred ne s'est pas compromis davantage avec les esprits que son art magique évoque. Au troisième acte du drame qui retrace sa des-

tinée tragique, l'abbé de Saint-Maurice entreprend de sauver son âme, mais le comte se dérobe à cette pieuse tentative et se retire dans la tour où ses valets le voyaient s'enfermer naguère avec la mystérieuse compagne de ses rêveries et de ses veilles, avec l'énigmatique Astarté. Là, jusqu'à l'heure de la mort, il repoussera le secours de l'Eglise, mais il refusera non moins énergiquement son âme au spectre importun qui l'obsède et dans les yeux duquel il voit briller l'*immortalité de l'Enfer* : « Je ne recon- « nais pas, lui dit-il, le pouvoir qui te permettrait de m'appe- « ler vers toi. Ce n'est certes pas à un être de ta sorte que « j'accepterai de rendre mon esprit. Je vous mets tous au « défi de vous emparer de moi. Je ne partirai pas d'ici tant « qu'il me restera quelque haleine pour vous exprimer « mon mépris ! Mon pouvoir passé, je l'ai dû *non point* « *à un pacte que j'aurais conclu avec ta séquelle* mais avec « mes connaissances supérieures, à ma force intellectuelle « et à la science de *nos* pères (les hommes). Je m'appuie « sur *ma* propre force : je vous défie donc et je vous mé- « prise ! Qu'est-ce que mes crimes ont de commun « avec des personnages de ton espèce? Doivent-ils « donc être punis par d'autres criminels et par des « coupables plus souillés que je ne le suis? Retourne vers « ton enfer, car tu n'as sur moi nul pouvoir, *cela je le sens*, « et tu ne me posséderas jamais, cela, je le sais ! Ce que j'ai « fait est chose faite. Je porte en moi un supplice que « rien ne saurait accroître. L'âme immortelle récom- « pense ou punit elle-même ses pensées vertueuses ou « coupables : elle s'absorbe dans le bonheur ou dans la « souffrance que lui procure la *conscience* de ses mérites. « Tu ne m'as pas *tenté* : tu ne pouvais pas me tenter. Je ne « fus point ta dupe : je ne serai donc point ta proie. Je « fus et resterai dans la suite mon propre bourreau. « Retirez-vous, démons impuissants ! »

Telle est la nuance exacte du mysticisme byronien. Au total, un rousseauisme foncier, qui persiste à nier le Tentateur, — tout en conservant le principe antisocial pour les effets pittoresques qu'il fournit au lyrisme, — et qui place l'enfer comme le ciel dans la conscience humaine. Le nouveau prophète de ce christianisme qui tombe à l'hérésie par optimisme psychologique imprudent, est un fils de Dieu, rebelle à coup sûr, mais qui n'a

jamais douté de l'affection de son père. Il n'a pactisé avec le Démon qu'en *apparence*. Le mysticisme divin ressuscite en lui quand il en est besoin pour appuyer l'orgueil humain contre les lâches suggestions d'un mysticisme diabolique qui ne lui assurerait qu'un allié temporaire dont la puissance est subordonnée à un autre pouvoir.

2. — *L'influence de Byron en France.*

Parallèlement au latent moralisme chrétien de Byron, — ce zélateur pourtant efficace du satanisme lyrique — il convient de souligner les préférences classiques qu'afficha volontiers ce grand artisan du romantisme européen. C'est à maintes reprises qu'il a fait l'apologie de Pope, le plus grand poète de langue anglaise à son gré, de Pope dont il s'accuse d'avoir, tout le premier, dégénéré lamentablement, car aucun écrivain britannique de son temps ne lui paraît digne d'être comparé à ce parfait modèle. Il estime très haut la règle des trois unités et se fait un mérite de l'avoir observée dans quelques-uns de ses drames ; enfin, son vœu le plus cher serait d'atteindre dans ses œuvres à la sérénité des âges d'équilibre : « Ce que j'ai cherché à montrer dans « *Les deux Foscari*, écrira-t-il, c'est la passion maîtrisée « plutôt que la passion outrancière, à la mode du temps « présent, car cette dernière nuance est reproduite par « moi sans difficulté, comme je crois l'avoir prouvé dans « mes productions de jeunesse ! » Ce qu'on ne saurait en effet contester.

Enfin, défendant Pope contre l'accusation d'immoralité, il aura cette curieuse déclaration de principes : « Il y a plus d'immoralité réelle et de licence dépravatrice dans *un seul roman français en prose*, dans un hymne « morave ou dans un drame allemand (romantique) que « dans toute la poésie qui fut jamais écrite ou chantée « depuis les rapsodies d'Orphée. L'anatomie sentimentale de Rousseau et de Mme de Staël (Saint-Preux et « Delphine) sont beaucoup plus redoutables que n'importe « quelle quantité de vers. Ces auteurs sont à craindre « parce qu'ils détruisent les principes en *raisonnant* sur « les passions, tandis que la poésie est passionnée dans son

« essence, mais *ne fait pas de systèmes*. Elle attaque, mais « n'argumente pas : elle peut avoir tort, mais elle n'a pas « la prétention d'avoir toujours raison. — Quant à Pope, « il est le plus grand poète moraliste de tous les temps. Il « a rassemblé et revêtu de la plus belle parure tout ce « qu'un homme de bien, un grand homme peut accumuler « de sagesse morale ! »

Cela peut être vrai de Pope, concéderons-nous, ou même de la poésie purement lyrique, jusqu'à un certain point. Ce serait aller bien loin cependant que de dénier aux poèmes narratifs qui deviennent, par la puissance du génie, populaires, toute influence sur l'orientation morale de leur époque. Byron a raisonné plus qu'il ne pense son apologie des passions antisociales. A son assertion hasardeuse, il fournirait lui-même la plus topique réponse, car nulle action ne fut plus efficace que la sienne sur les esprits et sur la morale de son temps. Les beaux ouvrages de M. Maigron sur *le Romantisme et les Mœurs*, ou même sur *le Romantisme et la Mode* en fournissent la preuve à toutes pages. Un critique de talent, M. Estève, a également mis ce point hors de contestation dans sa récente étude sur *Byron et le byronisme français*. Le romantisme français, explique-t-il, procède en fait des écrivains de la seconde moitié du XVIIIe siècle, mais on ne lui croyait nullement cette origine avant 1820 : on croyait même tout le contraire. Car Chateaubriand avait été le porte-drapeau de cette seconde génération rousseauiste qui afficha d'abord un romantisme d'inspiration catholique ou même monarchiste, qui a tourné avec admiration ses regards vers le XVIIe siècle chrétien afin de l'opposer au XVIIIe siècle incrédule et qui remonta si volontiers jusqu'au moyen âge féodal et mystique pour y chercher ses inspirations, en haine de la philosophie révolutionnaire, rationaliste et athée.

Or Byron, introduit en France vers 1820, y joua le rôle qu'y aurait pu jouer François-René de Chateaubriand vingt ans plus tôt s'il n'avait disparu presque entièrement derrière le masque rassurant de François-Auguste. Il montra clairement qu'on pouvait être à la fois indiscutablement *romantique* et hardiment libéral, frondeur ou même au besoin sacrilège. Satan fut dressé grâce à lui en face du Dieu chrétien comme un des possibles patrons du mysticisme nouveau. N'est-ce pas là, pour une œuvre tout

entière de poésie, une asssez frappante influence d'ordre moral ! Après 1824, date de sa mort épique et après l'article fameux par lequel Victor Hugo lui apporta son hommage, Byron deviendra décidément, et pour dix années environ, l'inspirateur écouté de notre lyrisme français, à l'heure décisive de son victorieux essor. De nos poètes, il fera des désespérés ou des révoltés à son image. Lamartine lui avait jeté, de son vivant, cette apostrophe enthousiaste :

> Toi, dont le monde encore ignore le vrai nom,
> Esprit mystérieux, mortel. ange ou démon,
> Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
> J'aime de tes concerts la sauvage harmonie !

L'année 1830 allait marquer l'apogée du byronisme anarchique ou libertin. Car on sait le débordement de littérature subversive qui se produisit sur notre sol au lendemain des journées de Juillet. Pourtant, dès 1835, cette puissante impulsion venue d'outre-Manche parut avoir épuisé son élan : on retourna vers le mysticisme divin avec les premiers romans de Sand parmi lesquels *Lélia* seul présente çà et là des nuances byroniennes. Hugo, assez robuste pour voler de ses propres ailes, ne sacrifiera que peu à cette influence étrangère, Lamartine se posera bientôt vis-à-vis du poète anglais en rival plutôt qu'en disciple. Musset lui-même, qui l'imita presque servilement d'abord et qu'on surnomma Miss Byron, dégagera sa personnalité propre avec *les Nuits*, *l'Espoir en Dieu*, les *Comédies et Proverbes*. Enfin Vigny, qui lui a dû *Eloa Moïse*, ces échos de *Manfred* ou de *Caïn*, jouira d'une existence assez longue pour corriger quelque peu par le stoïcisme né de l'expérience vitale son byronisme de jeunesse. Le poète anglais n'en a pas moins profondément agi sur la pensée française comme sur la pensée européenne en général. Il a créé, dans le sein de la religion rousseauiste, une sorte de schisme analogue à celui que l'hérésiarque Manès fit naître au sein du christianisme primitif, car il a prêché à son tour un Arimane, un dieu du Mal. Célébré sur sa lyre, ce concurrent du Dieu chrétien parut presque aussi propre que le Tout-Puissant à patronner l'impérialisme individuel exalté par la névrose moderne, et dirigé soit dans le sens de la satisfaction

passionnelle sans scrupule, soit dans le sens de la conquête sociale dépourvue de prévoyance.

Après Byron, le mysticisme passionnel, issu des enseignements de Rousseau, devait parvenir à son apogée sous sa forme naïvement sincère et — en attendant ses incarnations plus voilées de la fin du siècle, — dans l'œuvre de jeunesse de George Sand. Nous nous réservons de l'étudier dans cette œuvre au cours d'un travail consacré à cette grande femme de lettres, qui a tant fait pour la diffusion de la religion rousseauiste dans le monde moderne.

TABLE DES MATIÈRES

5455-19. — CORBEIL. IMPRIMERIE CRÉTÉ.
Mars 1919.

Bibliothèque Internationale de Critique

Vol. in-18 jésus (185 × 117) à 2 fr. 50. 4 Francs

LISTE DES VOLUMES PARUS :

Lettres et Arts

André Maurel .. .. Les Écrivains de la Guerre (épuisé)
Maurice Wilmotte. Le Français a la Tête épique.
Marcel Boulenger. Écrit le Soir.
Camille Mauclair. Auguste Rodin.
Albert Mockel .. .. Émile Verhaeren.
André Geiger .. .. Gabriele d'Annunzio.
Ernest Raynaud .. La Mêlée symboliste.

Religion et Philosophie

Ernest Seillière .. Houston Stewart Chamberlain.
Ernest Seillière .. Le Péril mystique dans l'inspiration des Démocraties.
Professeur Grasset La Science et la Philosophie.
Gonzague Truc .. .. Le Retour à la Scolastique.
Professeur Grasset Le « dogme » transformiste.

Sociologie et Politique

Georges Dumesnil. Ce qu'est le Germanisme.
Onésime Reclus .. Un Grand Destin commence.
Alexandre Zévaès .. La Faillite de l'Internationale.
Edmond Laskine .. Le Socialisme national.
L. Huot et P. Voivenel .. La Psychologie du Soldat.
Maurice Privat .. .. Si j'étais ministre du Commerce.

Mœurs et Coutumes

Jules Berta .. .. Ce qu'était la Province française avant la Guerre.

Histoire et Archéologie

Albert Mathiez. .. La Révolution et les Étrangers.

A PARAITRE :

Maurice des Ombiaux. — Les Premiers Romanciers nationaux de Belgique.

IMP. CRÉTÉ, CORBEIL